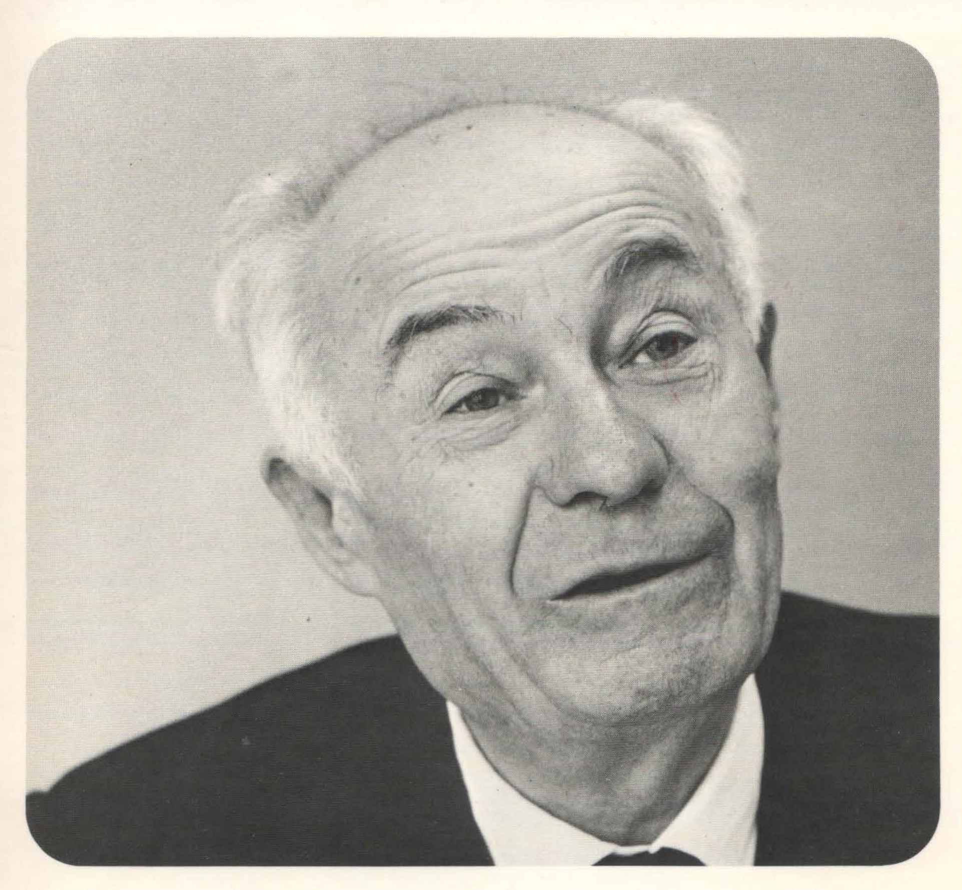
GUSTAVE THIBON

L'IGNORANCE ÉTOILÉE



FAYARD


A.I.G. L.E.S.

Voici le premier livre inédit que, depuis plusieurs années, Gustave Thibon accepte de publier. Il explique son silence par un proverbe chinois cher à Claudel : « Tout ce qui peut s'enseigner ne vaut pas la peine d'être appris. » Corrélativement, tout ce qui mériterait d'être appris ne peut guère s'enseigner. Aussi Gustave Thibon ne prétend-il pas enseigner. Son livre est fait de coups de sondes, d'éclairs, de tonnerre. Il ébranle le lecteur, en appelle à son intuition, éveille en lui le sens de son destin, dévoile les profondeurs de son désarroi. Chacun se trouve renvoyé à sa propre intelligence, à la responsabilité de sa propre décision, aux conséquences de ses actes. Ce n'est pas un enseignement, c'est beaucoup plus : une provocation enflammée à la réflexion. A chacun de se formuler ensuite ses conclusions, de peser sa situation dans le monde, de se mesurer à sa propre vocation humaine.

Le rêve du penseur essaie de se réaliser ici : évoquer ces grandes lignes de force du génie humain qui sont la marque de l'éternité dans le temps, où les même intuitions fondamentales se retrouvent, sous des éclairements différents, chez les saints, les sages et les poètes de tous les siècles. Il existe un écart vertigineux entre ces intuitions et la réalité vécue des hommes, une rupture à l'intérieur même de l'homme, mais aussi le pouvoir de se réintégrer dans l'unité.

Un style éblouissant, des phrases au profil de médaille, que l'on voudrait se graver dans la mémoire : « Dieu, s'il n'est pas la lumière qui transfigure, devient le masque qui déguise. »

L'œuvre de Gustave Thibon est considérable et d'un rayonnement mondial. Enraciné dans son terroir, l'auteur scrute la condition humaine et le conditionnement social avec une profondeur fulgurante. Un très large public en France, et hors des frontières, appelle le conférencier, qui s'exprime sans concession, et ce public désire retenir et méditer ses aphorismes provocants.


9 782213 000350

35-5866-5
84-XI
59,00 FF. TTC

aagvy/photo jean pottier

Gustave Thibon

L'ignorance étoilée

« *Eh bien non. J'aime mieux l'ignorance étoilée...* »
Victor Hugo.

Fayard

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE VINGT-CINQ EXEMPLAIRES, SUR ALFA MOUSSE DES PAPETERIES NAVARRE, DONT VINGT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 À 20 ET CINQ EXEMPLAIRES HORS COMMERCE RÉSERVÉS À L'AUTEUR ET NUMÉROTÉS DE H. C. I À H. C. V. LE TOUT CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE

Pour Ginette et Maurice Courant

Leur ami.
Gustave THIBON.

Avant-propos

Je publie ces pages pour répondre aux vœux d'un certain nombre d'amis et de lecteurs qui me font l'honneur et le crédit de me reprocher mon silence.

Je pourrais répondre par le proverbe chinois cher à Claudel : « Tout ce qui peut s'enseigner ne vaut pas la peine d'être appris » ou reprendre, avec des raisons infiniment plus valables que les siennes, la confidence du vieux Goethe à Eckermann : « Si j'avais mieux compris tout ce qui a été dit avant moi, je me serais bien gardé d'y ajouter. »

En fait, tout ce qui méritait d'être dit — et j'entends par là tous les mots capables de nourrir le silence intérieur de l'homme et de l'orienter vers l'intraduisible mystère de son origine et de sa fin — a été proclamé et répété mille fois au long des siècles qui nous ont précédés. J'ai souvent regretté (au terme de son existence, l'homme se retourne ainsi vers les possibles éboulés qui bordent sa route...) de n'avoir pas écrit un livre ou fait un cours sur les grandes lignes de force du génie humain, où j'aurais montré, à l'aide de rigoureuses synopses, combien les mêmes intuitions fondamentales se retrouvent, dans des termes et sous des éclairements différents, chez les saints, les sages et les poètes de tous les temps.

Rien n'est plus consolant que cette concordance, car elle atteste la présence d'une vérité transcendante et immuable.

Mais rien aussi n'est plus déprimant dès qu'on songe à l'usage que les hommes font de cette vérité. L'écart est vertigineux entre l'abondance et la qualité des biens offerts et la rareté des biens consommés. Dans l'ordre économique, les affamés cherchent la nourriture ; dans l'ordre spirituel, c'est la nourriture, étalée à profusion, qui s'offre en vain aux affamés. On pense aussi à la pluie du ciel ruisselant sans fin sur une terre imperméable et stérile qui refuserait ses bienfaits...

Je ne veux pas d'autre preuve de cette rupture entre l'homme et lui-même que le christianisme appelle péché originel. Preuve expérimentale et irrécusable comme une blessure. Imaginez un homme ou un animal qui, voyant couler près de lui une source pure, se laisserait mourir de soif ou irait s'abreuver stupidement aux eaux corrompues d'un marécage ? Vous penseriez aussitôt que cet homme ou cet animal souffre d'une anomalie physiologique congénitale. Or — à quelques exceptions près qui confirment la règle — c'est le spectacle permanent que nous offre l'histoire de l'humanité.

De ce contraste se dégagent deux invariants qu'on retrouve immanquablement — l'un dans son éternelle nouveauté, l'autre dans sa perpétuelle monotonie — à travers toutes les mutations de l'histoire : l'appel voilé du monde inaltérable et l'évidence criarde de la misère humaine (« le spectacle ennuyeux de l'immortel péché ») qui, de siècle en siècle, change de peau comme les serpents et conserve son venin.

Attentif à ces constantes, je me sens très mal outillé pour répondre au prurit de nouveauté qui travaille mes contemporains. Aux médecins capables de calmer cette irritation, la foule a préféré de tout temps les charlatans qui l'entretiennent. On reprochait à Sénèque de ne pas apporter de nouveaux remèdes aux vices de son époque. Réponse : « Sont-elles donc nouvelles, les maladies que nous voulons guérir ? » Les choses n'ont guère changé depuis deux mille ans. Le même rabâchage dans l'erreur et dans le mal impose la même répétition du vrai et du bien...

Par-là, je me sens à la fois étranger et présent à mon siècle. Etranger à ses illusions (dont la plus vaine et la plus nocive consiste à confondre la nouveauté et le progrès, ce qui bouge et ce qui monte...) et présent à tous les maux qui découlent de ces illusions.

La révolution est à l'ordre du jour. J'ai lu et entendu mille fois, depuis les événements de Mai 68, que « rien ne pourrait jamais plus être comme avant ». A quoi je répondrai que les événements de Mai s'inscrivaient eux-mêmes dans une tradition au moins aussi ancienne que n'importe quelle tradition conservatrice. Péguy dénonçait déjà « la plus vieille erreur du monde » qui se renouvelle à chaque génération comme la sève remonte à chaque printemps : croire que l'homme peut refaire la société à l'image de ses vœux. Il y a un conformisme de la révolte et du chaos comme il y a un conformisme de l'ordre établi — et le premier rejoint le second dès que la révolution passe du rêve dans les faits. « A vingt ans les illusions, à quarante les préjugés », disait le Poète. Les révolutions sont des balbutiements suivis de très près par le radotage...

« Rien ne sera plus comme avant. » Je songe aux vers de Maurras :

Tes cyprès ont vu quelle faible place
Laisse au changement
La faux du destin qui passe et repasse
Eternellement.

Traduction poétique de la formule banale qui cache un abîme de sagesse et d'expérience : « Plus ça change, plus c'est la même chose. » Il faut repenser les lieux communs : c'est, disait Unamuno, le seul moyen de se délivrer de leur maléfice.

Sans remonter au-delà des événements contemporains, j'ai déjà assisté, dans le court espace d'une vie d'homme, à plusieurs convulsions historiques d'où devait sortir un monde nouveau. Au nom de quelles folles espérances a-t-on sacrifié

des millions d'hommes au cours de la première guerre mondiale ? « La France, hier soldat de Dieu, aujourd'hui soldat de l'humanité », vociférait Clemenceau, l'aube d'une paix sans couchant se levant sur l'Europe, les droits de l'homme enfin assurés, les peuples délivrés de jougs millénaires : tels étaient les thèmes de la mystification idéaliste. Quinze ans après, cette montagne de rêves accouchait non d'une souris, mais de ce tigre que fut Hitler.

Et lui aussi fit une révolution qui devait renouveler la face du monde. Cet homme, nous le voyons aujourd'hui à travers le prisme ténébreux des massacres militaires, des camps de mort et des fours crématoires. Mais replaçons-nous trente ans en arrière. L'autre jour, le hasard m'a fait retrouver de vieilles lettres d'amis allemands que, vers les années 1935, j'avais essayé de mettre en garde contre les sortilèges du nazisme. Tous me répondaient par un cri de délivrance et d'espoir : enfin s'affirmaient les vraies valeurs, les « vertus nobles » de Nietzsche retrouvaient leur place, etc. Je ne cite pas les noms de ces hommes : plusieurs étaient de grands esprits et des cœurs généreux. La guerre nous a séparés et je n'ai jamais su ce qu'ils sont devenus. Les uns sont morts sans doute — et dans quelle solitude les survivants remâchent-ils leurs rêves brisés et empoisonnés ?

J'ai connu aussi la vague d'espoir qui soulevait, en 1940, les meilleurs ouvriers de la Révolution nationale. Et celle des héros de la Résistance que berçait l'attente d'une République « dure et pure ».

Et je n'insiste pas sur l'immense espoir du 13 mai algérien ni sur les « printemps » hongrois et tchécoslovaque...

Je sais que le contenu idéologique et moral de ces diverses révolutions différait du tout au tout. Mais leurs artisans se ressemblaient en ceci qu'ils croyaient opérer une transformation profonde et durable, et se nourrissaient de la prétention que rien ne serait plus comme avant. Ce qui fut vrai, mais en sens inverse : tout, en général, a été pire.

Devant ce spectacle, une certaine forme d'optimisme temporel ne mérite pas les qualificatifs de patient ou d'héroïque

par lesquels on désigne les grandes vertus éprouvées : les termes de chronique ou d'incurable qui s'appliquent aux maladies du corps et de l'esprit (et particulièrement à la sottise et à la folie) lui conviennent peut-être mieux.



On m'accusera de pessimisme. Je répète que je suis un de ces attardés qui croient encore au péché originel. Je n'ai pas même besoin d'y croire : l'évidence dispense de la foi.

Mais la rédemption ? J'y crois davantage encore, car si le péché vient de l'homme, la rédemption vient de Dieu. Mais là, j'ai vraiment besoin de me cramponner à la foi pour ne pas être emporté par le torrent de l'évidence.

Car, au niveau des apparences, la balance n'est pas égale entre le péché et la rédemption. Le péché est un mal dont les ravages s'exercent sur tous les hommes et éclatent à tous les regards. Tandis que les bienfaits de la rédemption restent dans une large mesure virtuels pour la très simple raison que l'immense majorité des hommes néglige ou refuse de les recevoir. Il ne suffit pas qu'un remède soit infaillible et universel, il faut encore que les malades s'avisent d'y recourir. C'est dans ce sens que Léon Bloy parlait de la « faillite apparente de la rédemption »...

Pessimiste ? Disons simplement : chrétien. Je pourrais citer ici une infinité de textes empruntés à l'Ecriture, aux Pères de l'Eglise, à saint Jean de la Croix, à Pascal, à Bossuet, etc., où la misère de l'homme est mise à nu et à vif dans des termes qui feraient scandale sous une plume contemporaine. « Vous ne croyez donc pas en l'homme, image de Dieu ? » m'a crié un jour un jeune prêtre, ivre de démocratie et de progrès. J'ai répondu que la foi en Dieu me suffisait et qu'au surplus on ne rapprochait pas cette image de son modèle en barbouillant ses blessures des onguents roses de l'illusion. Le christianisme s'est passé pendant vingt siècles de cette foi en l'homme qu'on nous présente aujour-

d'hui comme la conséquence obligatoire de la foi en Dieu — une conséquence qu'on pousse si loin qu'elle finit par résorber son principe. « Un néant capable de Dieu » : cette définition de Bérulle me suffit pour vivre et pour mourir.

Un ami, avec lequel je venais de faire un tour d'horizon — en fait, il s'agissait plutôt d'impasses que d'horizons — m'a fait cette remarque : « C'est étrange, tu as le pessimisme tonique. » J'ignore dans quelle mesure ce propos répond à la réalité, mais il m'a conduit à réfléchir sur les vertus du pessimisme — j'entends du pessimisme chrétien : celui qui prend sa source et trouve ses limites dans la foi au Bien absolu et éternel.

Il y prend sa source, car le mal ne s'éprouve et ne se conçoit qu'en fonction du bien dont il nous prive.

Il y trouve ses limites dans ce sens qu'il ne peut jamais conduire au désespoir absolu. Quelles que soient l'étendue et la profondeur du mal, Dieu demeure dans le ciel et son image — brisée et souillée, mais ineffaçable — dans la création. « Dire que la vie ne vaut rien, que le monde ne vaut rien et donner pour preuve le mal est absurde, car si cela ne vaut rien, de quoi le mal prive-t-il ? » — cette phrase de Simone Weil suffit à réfuter le pessimisme intégral.

Plus encore : l'expérience non déguisée du mal, le *pati humana* dans toute sa crudité sont le creuset où s'élabore l'espérance surnaturelle : *contra spem, in spem.* Par là s'ébauche une espèce de proportion mystérieuse entre l'attente de l'homme et les dons de Dieu — proportion qui naît de la conscience intolérable et suppliante de l'absence de proportion. Tandis que l'optimisme gratuit — de cette gratuité qui est la caricature et l'ersatz de la grâce divine, en brouillant cette distance infranchissable entre l'homme et Dieu, rend impossible ou illusoire le miracle de leur rencontre. Alors, je cite encore Simone Weil, « Dieu et l'humanité ressemblent à deux amants qui, ayant fait erreur sur le lieu de rendez-vous, ne se rejoignent jamais ».

Et cette fidélité intransigeante au bien suprême rend le pessimiste infiniment plus accommodant par rapport aux

biens relatifs. Et cela sur le plan individuel comme sur le plan social.

L'optimiste — je ne parle pas du *tempérament* optimiste qui procède d'une heureuse disposition des humeurs et qui se traduit par la faculté de jouir intensément de la vie, mais de la *philosophie* optimiste — laquelle est souvent la réaction compensatrice d'une nature disgraciée — qui consiste à se voiler l'épaisseur du mal et la vertu purificatrice de la souffrance et qui s'exprime avant tout par le désir immaturé du bonheur —, l'optimiste, dis-je, ne renonce pas à la poursuite d'un bien absolu, mais ce bien, il le voit dans la réalisation de ses espérances terrestres et il le croit possible à ce niveau. Le fameux « droit au bonheur », dont on nous rebat les oreilles, est le produit spécifique de cette mentalité. Ce qui entraîne une double carence : moins de joie quand l'événement nous est favorable (obtenir son dû n'a jamais enivré personne et toute revendication satisfaite est grosse d'une exigence nouvelle) et plus d'amertume et de déception s'il nous est contraire : l'homme se sent victime d'une injustice ; il éprouve ce « complexe de frustration » si bien analysé par la psychologie moderne et qui n'est pas autre chose que le sentiment d'être privé d'un bien qu'il estime lui être dû. Ainsi l'optimisme délirant donne naissance à un pessimisme incurable.

Le pessimiste, lui, sait que Dieu et la nature ne lui doivent rien. Aussi accueille-t-il, comme des dons gratuits et inespérés, les moindres faveurs de la destinée (la conscience de la fragilité de nos joies est comme une irradiation de l'éternité dans le temps) et, quand les vents sont contraires, se résigne-t-il, sans accuser les dieux d'injustice, à des maux qu'il sait inhérents à la condition humaine. Il reçoit ainsi d'autant plus qu'il exige moins — et sa vie est, dans l'ensemble, plus équilibrée et plus heureuse que celle de ces créanciers impatients de la destinée à qui, dans la mesure même où ils se sentent des droits sur elle, la destinée fait toujours faillite.

Il en va de même dans le domaine social et politique. Le pessimiste ne rêve pas d'une Cité idéale : il sait que, dans

n'importe quelle organisation sociale, l'ivraie sera toujours inséparable du bon grain, et cette conviction le rend très réticent devant tous les essais de bouleversement de l'ordre établi. Il ne préfère pas l'injustice au désordre, suivant le mot célèbre de Goethe ; il incline plutôt à tolérer la moindre injustice, rançon de l'ordre, par crainte de la pire injustice, fruit du désordre. Ce qui n'implique ni l'immobilisme, ni l'adhésion passive à n'importe quelle tyrannie, mais la patiente recherche d'un juste équilibre entre ce qui est souhaitable et ce qui est possible. Il conforme sa conduite à la prière du Sage qui demandait aux dieux ces trois grâces : améliorer ce qui peut être amélioré, supporter ce qui ne peut pas être amélioré et enfin — faveur suprême ! — savoir distinguer entre les deux.

C'est dans ce relativisme supérieur, où la conscience des imperfections de l'ordre social n'entraîne pas l'incessante et ruineuse remise en question de ses fondements, qu'il puise les principes d'une politique stable et à longue échéance qui permet l'éclosion et l'épanouissement de toute vraie civilisation. La Cité terrestre est comme un arbre qu'on doit sans cesse émonder et tailler. On ne gagne rien — sauf dans quelques circonstances extrêmes — à l'arracher, car après avoir dénudé ses racines et compromis sa vitalité, c'est sur le même terrain ingrat et malsain — la nature humaine — qu'il faudra le repiquer. Cette politique du moindre mal, il est facile de la taxer de médiocrité. C'est pourtant celle des plus grands esprits qui ont su voir, au-delà de la pureté des principes, le venin des conséquences. Marc Aurèle était-il donc un médiocre lorsqu'il écrivait, après vingt ans de gouvernement et toute une vie de vertu : « Ne rêve plus de la République de Platon », ou Pascal avec son apologue des quatre laquais ? Et Schopenhauer disant que les rois devraient écrire sur leurs lettres patentes : « nous, de deux maux le moindre » au lieu de « nous, par la grâce de Dieu » ? L'un d'ailleurs n'exclut pas l'autre, car l'autorité vient de Dieu comme l'homme et, comme lui, elle est imparfaite...

Mais l'optimisme, comme il fait l'individu mécontent, fait

le citoyen révolté. Celui qui croit à la perfection — ou du moins à la perfectibilité indéfinie de la nature humaine — accepte d'un cœur léger le risque révolutionnaire : il ne doute pas que la justice sortira automatiquement du désordre. Et il ébranle la Cité réelle en essayant d'y faire pénétrer de force le paradis de ses rêves. J'ai vu, en mai 1968, ces deux slogans affichés sur les murs de la Sorbonne : « prenez vos désirs pour des réalités » et « je décrète le bonheur permanent ». Je fais la part du « canular » : celle de l'explosif n'est pas moindre. Générosité égarée chez les meilleurs, alibi aux instincts de révolte et d'oppression chez les tyrans en puissance, les résultats sont les mêmes : le déplacement et l'aggravation des maux qu'on prétend guérir. Tous les grands révolutionnaires du monde moderne, Robespierre, Hitler, Staline, ont déliré d'optimisme : tous nous ont promis un monde nouveau et régénéré. On connaît la suite. Céline a résumé le processus dans ces mots indélébiles : « Tous les assassins voient l'avenir en rose, ça fait partie du métier. » L'aurore « aux doigts de rose » qui se lèvera demain — toujours demain, c'est-à-dire jamais — absout le couchant sanglant d'aujourd'hui. Les musiques guerrières sont des musiques toniques, gonflées de force et d'espérance : les crimes collectifs ne se sont jamais commis aux accents des marches funèbres...

On m'objectera le drapeau noir de l'anarchie et du désespoir. Je n'y crois pas. Il n'y a pas de révolte sans un levain d'espérance. Les vrais désespérés ne font pas de révolutions, ils fuient le monde. Ils ne sont pas l'ennemi, mais l'étranger. Ce monde, ils le méprisent trop pour l'honorer d'un défi. Car *se mesurer* avec lui (belle formule pour désigner le combat...), c'est reconnaître l'existence d'une *commune mesure* entre soi et l'adversaire et, par-là, lui ressembler.

Que dirai-je de plus ? Tout se résume en ceci qu'un pessimisme mesuré et vigilant constitue encore le meilleur ressort de l'équilibre des individus et de la stabilité des sociétés.



Où est la voie du salut pour celui qui veut rester fidèle à la sagesse humaine et à l'espérance chrétienne, aux lois du Dieu créateur et aux appels du Dieu sauveur ?

Nous opposons le même refus au matérialisme de la société de consommation et à la fausse mystique de la révolution. Car le premier nous apporte des biens tangibles, mais dont la possession tourne aussitôt à la satiété et à l'ennui, et le second nous propose un idéal irréalisable et destructeur. D'un côté des promesses qui meurent d'être tenues, de l'autre le mirage de l'impossible.

A voir ce que les conservateurs désirent sauver — le bien-être, le confort, la tranquillité au-dehors afin que rien ne trouble la liquéfaction intérieure, l'évasion factice, la culture intensive de faux besoins épuisant le terrain des vraies nécessités, en bref, la fièvre de l'avoir greffée sur une anémie pernicieuse de l'être, et cette apparence de liberté que donne à la girouette l'impulsion des mille vents qui l'agitent — à voir tout cela, on se sent révolutionnaire.

Mais si l'on songe à ce que la révolution risque de détruire (tous les trésors du passé, tous les jalons de l'éternel dans le temps, mêlés aux fausses valeurs du présent et jetés indistinctement à l'égout — liquidation simultanée du meilleur et du pire comme, par exemple, dans la révolution culturelle chinoise), alors, on redevient conservateur.

Ces deux impasses nous renvoient sans pitié à la voie supérieure qui domine « l'égarement des contraires ».

Un évêque intelligent et pieux — et courageux par surcroît (je m'abstiens de le nommer pour ne pas le désigner à l'attention publique qu'irritent les exceptions) — me disait récemment que l'Eglise catholique ne pourrait rester fidèle à sa vocation divine qu'en acceptant le risque de devenir minoritaire. C'est-à-dire en regroupant autour d'elle la minorité de ceux qui refusent de braire avec les ânes et de hurler avec les loups. Les ânes broutent les pâturages abondants, mais saturés d'engrais chimiques de la société de consomma-

tion, et les loups courent derrière le char de la révolution, forgé par leurs songes et qui garde toujours sur eux l'avance irréductible du rêve sur le réel. Braire et hurler manquent d'ailleurs de spontanéité et de naturel autant l'un que l'autre : ce sont des échos — ou plutôt des voix de poupées parlantes dont les techniciens de l'opinion installent et mettent en branle le mécanisme.

De quoi s'agit-il ? D'abord, pour chacun de nous, de sauver son âme. De construire en soi un camp retranché où l'homme est seul devant Dieu, où Dieu est seul avec l'homme. Ce qui implique — au moins dans ce bastion intérieur — la rupture avec le monde, à l'imitation du Christ qui s'est proclamé étranger au monde : « Je ne suis pas du monde. » Mais n'a-t-il pas dit aussi : « J'ai vaincu le monde » ? Ces deux affirmations ne se contredisent pas, car la seconde formule doit s'interpréter, non dans le sens d'une bataille livrée à armes égales et sur le même terrain, mais dans celui d'une mutation intérieure qui nous rend insensibles aux influences du monde et invulnérables à ses coups. *Liquefacta est anima mea*. Faites-vous liquide et le monde — dont la domination repose sur le glaive ou sur des instruments de contrainte plus subtils tels que l'opinion, la mode, la « grimace » de Pascal — ne pourra plus rien sur vous et contre vous : il donnera, comme on dit, des coups d'épée dans l'eau...

Faut-il donc se sauver, au sens de fuir, afin de se sauver, au sens de faire son salut ? Jusqu'ici, les contemplatifs et les mystiques n'avaient éprouvé aucun scrupule à répondre par l'affirmative : ils renonçaient au monde pour sauver leur âme. Aujourd'hui, à l'heure où les idoles du siècle atteignent un degré d'irréalité voisin du néant, où les ombres de la Caverne ne sont plus même des imitations d'apparences, où le péché même, cette plante grasse et épineuse qui poussait jadis spontanément sur le terrain corrompu des appétits naturels, se cultive comme le champignon de couche sous les voûtes obscures d'un inconscient collectif téléguidé [1], on

1. C'est un fait que le conformisme de la licence et des fausses

nous prêche exactement le contraire, à savoir l'ouverture au monde, l'engagement dans le temporel. Et fuir la contagion du monde apparaît comme un réflexe de démission, de désertion. « L'Eglise en marche dans un monde en marche. » S'il suffisait de marcher ! Le mot signifie : aller de l'avant. Il veut dire aussi : se laisser duper...

Il reste que le chrétien vit dans le monde. Dans le monde fait par Dieu — et que l'homme refait par son génie et défait par son péché. Son isolement ne peut être que relatif. Même le moine contemplatif ou l'ermite le plus solitaire ont besoin d'un minimum de connivence sociale pour que naisse et s'épanouisse leur vocation. Les auteurs spirituels ont comparé la vie terrestre à un lieu d'exil, à un chemin, à une « nuit à passer dans une mauvaise auberge » (sainte Thérèse). Encore faut-il que le lieu d'exil soit habitable, le chemin praticable et que l'auberge ne soit pas un repaire d'assassins ou d'empoisonneurs.

Par-là s'impose un second devoir : aménager la Cité ter-

audaces tend à remplacer celui de la morale et de la tenue. Un conformisme à base de confort : la contestation et la révolte s'y allient — comme dans la vertu mais à rebours — à la fuite du risque et au refus des complications. On a des théories « de choc », mais toute théorie, par le fait même qu'elle tend à mobiliser l'opinion en sa faveur, joue déjà le rôle d'amortisseurs et de pare-chocs. Ainsi l'inconvenance tourne à la convention et le débraillé tient lieu de bon ton. Le péché, rationalisé, démocratisé, pasteurisé, nous est livré sous cellophane et avec le mode d'emploi. Le résultat de cette neutralisation apparente du mal, c'est qu'au poison rapide qui réveille par la brutalité de ses conséquences se substitue un poison lent qui endort par l'effacement des symptômes douloureux. Et la « bonne conscience » — qui est toujours une inconscience — suit cette narcose : elle accompagne le péché aseptisé comme elle émanait hier de la vertu plaquée.

Les multiples écrans de sécurité interposés entre nos actes et leurs conséquences jouent ici un rôle majeur — depuis l'assurance automobile qui permet d'attenter impunément à la vie du prochain (il y a bien le risque de suicide, mais les demi-dieux du volant, enivrés de leur puissance d'emprunt, se sentent invulnérables comme les habitants de l'Olympe) jusqu'à la fameuse pilule qui rend effectif et illimité l'exercice du non moins fameux « droit à l'amour ».

restre en fonction de la destinée éternelle de l'homme, offrir à la semence divine un terrain de mœurs et d'institutions où elle puisse germer. Tâche difficile et incertaine, qui requiert autant de fermeté dans les buts que de souplesse dans le choix des moyens et dont il ne faut se voiler ni l'ambiguïté ni les risques. Elle peut exiger des concessions aux puissances et aux idoles du siècle. Des concessions qui ne doivent pas tourner en bénédictions. Il est malaisé de composer avec le monde sans se laisser décomposer par le monde.

Il faut d'abord reconstituer des embryons de société au sein desquels les individus puissent nouer des rapports libres et fraternels. Ce qui implique, au sommet, un idéal commun et, à la base, un retour à la nature, aux nécessités élémentaires, avec le refus des facilités, des faux-semblants et de tous les rêves d'évasion qui peuplent le sommeil des prisonniers — en un mot : une ascèse orientée par une mystique : la voie étroite qui débouche sur le pays sans frontières.

Décongestionner, décollectiviser — j'allais dire déminéraliser, car nous vivons sous le signe et sous le règne de la mécanique — ce qui nous reste de civilisation. Des réformes ne suffisent pas, une refonte s'impose. « Avant de parler de justice sociale, refaites une société », s'écriait Bernanos. Car la société actuelle sécrète l'injustice comme l'ulcère la purulence. Et qu'elle soit conservatrice ou révolutionnaire, peu importe : la société de consommation vit et prospère sur les réflexes anonymes de l'homme des foules — et quant à la révolution, elle se présente sous l'étendard de la volonté et de la révolte des masses. Ces masses, non seulement nous récusons leur témoignage (« le goût de la foule est l'indice du pire », affirmait Sénèque), mais notre vœu est de les dissoudre, c'est-à-dire de refaire des organismes là ou la civilisation mécanique n'a su construire qu'un vaste réseau de prothèses.

De ce point de vue, l'affrontement entre conservateurs et révolutionnaires apparaît comme un misérable règlement de comptes entre deux formes de société aussi inhumaines l'une que l'autre.

Nous sommes délibérément conservateurs en ce sens que nous voulons sauver ce qu'il y a d'immuable dans l'homme : sa nature créée et l'élection surnaturelle par laquelle il participe à la solitude de l'être incréé. Le monde unidimensionnel décrit par Marcuse — cette prison intérieure où l'être est dévoré par l'avoir et l'âme aliénée au profit des choses — est un monde où l'homme, de plus en plus séparé de sa nature et de ses limites et sourd aux appels de l'infini, ne trouve d'aliment que dans ses œuvres et dans ses songes. « Dans quelle mesure un monde fait *par* l'homme est-il encore un monde fait *pour* l'homme ? » — cette question que m'a posée un jour un étudiant résume la crise de notre époque. Ce monde fait par l'homme prolonge l'homme sans le compléter et, par-là, il confirme son isolement dans la nature où il ne voit qu'un instrument de sa puissance usurpée et truquée, et devant Dieu dont il prend la place au lieu de l'adorer.

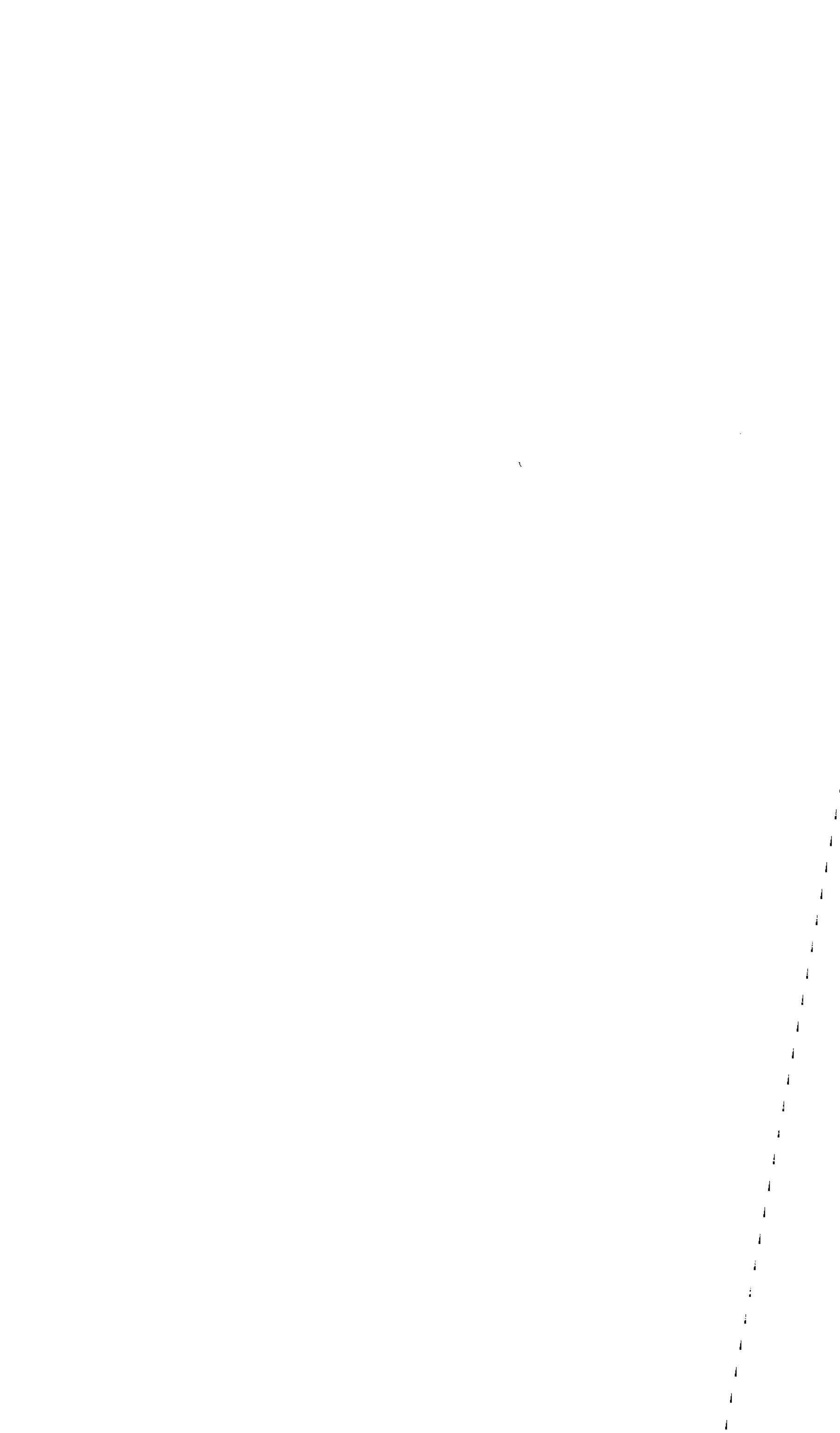
Et nous sommes révolutionnaires dans ce sens que, loin de confondre la fidélité à l'immuable avec le respect inconditionnel du *statu quo* temporel, nous concevons la révolution comme un incessant mouvement de retour vers ces sources intarissables dont notre soif, dénaturée par les breuvages factices, laisse se perdre les eaux. Le mot de révolution — ou plutôt de conversion — permanente vient ici à point. L'homme nouveau — au sens paulinien du mot — n'achève jamais de naître dans le vieil Adam...

Et c'est cela — cela seul au fond — qu'attend le monde moderne : d'être sauvé de lui-même. L'une après l'autre, il voit se flétrir et s'effondrer ses idoles. Les mythes de la société de consommation ont révélé leur néant : on sait qu'elle n'apporte que des biens dont le manque crée la révolte et l'abondance l'ennui. L'illusion révolutionnaire est plus tenace à cause de sa projection dans l'avenir. Mais déjà se manifeste, dans les pays où la révolution a triomphé et où l'on peut par conséquent juger l'arbre à ses fruits, un malaise né du sentiment que la nouvelle religion a trompé ses croyants et trahi ses dieux. Les ouvrages les plus représentatifs de notre

temps sont tous imprégnés d'une angoisse et d'un ennui, d'un besoin mortel d'autre chose qui traduisent la présence de cette espérance confuse et égarée. On sent que la Tour de Babel nous éloigne de la terre sans nous rapprocher du ciel.

Dieu ou rien, proclamait jadis le père Sertillanges. Langage archaïque qui n'émeut plus la sensibilité de l'homme moderne, m'a dit un jeune dominicain de choc, en quête de techniques inédites d'apostolat. Je lui ai répondu par cette citation empruntée à Ionesco, auteur pétillant d'actualité, qui traduit en termes moins académiques la même vérité sans âge : « Entre la grâce et la merde, il n'y a pas de milieu. » Que la misère de l'homme sans Dieu lui remonte de l'âme jusqu'aux narines et s'exprime par un autre mot, peu importe ; la chaîne n'est pas rompue.

Les pages qui suivent s'inscrivent dans la même tradition. Peut-être — malgré la répugnance que j'ai pour ce mot — ressemblent-elles à des aveux plutôt qu'à des enseignements. D'approches en approches, j'ai essayé de dénuder cette blessure humainement incurable que tout homme porte en lui et qui est le point d'insertion du divin et du psychologique. Reconnue — et qui peut l'ignorer sans se mentir à lui-même ? —, elle ne laisse le choix qu'entre l'impasse du désespoir et le chemin qui conduit l'homme au-delà de ses espérances brisées, vers ce mystère de l'Etre où se dénouent, dans une insondable unité, toutes les contradictions de l'existence.



1.
L'ignorance étoilée

Deux sortes d'êtres que je ne peux pas supporter : ceux qui ne cherchent pas Dieu et ceux qui s'imaginent l'avoir trouvé.



Foi chrétienne. Je ne m'en sépare pas, je m'en éloigne. Pour mieux la voir. J'emprunte, pour la contempler, le regard de l'étranger et de l'ennemi. Incapable d'habiter à son centre comme les saints et las de ramper à sa surface comme les dévots, je prends du recul. Et plus je m'éloigne, plus je sens, au fond de moi-même, l'irrésistible pureté de son attraction. De près, je voyais ses taches : de loin, je ne vois que ses rayons.



Intériorisation de l'idée de Dieu. Chose en apparence paradoxale : la notion de Dieu, à mesure qu'elle s'est intériorisée, a perdu graduellement ses attributs anthropomorphiques. Les anciens dieux — conçus sur le modèle des souverains temporels — ressemblaient grossièrement aux hommes. Et ces dieux semblables aux hommes ne demandaient aux hommes que des respects extérieurs : rites, offrandes, sacrifices. Mais quand Dieu, en s'affirmant Esprit, Vérité et Amour, a pénétré plus avant dans l'âme humaine, quand il a

exigé une adoration intérieure, quand Il n'a fait qu'un, par l'Incarnation, avec sa créature — c'est alors qu'est apparue clairement sa transcendance. *L'Incarnation a ruiné l'anthropomorphisme.* Et, au vrai, cela n'a rien d'étrange, car pour l'homme, instinctivement porté à vivre dans le sensible et le social, c'est-à-dire à la surface de lui-même, rien n'est plus mystérieux que sa propre solitude. Par-là, un Dieu parfaitement intérieur ne peut être qu'un Dieu transcendant.



Degrés de la conscience religieuse. L'homme décrète que Dieu l'a créé à son image. Ce qui le met à l'aise pour créer Dieu à son image à lui — et quelle image ! toutes ses passions, ses misères, ses ignorances prêtées à Dieu. Puis il réfléchit (la philosophie est une réflexion sur la religion, a dit Hegel) et il se dégage peu à peu de l'anthropocentrisme. Ce qui d'ailleurs le conduit souvent à l'athéisme : Dieu n'étant plus que la projection de ses désirs et de ses craintes, la connaissance des mécanismes mentaux qui fabriquent Dieu élimine Dieu. Enfin, il réfléchit plus profondément encore et il retrouve Dieu dans cette partie divine de lui-même qui juge et rejette les faux dieux. Autrement dit, il retrouve l'image de Dieu dans cette solitude de l'âme qui est au-delà de toutes les images et de toutes les pensées. Il passe ainsi de l'idée anthropomorphique de Dieu à l'idée théomorphique de l'homme. Et là est le confluent de l'athéisme et de la foi.



Le sacré et le sacrifice. Pas de profondeur humaine sans le sentiment du sacré. Mais cet échange avec le mystère coûte cher : il n'est pas de chose sacrée qui ne traîne après elle un long cortège de sacrifices aveugles — et tous les dieux ont été plus ou moins des Moloch. Je sais bien que le sens du sacré et celui du sacrifice ne pourront jamais être absolument dissociés : le divin ne saurait pénétrer en nous sans meurtrir

ou immoler une partie de l'humain. Il faut seulement purger notre sentiment du mystère de tous les ravages nocturnes de l'idolâtrie et, pour cela, placer le sacré dans la lumière et dans l'amour, en purifiant notre regard, car c'est la cécité de l'homme qui fait la mauvaise obscurité des dieux.

Est-il permis de rêver, à l'extrême horizon du possible, je ne sais quelle rencontre nuptiale de l'intelligence et de la foi ? Une raison sans orgueil et une foi sans idoles ? D'autant plus que la raison, tueuse d'idoles, est toujours prête à recueillir, en s'adorant elle-même, le sanglant héritage des faux dieux tombés sous son glaive. Au cours des grandes flambées rationalistes de la Révolution française et de la Révolution russe, elle a suscité autant de sacrifices humains qu'aucun des Moloch qui l'avaient précédée dans le passé. Sa vraie fonction, c'est d'éliminer le faux mystère — d'émonder, d'écheniller l'arbre de la foi, mais non de prendre sa place. Il n'est pas de plus folle et de plus vorace idole que la *déesse* Raison.

⁂

Règle générale : ne pas identifier l'inconnu à l'étranger. Dieu est pour nous l'être le moins étranger (*interior intimo meo*) et le plus inconnu (personne n'a vu Dieu...). Inversement, nous connaissons très clairement des choses qui nous sont profondément étrangères : les lois de la matière, le monde des chiffres, etc.

Aussi faut-il traiter Dieu comme un inconnu et non comme un étranger. On ne peut participer à son mystère qu'en renonçant à le dissiper. Les dieux fabriqués par l'homme sont les plus étrangers à l'homme.



Double source du matérialisme. Que la pensée se nie elle-même en se donnant pour cause et pour fin une entité indéterminée et insaisissable et qui, comme l'a très bien vu

Kant, n'a de structure et de caractère que dans l'esprit qui la conçoit — c'est là une contradiction monumentale qui laisse l'intelligence stupéfaite. Il faut pourtant essayer de mettre à nu les racines intellectuelles et morales de cette attitude paradoxale.

Le matérialiste ne part pas de la matière dont il ne sait rien, mais de l'*idée qu'il se fait de la matière* — en quoi il est déjà spiritualiste sans le savoir. Mais pourquoi donne-t-il la préférence à l'idée qu'il a de la matière plutôt qu'à l'idée qu'il a de l'esprit ? Parce que, pour une réflexion non élaborée, la matière est ce qui apparaît directement, ce qui frappe les sens : c'est le premier degré de l'évidence. Le matérialiste range dans le commun dénominateur de matière l'ensemble des phénomènes sensibles sans prendre conscience du caractère hautement immatériel d'une abstraction aussi dépouillée. Il faut une réflexion seconde, un retour de l'esprit sur lui-même et sur les conditions de son activité pour s'apercevoir que la proposition : « tout est matière » enveloppe une contradiction interne.

Mais le matérialisme relève aussi d'une cause plus profonde, à savoir d'une protestation de l'esprit contre l'idolâtrie. Si nous lisons les grands matérialistes de l'Antiquité — Epicure et surtout Lucrèce — nous trouvons en eux comme une volonté de purification du sentiment religieux. C'est par *respect de l'esprit* qu'ils sont matérialistes. Et, en fait, ils trouvent plus d'ordre, plus d'harmonie, plus de lumière dans l'élucidation des *lois* du monde matériel que dans les mythologies fabriquées par les hommes, avec les présages, les supplications et les sacrifices sanglants qui gravitent autour de ces dieux à peine dégagés du chaos. Les caprices des dieux de l'Olympe sont moins satisfaisants pour l'esprit que le « clinamen » des atomes d'Epicure. Et les invectives de ces matérialistes contre la religion, source de tant de maux (je pense aux déclamations de Lucrèce sur le sacrifice d'Iphigénie) montrent assez que leur culte de la matière s'adresse en réalité à un Dieu plus stable et plus pur que les idoles du paganisme. Ces penseurs se réfugient dans un

Dieu-loi, dont l'harmonie et la continuité du monde matériel leur présentaient l'image, pour échapper à l'arbitraire et aux menaces des dieux-tyrans inventés par la peur et par l'ignorance des mortels.

Mais le problème rebondit, car si le spectacle de l'univers révèle plus d'ordre que de chaos, si la matière obéit à des lois, d'où et de qui procèdent ces lois ? Le matérialisme confond la matière — chose par elle-même impensable en tant que principe de la dispersion et de la mort — avec les lois de la nature qui sont l'empreinte et le signe de l'esprit sur la matière. Il s'appuie donc sur l'esprit qui se manifeste jusque dans la matière pour diviniser la matière et nier l'esprit. Et, par-là, il oppose une idole à une autre idole : le Dieu-science remplace les dieux des mythologies. Ici l'homme adore son ignorance et là sa lucidité primaire et bornée. Mais l'issue sur le transcendant — le Dieu-esprit et le Dieu-amour — reste également bouchée.



Lecture de la vie de saint... par X. Attirance et répulsion. La calme transparence de Marc Aurèle, relu presque en même temps, répond mieux à ce que je sais de l'homme, à ce que j'entrevois de Dieu. J'entends bien qu'un saint possède ce que Marc Aurèle ne pouvait même pas soupçonner : la brûlure de l'amour divin. Mais, précisément, je sens, dans les manifestations de cette brûlure, comme une transposition, sur le plan des valeurs suprêmes, des passions humaines dont les plaies à peine cicatrisées me marquent encore. J'y retrouve leur étroitesse, leur jalousie, leur fanatisme et leur tyrannie — tous leurs sombres appétits d'idoles. Cette vision tragique et mutilée du monde, ce contraste brutal entre une lumière qui m'éblouit et une nuit qui m'aveugle, cette ambiance de tempête et de naufrage qui fait des élus les rescapés de l'enfer, si tout cela trouve encore en moi un écho, un cri jailli du plus vrai de mon être se mêle à cet écho pour dire non.

Mais que sais-tu de Dieu ? me souffle une voix intérieure. Peut-être la passion est-elle une image plus vraie de lui que la sagesse ? Je ne sais, mais enfin, si Dieu est le principe et la fin de tout, s'il est l'intelligence et l'amour sans frontières, il me semble que la sagesse d'un Platon ou d'un Aurèle, qui tend vers une compréhension et un accueil universels, le trahit moins que ces fureurs délirantes, ces préférences et ces exclusions, ces extases d'amant comblé et ces anathèmes d'amant déçu.

« Si tu as aimé chacun de nous, terriblement comme j'ai aimé cette femme », dit Claudel au Christ. Eh bien ! non, je ne veux pas être aimé ainsi, je ne veux pas retrouver dans l'éternité cette tunique enflammée qui m'a trop brûlé sur la terre ; je veux autant de chaleur, mais plus de lumière, un Dieu blessé, non un Dieu jaloux, une tendresse sans limites et sans revers...

Le Christ nous a révélé que Dieu est amour — et cette révélation donne à notre destin une dimension que les Anciens n'avaient pas même entrevue. Mais l'homme a trop reçu et vécu cet amour au niveau de son amour à lui, qui est la plus trouble et la plus équivoque de ses facultés — très au-dessous de la raison par son manque d'ampleur et de sérénité. Et quand la raison proteste contre tant d'étroitesse et de frénésie, on la fait taire en lui parlant du « mystère » de l'amour divin. Pauvre mystère, trop facile à percer à jour, où l'on retrouve, trait pour trait, le visage crispé de l'amour-passion !

Car là est l'équivoque : ces passions violentes et impures avec tous leurs replis — fadeur sentimentale, avidité possessive, vengeance de l'amour bafoué — ces passions que la religion condamne sur la terre et dans le temps, elle les transpose dans le ciel et dans la vie éternelle, elle ne rougit pas de les attribuer à Dieu : Dieu amant, Dieu jaloux, Dieu vengeur — et, suivant que l'homme se livre ou se refuse à cette « folie d'amour », une atmosphère de nuit de noces ou de crime passionnel. C'est le suprême mystère, paraît-il, l'ultime secret divin. De tels sentiments n'ont pourtant rien de

mystérieux ; ils relèvent de la plus banale mécanique humaine, et nous les voyons assez exercer leurs ravages en nous et autour de nous pour ne pas avoir d'illusion sur leur nature. Si Dieu aimait à ce niveau, ce ne serait pas un mystère, mais une absurdité. De quoi faire exploser toute notre hiérarchie des valeurs. Mais alors quel critère nous resterait-il pour distinguer les choses du ciel et les choses de la terre ?

Le Christ nous a révélé l'amour surnaturel. L'intelligence ne peut pas comprendre cet amour : elle peut au moins nous aider à filtrer la lie passionnelle que l'homme a mêlée au breuvage divin. La pureté de l'amour est une chose plus précieuse, mais combien plus rare et plus difficile que l'intégrité de la raison ! Servons-nous donc de la raison pour dissocier, dans le mystère de l'amour, ce qui est au-delà et ce qui est en deçà de la sagesse humaine. On ne finit jamais de décanter Dieu dans l'homme.



Si autem Christus non resurrexit, inanis est fides nostra... quid mihi prodest si mortui non resurgent ? Manducemus et bibamus, cras enim moriemur. Ma première réaction devant ce texte célèbre, qui lie l'idée de vertu et de perfection à celles d'utilité et de récompense, est un frisson répulsif qui brouille ma conscience chrétienne. Dans cette perspective, la foi et le sacrifice deviennent une espèce de placement fantastique dans lequel, confiées à Dieu, les petites économies dues à nos privations temporelles seront remboursées en monnaie éternelle. Aucun élan vers l'impossible, aucun abandon gratuit à l'inconnu : la seule prudence humaine qui, éclairée par la Révélation, reporte ses calculs au-delà de la mort.

Comme le fier et discret appel de Marc Aurèle aux dieux problématiques, à la pureté plus vraie que l'existence, sonne plus clair au fond de moi ! Il se place dans la même alternative — et il conclut que, même si les dieux n'existent pas, la loi des dieux reste identique pour l'homme. « Si tout est

livré au hasard, ne sois pas toi-même livré au hasard. » Même vaincue d'avance et sans appui hors d'elle-même, la vie du sage est un défi au chaos : si la justice et l'amour sont absents de l'univers, qu'ils règnent au moins en moi ! Je ne sais pas si Dieu est, je veux qu'il soit. — Nous sommes très près de l'Evangile et du Royaume des cieux qui est *au-dedans* de nous.

Mais tout ce que nous savons de saint Paul contredit cette interprétation vulgaire. Ce « Mangeons et buvons » peut être entendu comme un argument *ad hominem,* adressé à des êtres frustes par un messager de Dieu dont la loi était de se faire « tout à tous ». Et on peut y trouver aussi l'argument d'une dialectique tragique, écartelée entre le tout et le rien. Si nous ne ressuscitons pas, c'est que l'aspiration de notre âme vers l'éternité et par conséquent notre âme elle-même sont des illusions : alors, si notre âme est faite de boue comme notre corps, roulons-nous désespérément dans cette boue qui s'appelle aujourd'hui plaisir et demain néant. Le christianisme, en élevant l'homme jusqu'à Dieu, l'enfonce par contrecoup jusqu'au plus noir de sa misère.



Leitmotiv des demi-croyants : les progrès de la science éloignent de Dieu. — Mais que nous importe un Dieu proche ? Ce n'est que l'ombre projetée par nos ignorances et nos craintes. Les progrès de la science peuvent dissiper cette ombre : ils n'atteindront jamais le vrai Dieu, celui qui n'est pas à côté de nous, mais au-delà de tous les espaces et *en nous.*



La foi, l'espérance et la charité — pourquoi ces trois mots m'éblouissent-ils aujourd'hui comme si je les entendais pour la première fois ? Vertus théologales, c'est-à-dire vertus divines, vertus dont le principe et le terme résident dans un autre monde et que nous ne pouvons exercer ici-bas que

par le souvenir de notre origine et le pressentiment de notre fin. Car tout, dans l'univers où nous vivons, dans le « monde » (au sens que le Christ donne à ce mot) se dresse et s'allie pour les étouffer dans l'œuf. — Croire ? L'existence est un perpétuel démenti à la foi. — Espérer ? Taine a répondu une fois pour toutes : aucun homme réfléchi ne peut espérer. — Aimer ? Est-il donc ici-bas un être ou une chose qui vaillent la peine d'être aimés ? — Ces vertus, venues de Dieu, ne peuvent aller qu'à Dieu — ou aux créatures contemplées et aimées en Dieu.

* * *

Degrés de la déception religieuse : Dieu est silencieux, Dieu est muet, Dieu n'existe pas. Ce qui revient à dire : Dieu ne veut pas parler, Dieu ne peut pas parler, Dieu n'est pas, ou encore : Dieu est cruel, Dieu est impuissant, il n'y a pas de Dieu. — Passer du premier au second terme de cette gradation est une purification nécessaire de la foi — à condition de ne pas verser immédiatement dans le troisième — ce à quoi, hélas ! nous incite la pente de notre misérable nature, car nous sommes beaucoup plus portés à nous prosterner devant un Dieu cruel, mais tout-puissant, qu'à rester fidèles à un Dieu qui, par amour, s'est vidé de sa puissance...



Les croyants croient par faiblesse. Je vous l'accorde, mais je vous répondrai — avec autant de chances de vérité et d'erreur — que les incroyants nient par défi, ce qui est affectation de la force, donc toujours faiblesse. Les uns s'aplatissent devant leurs dieux comme des chiens serviles, les autres aboient comme des roquets hargneux. Et tout cela se situe au plus bas niveau de l'humain.

Croyants et incroyants feraient mieux de se rapprocher pour essayer d'élucider ensemble à quoi correspond dans l'invisible leur oui et leur nom. Car ils se complètent : le

croyant sème et arrose, l'incroyant sarcle et émonde. Ainsi, dans ce qu'ils ont de profond, l'un et l'autre prennent soin de la semence divine dans l'homme. Plus encore : le croyant et l'athée peuvent coexister dans le même individu — et l'athéisme vécu par les saints sous le nom de nuit des sens ou de l'esprit va plus loin dans la négation et le désespoir que celui des incrédules.

* * *

« Je ne prie pas ; je ne suis ni capable ni digne de prier », m'a dit cet homme. J'ai répondu que cet aveu était déjà une prière — et peut-être la plus vraie de toutes les prières : celle où l'homme, conscient de sa totale impuissance à parler à Dieu, laisse Dieu en lui pleurer sur Dieu même. — Je me méfie de plus en plus de toutes les techniques de l'oraison : fabriquées par l'homme, elles sont d'autant plus précises et plus sûres qu'elles s'adressent à des dieux également fabriqués par l'homme. Je songe à ces notices rédigées par les industriels sur l'art de conduire des machines — qui sortent de leurs propres usines !

* * *

Doute vivant et foi morte. Une solution, pour être vraiment assimilée, exige d'abord une certaine capacité de poser et de sentir personnellement le problème qu'elle dénoue. La faiblesse de l'éducation religieuse, c'est qu'elle apporte les solutions bien avant que les problèmes aient mûri dans les esprits et dans les cœurs. Cela fait songer à ces mariages politiques entre des princes enfants qui devaient ensuite attendre des années pour consommer leur union. Mais entre Dieu et l'âme des « croyants », combien de mariages officiellement proclamés et jamais consommés !

* * *

Un inconnu me pose *ex abrupto* cette question au sortir d'une réunion : « Dans quelle mesure la religion que vous

prêchez donne-t-elle un sens à votre existence ? » Je réponds : « Ma foi religieuse n'oriente qu'une très faible partie de ma vie, mais elle m'éclaire assez pour que tout le reste m'apparaisse comme insensé. Ce qu'elle n'inspire pas, elle le condamne. Par elle, je ne peux plus confondre les impasses avec les chemins... »



Equivoque de l'expérience mystique. Dieu ne donne vraiment sa grâce qu'à ceux qui ne sollicitent pas ses faveurs...



X. me dit, à propos de l'interprétation providentielle que donnent certains « bien-pensants » à tous les événements privés ou publics (exemples : une mauvaise récolte en Chine ou la mort accidentelle de tel ennemi de l'Eglise sont des effets de la colère divine...) : « Ils m'excèdent, ces gens qui mettent Dieu partout ! — Et pourtant, ai-je répondu, Dieu est partout. » Mais c'est précisément parce qu'Il y est qu'il ne faut pas l'y mettre. Car mettre Dieu dans un événement, c'est isoler cet événement de l'ensemble mystérieux dont il fait partie pour en faire l'objet d'une élection particulière de la Providence qui correspond à nos préférences et à nos vœux ; autrement dit, c'est se substituer soi-même à la Providence. Règle absolue : trouver Dieu partout et ne le mettre nulle part. « Tout est fruit pour moi de ce qu'apportent tes saisons, ô nature ! » Et surtout, ne jamais interpréter un événement dans le sens d'une justification de Dieu. Car pour justifier, il faut juger. Or, si le précepte « ne jugez pas » s'applique aux actions des hommes, à combien plus forte raison s'impose-t-il devant les œuvres de Dieu ! Justifier Dieu, c'est justifier une certaine conception qu'on a de Dieu et c'est, par conséquent, se justifier soi-même. L'adoration inconditionnelle rend superflue toute justification. Il y a une contradiction flagrante entre la théologie et la mystique qui nous commandent d'adorer le « mystère de la Providence »

et le souci apologétique de justifier à tout prix cette Providence. Car pour justifier, il faut aussi comprendre — et le mystère est, par définition, ce qui ne peut pas être compris...

⁂

Ambiguïté de nos rapports avec Dieu. « Vous voyez bien que Dieu n'est pas, disent certains incroyants, puisqu'il n'intervient jamais dans le mécanisme de l'univers : l'homme est seul et c'est une lâcheté que d'implorer un fantôme. — Il faut bien que Dieu se cache, répond le croyant, car s'il s'imposait avec évidence, de quel prix serait la foi et que deviendrait la liberté ? Ce silence et cette nuit sont l'épreuve de l'amour qui se dépasse et se purifie en défiant l'apparence. — Rien n'est plus facile et plus consolant que de supposer un mystère partout où il y a un vide. D'autant plus que ce vide ne proteste jamais : vous arrivez à rendre votre foi invulnérable dans la mesure même où elle ne repose sur rien ; en la situant dans l'invérifiable, vous l'immunisez définitivement contre tous les démentis de l'expérience — et, par cette alchimie imaginaire, vous réalisez cette absurdité de tourner au profit de la religion l'éclatante évidence de l'inexistence de Dieu, de faire de la constatation d'un néant la preuve d'une présence absolue. »

Le dialogue n'a pas de fin — et la bonne foi, voire l'héroïsme, peuvent être égaux des deux côtés, car il est aussi grand d'espérer contre l'espoir que d'assumer lucidement le désespoir. Dans le premier cas, c'est l'héroïsme de l'âme et, dans le second, c'est l'héroïsme de l'esprit. — Poussés jusqu'au bout, sans faiblesse ni retour sur soi, ces deux attitudes se rejoignent, et l'ambiguïté se résorbe dans une irrévélable unité.



Le doute s'oppose à la conviction et non à la foi. Car la conviction porte sur une « vérité » réduite et refaite à notre image, tandis que la foi est une participation à une réalité

« qui nous remplit sans prendre notre forme ». Or le doute qui vient de moi, qui est un état psychologique, s'attaque directement à une croyance qui, venant également de moi, est un état non moins psychologique : les deux adversaires luttent sur le même terrain (limité), avec les mêmes armes, et l'un ne peut grandir qu'aux dépens de l'autre. En fait, on ne doute jamais que de soi-même — et on doute de Dieu dans la mesure où on le réduit à soi-même. Je doute d'un Dieu que j'ai créé à mon image, mais je ne peux pas douter de Dieu lui-même — et pas même de moi en tant qu'image de Dieu...



Lecture de Marie-Noël. L'impiété la plus profonde, la plus aiguë, la plus douloureuse n'est pas celle des athées, mais celle des croyants qui désespèrent d'un Dieu qu'ils ne cessent pas d'adorer. Car la négation de l'athée frappe sur une plaie cicatrisée tandis que le doute du croyant fouille une blessure à vif.



Trois degrés et trois aspects de la religion : magie, morale et mystique.

Magie : des pratiques extérieures qui nous concilient les faveurs des dieux. Question à creuser : dans quelle mesure le savant moderne, fabricant, aux yeux des foules, de prodiges et de miracles, prolonge-t-il et remplace-t-il le prêtre en tant que magicien ? Comme lui, il manie le comment sans connaître le pourquoi ; il use, pour commander aux éléments, de formules analogues aux rites, aux incantations et aux sortilèges par lesquels les mages prétendent enchaîner les forces divines...

Morale : intériorisation du sentiment religieux, non plus seulement des recettes pour déclencher la bienveillance divine, mais des règles de vie et de conduite pour la mériter. Autre question : dans quelle mesure le côté moral de la religion grandit-il aux dépens de son côté magique ? Car

la morale, par ce qu'elle a d'intérieur et d'universel, tend à éliminer, comme une superstition indigne de l'homme, non seulement les rites divins, mais les dieux eux-mêmes en tant que phénomènes extérieurs et particuliers.

Mystique : synthèse de la magie et de la morale. De la magie elle reproduit le mystère, la gratuité, la connnivence avec le monde surnaturel ; de la morale, elle conserve et approfondit l'intériorité et l'universalité : le surnaturel passe du dehors au dedans, il transforme l'âme au lieu de modifier l'événement, et il dépasse, dans son ardente et ténébreuse unité, tous les particularismes magiques. Par-là, sans rien perdre du merveilleux de la magie (c'est à l'intérieur — dans la *metanoia* exigée par l'Evangile — que s'opère le prodige), le mystique retrouve l'universalité de la morale. Tous les hommes vertueux se sentent *éclairés* par le même Dieu qui est Loi, tous les mystiques se sentent *habités* par le même Dieu qui est Amour. Après Jahvé qui donne à Moïse les tables de la loi, le Christ annonce : « Nous viendrons et nous ferons en lui notre demeure... »



Adorer Dieu n'a aucun sens là où il n'y a pas d'amitié — c'est-à-dire d'*échanges intérieurs* — avec Dieu : l'adoration n'est que l'expression d'un appétit ou d'une crainte serviles : une idolâtrie. Car le mot adorer n'implique pas *a priori* cette réciprocité qui est le signe essentiel de l'amitié. Cet incomparable maître à penser qu'est le langage courant ne s'y trompe pas : on dit couramment : j'adore la langouste ou j'adore le bridge, mais il ne viendra à l'idée de personne d'affirmer (encore que le terme soit beaucoup moins fort) : j'ai de l'amitié pour le bridge ou pour la langouste.



Tous ces êtres vains qui nous entourent... On voudrait bien les respecter et les aimer : encore faudrait-il trouver en

eux quelque substance où le respect et l'amour puissent s'accrocher. Le néant crée l'indifférence. Je dis l'indifférence et non le mépris, car mépriser quelqu'un, c'est lui attribuer encore une réalité, c'est le croire libre et, par conséquent, le juger digne d'estime s'il faisait un autre usage de sa liberté. Il faut surmonter cette tentation et juger les hommes, non sur les néants extérieurs qu'ils s'acharnent à poursuivre, mais sur le néant intérieur qu'ils essaient de fuir. Un néant qui se fuit lui-même n'est pas tout à fait du néant...



Quoi de plus opaque que la lucidité qui ne va pas au-delà d'elle-même ? que la clairvoyance du regard sans la transparence de l'âme ? Les plus grossières illusions sont plus près de la vérité que cette « pénétration » de l'esprit qui ne sait pas se perdre dans l'impénétrable.



Vivre ou penser ? A voir la stérilité des jeux de l'esprit, on est tenté de se donner entièrement à l'action qui porte en elle sa propre justification et dont le poids de réalité fixe l'aiguille de la balance intérieure. Mais ce refuge est encore une illusion, car il n'est pas de vie sans raison de vivre ni d'action exempte de sens et de but. Nos actes, quels qu'ils soient, sont forcés de s'insérer dans un réseau de mœurs et d'idéals tissé par l'esprit. De sorte que celui qui refuse de vivre selon sa propre pensée se condamne du même coup à vivre selon la pensée des autres. Il n'échappe pas à l'esprit et, faute de courir le risque de l'esprit créateur, il tombe dans l'ornière de l'esprit conformiste.



2. Logique de l'absurde

Tragédie du moi. Le mot de Nietzsche : « S'il y avait un Dieu, comment souffrirais-je de n'être pas Dieu ? », où l'on voit en général le cri d'un orgueil délirant, exprime plutôt, au-delà de toute contingence personnelle, la tragédie métaphysique du moi. Car le moi — cet infini et cet absolu en puissance — ne se conçoit logiquement que sous l'aspect de l'infini et de l'absolu en acte, c'est-à-dire de la personne divine. On pourrait retourner le mot de Nietzsche : comment Dieu peut-il souffrir ces larves et ces caricatures de Dieu que sont les hommes ? Qu'attend sa pitié pour rendre au néant ou pour résorber dans l'infini ces images souillées et menteuses de lui-même et qui, même quand elles crient vers lui, projettent en lui leurs souillures et leurs mensonges ? — On ne méditera jamais assez sur ce paradoxe de l'homme en qui l'absolu s'allie à la contingence, à la limite et au nombre. Il est absurde que l'infini soit asservi au fini (les moi mystérieux, atomes sans limites, disait Hugo) ; il est également absurde qu'il y ait plusieurs moi, c'est-à-dire plusieurs infinis. On se plaint que des êtres aussi misérables jouent à Dieu. Mais qui donc a déposé en eux ce germe divin qui fait éclater leurs limites ?

Cette contradiction ne peut être qu'illusoire — ou provisoire. Ou bien la mort tuera notre soif d'infini en nous jetant au néant ou bien elle tuera nos limites en nous

donnant l'infini. Et le nombre, qui se présente ici-bas sous l'aspect de la dispersion et de l'incommunicabilité, se dissoudra soit dans l'obscure unité cosmique, dans le grand « en soi » du monde inconscient, soit dans la lumineuse unité divine, dans un « pour soi » sans rupture et sans extériorité où chaque moi sera l'élément d'une harmonie comme la corde du luth ou la couleur de l'arc-en-ciel. Et, dans les deux cas, le monstrueux accouplement de l'infini et de la limite aura disparu — et l'homme échappera à l'angoisse de cette contradiction qui consiste à se dire en même temps : je suis seul, je suis unique, et : je ne suis pas tout. Nietzsche a raison : c'est *parce que* Dieu existe, c'est parce que Dieu nous appelle qu'il est intolérable de n'être pas Dieu.

Le cri de Nietzsche répond au vœu de toute créature pensante et aimante qui prend conscience de sa situation *impossible* : la séquestration de l'infini par le fini, le désir du tout cloué sur le rien. En fait, il est insupportable pour l'homme d'être séparé de l'unité divine dont il porte en lui l'ébauche et l'appel, d'être un Dieu mutilé et souillé, une étincelle d'éternité qu'étouffe la cendre des jours. Il est insupportable d'avoir des limites quand on se sent infini. Toutes les demandes du *Pater* expriment cette protestation de l'infini prisonnier : que *ton* règne arrive... que ta volonté soit faite *sur la terre comme au ciel...* délivre-nous du mal. — Tout cela revient à dire : que le moi divin — le seul qui soit sans limite et sans souillure — englobe tous les autres moi dans son unité.

Et, réciproquement, il est insupportable à Dieu de voir les moi humains — ces miettes de lui-même — livrés à l'exil et au péché. « Qu'ils soient un comme nous sommes un et que tout soit consommé dans l'unité », a dit le Verbe descendu sur la terre pour rassembler ces miettes de divinité dispersées que sont les hommes. Le « *colligite fragmenta ne pereant* », Dieu se l'est dit à lui-même avant de le dire aux hommes : cette humble phrase exprime toute la mission du sauveur du monde et du vainqueur de la mort.



Je t'ai regardée marcher, et ton pas, lourd de toute la fatigue de vivre, ressemblait au mouvement d'un balancier épuisé qui va s'arrêter. Qu'est-ce que l'homme et sa vie terrestre sinon une goutte d'amour divin tombée dans un corps qu'elle imprègne puis qu'elle abandonne, pour retourner vers sa source ou pour se perdre dans je ne sais quel exil sans nom et sans forme ? Le mot de « ténèbres extérieures » m'obsède. Dieu est tout : il y a donc quelque chose en dehors du Tout ? Du néant durci en exil, une mort vivante ? Si l'enfer existe, le vœu le plus monstrueux et le plus absurde de l'orgueil se réalise dans cette création de la créature où Dieu n'a aucune part et qui, hors de lui et contre lui, est éternelle comme lui. Entrer en enfer équivaut à *sortir de l'infini.* C'est là un mystère encore plus déconcertant que le mystère de Dieu, car celui-ci est un mystère de lumière tandis que le mystère de l'enfer est un mystère de nuit. Saint Paul nous assure que nous verrons Dieu tel qu'il est. Mais qui peut voir les damnés dans leur nuit ? Et Dieu même peut-il les voir sans que son regard les sauve ?



Encore l'enfer. Est-il possible que le ciment de l'orgueil et du refus en fasse un édifice éternel ? Et n'est-il pas permis de songer à son abolition comme à l'œuvre suprême de la Toute-Puissance assumée par la miséricorde infinie ? Sauver, non pas ce qui va se perdre, mais ce qui est vraiment, définitivement perdu, réparer l'irréparable, faire reculer l'impossible, défaire la monstrueuse création de la créature. L'enfer est la seconde mort. Mais existe-t-il, dans le pays de la mort, une frontière où se brise ton pouvoir de rendre la vie, ta pitié qui ressuscite ? Ta créature a-t-elle donc plus de néant pour te repousser que tu n'as d'amour pour la sauver ?



Toujours l'enfer. Les deux images de l'Evangile, celle du *feu éternel* et celle des *ténèbres extérieures,* nous révèlent l'analogie entre l'enfer et certaines passions d'ici-bas qui sont à la fois embrasement et cécité : des ténèbres qui brûlent, une flamme amputée de la lumière. L'ardeur ne sert à rien ; c'est la lumière qui sauve : on peut parler de feu à propos de l'enfer, jamais de lumière.



Changement de direction de l'apologétique. Dans des époques comme le Moyen Age, il s'agissait de justifier l'homme devant Dieu ; maintenant, il s'agit de justifier Dieu devant l'homme. On avait jadis une telle foi en la vie et un tel respect pour sa source qu'on acceptait sans sourciller la présence du mal en ce monde et la menace de l'enfer dans l'autre. *Melius sic esse quam non esse,* disait saint Thomas, parlant des lépreux et des damnés. Mais dans le monde moderne, où le sens et la valeur de la vie sont sans cesse remis en question, la situation se renverse et ce n'est plus l'homme qui cherche à se laver du péché originel, c'est Dieu qui, par la bouche de ses apologistes, essaie de se faire pardonner un péché plus originel encore : celui de la création. Ce n'est plus la créature qui demande pardon à Dieu, c'est Dieu qui demande pardon à la créature. Celle-ci supporte à peine le don redoutable de l'existence ; il serait de mauvais goût d'ajouter le noir absolu de l'enfer aux couleurs déjà trop sombres de ce tableau.

Il faut remarquer aussi que ce renversement de l'apologétique coïncide avec le déclin de la puissance paternelle et du respect inconditionnel qu'elle inspirait à nos aïeux. L'enfant « qui n'a pas demandé à naître » et l'homme qui reproche à Dieu les contradictions de l'existence appartiennent au même type d'incroyants par dévitalisation.



Impossible de sortir de la banalité quand on parle de Dieu. Au premier niveau, on dit des banalités logiques : Dieu est lumière, vérité, amour, etc. — Au second niveau, on dit des banalités contradictoires : par exemple Dieu est lumière et Dieu est ténèbres, et il est au-delà de la lumière et de la nuit, Dieu est oui et Dieu est non, et il transcende l'affirmation et la négation, etc. On passe ainsi d'un balbutiement d'évidences à un balbutiement d'absurdités. Rien de plus terne et de plus monotone sur le plan verbal et conceptuel — mais rien de plus enivrant et de plus vierge, pas de découverte plus imprévue et plus féconde que le passage vécu de l'évidence à l'absurdité (celle-ci devenant une nouvelle évidence aussi certaine qu'irrévélable), car c'est le passage de l'humain au divin.



« Le chien qui retourne à son vomissement. » Cette image qu'on applique à l'abjection vaut aussi pour la sagesse et la sainteté. Se voir tel qu'on est, se pénétrer jusqu'à la nausée de la misère, de l'inanité d'être un homme — et puis s'accepter, consentir à cette cohabitation monstrueuse de l'être et du néant.



Il y a la souffrance qui instruit, délivre, purifie, etc. — Mais au-delà d'un certain degré, la souffrance n'a plus de sens parce qu'elle a dévoré l'âme qui lui donne un sens. Il faut consentir d'avance à cela — accepter de descendre jusqu'à cette douleur insensée qui fait de nous comme une parcelle du chaos originel.



Oui, « le malheur contraint à reconnaître comme réel ce qu'on ne croyait pas possible » (Simone Weil). Qu'un seul

être soit devenu pour moi le pivot de l'univers, que toute la beauté du monde passe par son regard et que, si ce regard se détourne de moi, tout me soit blessure ou cauchemar, il a fallu que je vive cela jusqu'au nœud de l'âme et de la chair pour que je comprenne le châtiment de l'idolâtrie. Un châtiment qui est aussi une récompense, car la vérité dont on meurt est plus vivante que le mensonge dont on se nourrit.

La nausée délivre... Pas toujours. Tout dépend du degré de vitalité de l'organe. Les vomissements de l'indigestion soulagent, ceux du cancer à l'estomac ne font qu'aggraver le mal. Et c'est aussi vrai pour l'âme que pour le corps : il est des moments où, pour être délivré, il faudrait se vomir soi-même.

⁂

Lumière de l'esprit... « Celui qui sème dans la chair récoltera de la chair la corruption. » C'est vrai, ce n'est que trop vrai. Mais cette vérité ne me satisfait pas : elle a un goût de mort, d'impuissance et de vengeance. La raison nous montre le néant de tout, mais elle ne remplace rien. Et n'est-ce pas son propre néant qu'elle projette sur les choses ? N'est-ce pas la pire des vanités que de savoir que tout est vain ? Quel est donc ce rayon de mort qui dissipe toutes les illusions et qui n'apporte aucune réalité ?

Le baiser de ces lèvres qui vont se faner ou trahir, ce regard naufragé de l'amante d'un jour — est-ce ma faute si ces éclairs menteurs que la même nuit enfante et engloutit presque en même temps m'apparaissent plus réels que l'incorruptible lumière ? Du néant, je le sais, mais du néant voilé — et ce que la raison nous apporte, c'est du néant nu. Je comprends maintenant de quel duel à mort entre la vie et l'esprit ont pu jaillir ces mots de Nietzsche que je répétais jusqu'ici comme un perroquet : « La valeur de toutes choses ne provient-elle pas de ce qu'elles sont fausses ? Nous allons prier le masque comme notre dernier Dieu. »



La sagesse et les passions. Mieux vaut, pour l'homme incurablement passionné, ne jamais connaître la sagesse, car elle n'apporte aucun remède aux tourments de la passion ; elle y ajoute même un nouveau supplice : celui de savoir que tous ces tourments sont vains, plats, absurdes, qu'ils procèdent de causes presque aussi banales et impersonnelles que la nausée ou le prurit qui succèdent à une intoxication. Elle n'enlève rien à l'horreur de la tragédie ; elle nous montre seulement l'inanité de ses mécanismes et nous ôte aussi la consolation de prendre cette tragédie au sérieux, de nous croire l'élu du malheur, de faire graviter, comme les romantiques, le ciel et l'enfer autour de nos stupides souffrances. Le feu nous consume avec la même rage — et un rayon ironique de l'esprit nous révèle en même temps la basse qualité du combustible qui nourrit cet incendie.

Ainsi le sage manqué — celui dont la sagesse ne passe pas de l'esprit dans l'âme et jusque dans la chair — souffre plus que l'insensé, car sa lucidité enlève à sa douleur les baumes de l'illusion et les toniques de la vanité.



On souffre toujours seul — et doublement seul quand on se plaint, car on ajoute à sa souffrance la honte d'avoir été ni vraiment accueilli ni vraiment consolé, c'est-à-dire d'avoir été lâche en vain.



Conversation avec une jeune veuve qui, depuis la mort de son mari, se livre à des activités frénétiques : « Je m'occupe du matin au soir, me dit-elle, *il ne faut pas que j'aie le temps de penser.* » — Dilemme : vivre décapité ou garder sa tête et mourir de désespoir. L'action porte en elle-même une autojustification qui nous voile l'absurdité de l'existence en général et de sa propre absurdité en particulier. Car tout travail est un travail de Sisyphe : si haut qu'on pousse la pierre,

elle reviendra toujours à son point de départ ; la fleur que nous cultivons aujourd'hui sera fanée demain, l'enfant que nous élevons avec amour glisse vers la tombe dès sa naissance, etc. — Dès lors, quelle différence entre l'œuvre la plus féconde en apparence et le labeur le plus stupidement vain comme par exemple tirer de l'eau et la reverser dans le puits ? Une seule : c'est que, dans le premier cas, la mise à nu de l'absurdité est moins immédiate, ce qui permet à l'illusion de durer un peu plus longtemps. Cette persistance de l'illusion est un bien par rapport à la vie temporelle qu'elle consolide et un mal par rapport à la vie éternelle dont elle voile la transcendance. Et c'est pour cela que les publicains et les prostituées nous devanceront dans le royaume des cieux : eux au moins ne peuvent pas se faire beaucoup d'illusion sur le néant de leur activité.



La même personne me raconte que son mari lui aurait dit peu avant de mourir : « Tais-toi, on vient me chercher. » — Sainte simplicité qui nous fait croire qu'un Dieu se dérange pour cueillir notre âme, suprême et dérisoire effort de l'homme pour donner un sens au non-sens : la mort devient une élection divine — et l'affreuse réalité, ainsi enrobée de mensonge, s'avale plus facilement. On retrouve la même illusion à propos de la naissance. « Dieu a béni notre union ! » soupirent de jeunes époux aux premiers signes de la grossesse... Je veux bien, mais il faudrait consulter aussi la fille séduite et abandonnée qui sent germer dans ses entrailles la preuve irrécusable de sa détresse et de sa honte. Celle-là, à quel Dieu — ou à quel démon — attribuera-t-elle sa fécondité ?

Je ne blasphème pas, je crois en Dieu. Mais il faut être allé jusqu'au bout de l'absurde pour entrevoir le mystère des raisons divines. Dieu *traverse* le hasard et la nécessité, il n'enlève rien à leur épaisseur ni à leur poids. Car cela est d'un autre ordre, disait Pascal. Et la première loi de cet

ordre supérieur, c'est de laisser jouer dans toute leur force les lois de l'ordre inférieur. C'est prostituer la lumière que d'en faire une espèce de contrepoids à la pesanteur. L'étoile divine est intérieure et invisible ; elle éclaire l'âme du voyageur et non le chemin où il marche ; elle nous donne assez de foi pour aller au-delà de tout, mais elle ne dispense de rien.

***

Etre et raison d'être. Cela n'a pas de raison d'être, dit-on couramment. Et pourtant cela *est* ! Combien d'êtres humains vivent et agissent sans trouver ni même chercher une raison d'être à leur vie et à leurs actions ! En toute rigueur de termes, on peut affirmer que rien de ce qui est n'a une raison d'être absolue. Pourquoi César, Pascal ou Michel-Ange ? Le monde aurait existé sans eux. Et pourquoi même le monde ? Dieu seul rassemble en lui toutes les raisons d'être. Et c'est pour cela que son existence est problématique.



« Ce ne fut pas *une* déception, ce fut *la* déception » (Nietzsche). — Rien n'est changé en moi extérieurement : je fais les mêmes gestes, je prononce les mêmes paroles, je garde avec ceux qui me sont restés fidèles les mêmes relations. Mais l'âme n'y est plus : le scepticisme, qui était déjà dans mon esprit, a pénétré jusqu'au fond de mon être ; le néant des choses humaines — que je connaissais du dehors comme un pharmacien qui range et étiquette des drogues mortelles — je l'ai bu et toutes mes entrailles en sont imprégnées : ma vie est désormais pétrie de cette mort...

Les enfants savent que tous les hommes sont mortels, mais ils ne croient pas réellement à leur propre mort. De même, je croyais implicitement que les illusions de l'amour ne concernaient que les autres et je regardais défiler ce misérable troupeau qui marche vers l'abattoir en rêvant de pâturages. Je sais maintenant que j'en fais partie. Je joue encore à

l'homme et à l'amour, et je respecte extérieurement les règles du jeu, mais je ne peux plus croire que ce jeu ait un sens. Tous les événements me sont des rêves, tous les corps des ombres, toutes les âmes des feux follets. Je ne suis pas encore réveillé, mais je sais que je rêve.

*
* *

La rancune est une espèce de fidélité empoisonnée où l'offensé noue des liens indissolubles avec l'offense et l'offenseur. Et quand elle cesse d'être une passion, elle devient une habitude et un devoir : exactement comme le mariage. Un brin de lucidité suffit à nous purger de ce mal, car l'expérience de la vie nous apprend que les offenses reposent sur les mêmes malentendus que les bienfaits.

*
* *

Confusion de l'idolâtrie. Encore une espérance saignée à vif. Un battement d'ailes et la chute dans la poussière. Suis-je donc incorrigible ? Je savais d'avance que je perdrais et j'ai joué cependant ; je connaissais tous les mécanismes de la psychologie et j'ai eu la folie de croire à l'âme, c'est-à-dire à l'imprévisible, au divin, alors que la psychologie est la négation de tout cela ! En dépit de toutes les faillites passées, je me suis obstiné à faire crédit à un destin insolvable. Et, naturellement, tout s'est déroulé suivant mes *prévisions*, c'est-à-dire exactement au rebours de mes *espérances*.

Quel est donc le démon, plus puissant que la clairvoyance, qui me fait encore espérer qu'une heure éternelle sonnera peut-être à l'horloge terrestre dont j'ai démonté cent fois les rouages, dont j'entends d'avance les mornes, les inexorables répétitions ? Existerait-il une contrepartie diabolique de l'espérance théologale *(contra spem in spe)* qui nous fait attendre des créatures l'impossible — contradictoirement *reconnu et poursuivi comme tel ?* L'évidence a tué la foi — et on croit encore.

*
* *

La lumière est une blessure plutôt qu'un baume. Ceux qui l'enferment dans leur trousse pharmaceutique comme médicament à usage interne, en l'espèce comme l'antidote de l'ignorance et du doute, se condamnent à ne jamais la trouver, car ils la prostituent jusqu'au point de trouver en elle un remède contre elle-même, une sorte d'auto-vaccin.

La vraie lumière ne dissout pas les contradictions de l'existence, elle les *dénude*, elle élargit jusqu'à l'esprit le déchirement que nous portons en naissant dans nos entrailles. L'étoile apparue aux Mages les a guidés vers un berceau où ils se heurtèrent à une contradiction plus scandaleuse que toutes celles qu'ils avaient pu rencontrer ou imaginer jusque-là : un Dieu incarné, un Dieu enfant. De sorte que la solution suprême coïncidait avec la contradiction absolue.

*
* *

« La cendre ne parvient qu'à me prouver la flamme » (Hugo). Réfutation parfaite de tous les pessimismes : comment le mal, qui est le résidu du bien, peut-il être conçu comme sa négation ? Le pessimisme se sert de la cendre pour nier le feu, du marécage pour nier la source, du squelette pour nier la chair, de tous les déchets pour réfuter les origines.

*
* *

Contra spem in spe. Sisyphe pousse sa pierre avec l'espérance toujours renaissante qu'elle ne retombera plus. Et comme elle retombe toujours, on crie à l'inutilité de l'effort et de l'idéal. Mais quoi ? Le couchant suffit-il à condamner l'aurore et la chute à prouver la vanité de l'ascension ? L'important n'est pas de savoir jusqu'où la pierre a pu descendre par sa pesanteur, mais jusqu'où elle a pu remonter par l'effort de l'homme. Que Commode ait succédé à Marc Aurèle, cela n'empêche pas Marc Aurèle d'avoir existé. La hauteur

perdue n'efface pas la hauteur gravie. Et qu'adviendrait-il si Sisyphe découragé par la pesanteur invincible imitait l'inertie aveugle de la pierre ? Ne faut-il plus monter parce qu'on doit descendre, ni vivre parce qu'on doit mourir ?

Et puis n'est-il pas une altitude, une ligne de crête entre le temps et l'éternité à partir de laquelle la pesanteur ne joue plus ? Cette altitude défie nos efforts, mais la grâce peut nous y porter. La pierre retombe parce que Sisyphe croit encore aux œuvres de l'homme. Mais le jour où, sachant de toute son âme que la pierre retombera, il puise dans je ne sais quelle fidélité désespérée la force de la pousser encore une fois, ce jour-là, la pierre ne retombe plus.

⁂

Aux pessimistes. Cette lumière idéale qui nous permet de constater que le monde est mauvais ou absurde est aussi l'instrument qui nous est confié pour rendre le monde meilleur. Cette perfection que tu ne trouves pas autour de toi, tu en portes la semence en toi puisque tu souffres de son absence. Et ce champ inculte où tu marches attend non pas que tu pleures sur sa mauvaise végétation, mais que tu le défriches pour y semer le bon grain. « Là où il n'y a pas d'amour, mettez de l'amour et vous tirerez de l'amour. »



Résignation et révolte. Ces deux attitudes se rejoignent. Le résigné renforce et prolonge, par son inertie, la tyrannie d'aujourd'hui ; le révolté prépare, par son énergie agressive, la tyrannie de demain. Alors, pourquoi lutter ? Eternel divorce entre l'action qui veut escalader le ciel à la façon de Titans et des architectes de Babel, et la contemplation qui, rien qu'en les regardant de tout son amour et de toute son impuissance, attendrit les étoiles et les fait descendre jusqu'à nous. L'infini recule indéfiniment devant celui qui marche à

sa conquête, il se donne à celui qui le regarde sans avancer. La prière est immobile : on prie à genoux.



Si Dieu n'est pas et si la conscience de l'homme n'est qu'un hasard de l'évolution, le seul sens de cette évolution est de constater son propre non-sens et l'aboutissement de tout consiste à savoir que tout n'est rien. Mais si la pensée humaine n'est qu'un accident ou une illusion, au nom de quelle nécessité se juge-t-elle comme un accident — et au nom de quelle vérité se condamne-t-elle comme une illusion ?



Si Dieu est, tous les événements peuvent être des chemins vers lui. Et si Dieu n'est pas, tout est également vain. Alors pourquoi nous plaindre puisque, dans la première hypothèse, tout peut être sauvé et que, dans la seconde, rien ne peut être perdu puisqu'il n'y a rien ?



Seuls, incurablement seuls, et tournant en rond dans notre désert intérieur à la recherche d'une source qui ne coule que dans notre imagination et notre désir, c'est ce que nous sommes tous, sans exception. Et quant aux prétendus miracles de l'amour, ils se ramènent à la rencontre de deux soifs qui, collées l'une à l'autre, rêvent un moment qu'elles boivent : chacun transforme illusoirement en source la soif de l'autre (tous les rêves sont la réalisation fictive de désirs insatisfaits, et ceux du jour sont aussi vains que ceux de la nuit), mais le mirage ne dure pas et, rendus au même désert, nous repartons à la recherche de nouveaux fantômes d'eau vive.

La source existe pourtant. Mais c'est une nappe d'eau souterraine : elle coule du dedans au-dehors et non du dehors au-dedans. En surface, tout est désert et mirage ; en profon-

deur, tout est source. Et cette source intérieure, ne peut l'atteindre que celui qui accepte tout le désert et renonce à tous les mirages — celui qui consent à mourir de soif. Car la soif, en se creusant jusqu'à la mort, devient source...



Cet homme a voulu guider sa marche sur une étoile et, comme l'astrologue qui s'était laissé tomber dans un puits, voici qu'après mille échecs et autant de déceptions, il se retrouve plus misérable qu'au départ. « Ne vaudrait-il pas mieux, me dit-il, éteindre toutes ces étoiles dont la beauté impondérable nous attire et qui sont sans force pour soutenir notre marche ? Leur lumière condamne toutes nos chutes et ne nous préserve d'aucune : au poids de la fatalité, elles ajoutent celui du remords. Ce qu'on appelle la mauvaise conscience, c'est l'appel en nous d'une étoile qu'on ne peut ni atteindre ni éteindre. »

J'ai répondu : « Les noces de l'étoile et de l'âme ont pour temple le tombeau. Ton remords d'aujourd'hui est le germe de ta félicité de toujours. Car l'étoile ne se donne dans le ciel qu'à celui qui, sur la terre, aura désespéré de l'atteindre et ne l'aura pas reniée. »



Tout se purifie en passant par Dieu. Mais tout se corrompt sous l'étiquette divine que tant de « croyants » collent sur leurs passions terrestres. Dieu, s'il n'est pas la lumière qui transfigure, devient le masque qui déguise...



Résurrection de la chair. Cela prouve qu'il n'y a aucun mal en elle — que tous les péchés de la chair procèdent de l'usage qu'en fait le « moi » pour s'affirmer, se consoler ou se venger (l'orgueil de la vie). La chair ressuscitera avec

l'âme — mais non pas ces deux grandes idoles : le moi et le social. L'un et l'autre s'interposent entre l'âme et la chair pour transformer en dualité ce qui, dans la nature, est polarité — pour confondre ou séparer ce que Dieu a uni.



Neutralité de la chair. Elle peut être un instrument ou un signe, soit qu'elle participe, dans la possession, à l'opacité du moi, ou bien, dans l'offrande, à la transparence de l'âme.



Qu'il est pénible de s'apercevoir que ce qu'on méprise le plus (la prudence terrestre, l'art du compromis et de la demi-mesure, le souci des apparences et du conformisme social) fait plus de bien que le bien lui-même — autrement dit que le respect des conventions est plus efficace que l'exercice de la vertu, car la vertu sans alliage ne résiste pas à l'usage. Le bien pur et nu est vulnérable comme un soldat qui voudrait combattre sans armure — si vulnérable qu'il ne tarde pas à succomber sous la violence ou le ridicule et que, vaincu ou tué, il ne peut plus, par la force des choses, « faire du bien ».

Il faut savoir cela, mais, quand on le sait, on est fatalement conduit à mettre l'accent sur l'alliage plus que sur l'or, sur l'armure plus que sur le corps et sur l'âme. Ainsi s'explique et se justifie ce mouvement centrifuge par lequel la vertu, dégradée en convention, devient écorce et façade. A force de « jouer le jeu », on finit par attacher plus d'importance aux règles du jeu qu'à l'enjeu lui-même.



Le divin dans l'Eglise ? Une dilution homéopathique. Si l'on veut allier la lucidité et la foi catholique, il faut croire à la vertu des infinitésimaux.



Ni optimisme ni pessimisme : même accueil et même *distance* à l'égard de la joie et de la douleur. Qu'une part de toi-même — celle qui est faite pour Dieu — reste toujours extérieure à tes émotions. Ne t'englue ni dans l'ivresse de tes succès ni dans l'amertume de tes déceptions. Laisse couler en toi les passions, mais ne coule pas avec elles et, surtout, ne te laisse pas couler en elles.



Je songe à ces passions nées de la « convoitise de la chair » et de l' « orgueil de la vie » et qui, emportées par leur élan au-delà de leurs origines (par exemple le « grand amour » que peut inspirer à une femme un homme beau, riche et célèbre), ignorent et renient la source qui les alimente. La meilleure image qu'on puisse leur appliquer est celle du feu : un incendie qui jette vers le ciel des flammes si hautes et si claires que, ivre de cette altitude et de cette pureté, il se retourne avec dédain vers l'obscure matière qui le nourrit. J'ai parlé autrefois du mépris de la rose pour l'humus : il y aurait aussi un beau thème à développer sur le mépris de la flamme pour le combustible.



Le reflux de la vie, l'épuisement des passions sont-ils nécessaires à la pureté de l'amour ? Le bois gorgé de sève dégage plus de fumée que de feu, le bois mort ne jette que flamme et lumière. Seuls les morts savent aimer : j'apprends cela à mesure que la mort pénètre en moi.



La pureté, c'est la mort. Et l'être pur est plus stérile encore qu'un cadavre : il ne peut même pas servir de fumier. Toute fécondité de l'esprit — et je pense aux plus grandes

tâches, aux plus nobles œuvres, aux plus héroïques sacrifices — exige un terreau d'illusions et de vanités : la plus pure lumière ne fait rien pousser sans les ténébreuses complicités de la boue et de l'humus. Or, pour devenir pur, il faut faire en soi le désert : un désert inondé d'inutile lumière. Les purs n'ont qu'à mourir — et s'ils laissent un message, c'est à leurs héritiers qu'il appartient de le rendre fécond et « efficace » en y ajoutant la dose voulue d'impureté. L'exemple suprême est celui de Jésus-Christ.

***

Il est rare que se rencontrent les êtres qui sont faits pour se comprendre et pour s'aimer. Et, si la rencontre se produit, il est encore plus rare que leurs besoins et leurs aspirations soient synchronisés. Exemple : j'étais fait pour comprendre Simone Weil et j'ai eu la chance de la connaître, mais, à l'époque de notre rencontre, mon niveau d'évolution spirituelle ne coïncidait pas avec le sien, de sorte que notre vrai dialogue n'a commencé qu'après sa mort...

Le synchronisme est beaucoup plus facile et plus fréquent dans les besoins impersonnels de la chair : la sexualité ou la nutrition par exemple : on se comprend si bien — trop bien ! — au creux d'un lit ou autour d'une bonne table. Comme tu me comprends ! soupire l'amante comblée à peu de frais par des gestes où le cerveau et le cœur n'ont qu'une part exiguë. Et Léon Daudet, évoquant « la chaleur communicative des banquets », pouvait écrire que les seules ententes internationales valables sont les ententes gastronomiques.

Dans le domaine de la pensée et des sentiments, la probabilité d'une rencontre décroît en fonction de la profondeur et de la complexité de ses éléments. On est toujours seul quand on est vraiment soi-même. Ce qui nous unit à nos semblables, ce n'est ni l'âme, ni l'esprit, mais les courants anonymes qui nous traversent : instincts animaux ou pressions qu'exerce sur l'individu le groupe dont il fait partie : lois, mœurs, usages, etc. Toutes ces choses sont profondé-

ment enracinées dans la matière et dans la chair, de sorte que, contrairement à ce qu'on nous enseigne, c'est la matière qui unit et l'esprit qui sépare : l'harmonie est dans le monde des corps et le chaos dans le monde des âmes.

Et si les âmes semblent se reconnaître et se rapprocher, c'est surtout par la matière qui colle après elles. L'expérience prouve que, dès que les liens physiques ou dérivés du physique se relâchent, les âmes retrouvent cette solitude à laquelle, dans leur profondeur, elles n'ont jamais échappé. Telle est la conséquence ordinaire de l'extinction ou du déplacement du désir charnel dans l'amour, de la dislocation d'un groupe social par une révolution ou une guerre, etc.

Ainsi les affinités entre les âmes ne concernent en général que leurs enveloppes — qui sont communes et presque interchangeables — et, quand elles se déchirent, l'apparence de la communion s'évanouit.

On peut répondre que les idées et les idéals sont aussi des lieux de rencontre, mais est-il quelque chose de plus froid et de moins liant qu'une idée générale qui n'est pas gonflée de sève charnelle et d'échanges instinctifs ? — Et puis, si ce qu'on nomme l'âme est l'image et la semence de Dieu en nous, ne faut-il pas qu'elle reste à jamais solitaire et impénétrable comme ce Dieu dont elle émane ? C'est dans ce sens que Nietzsche pouvait dire que « toute communion avilit ». Il faut choisir entre la solitude et la vulgarité.



Deux invariants absolus. L'un pour la pensée : la notion de l'être et le principe de contradiction. L'autre pour l'âme : la soif de pureté, de perfection, de béatitude, de tous les attributs de cette entité suprême que nous appelons Dieu. Ces deux pôles de notre être ne peuvent jamais être réellement mis en question, car il faut s'appuyer sur eux pour les contester et pour les nier : c'est un fait d'expérience millénaire qu'on se sert de la logique pour démontrer l'absurdité de l'univers et de l'idée de perfection divine pour proclamer l'inexistence de

Dieu. — Tout ce que nous pouvons faire dans ce domaine — et ce pouvoir nous dicte le plus rigoureux des devoirs — c'est un effort de purification intellectuelle et morale grâce auquel ces deux principes se taillent indéfiniment l'un par l'autre comme le diamant. Autrement dit, ils sont hors de question comme points de départ et comme buts, mais, *en chemin,* ils doivent sans cesse être remis en question.



Pour être vraiment un témoin de Dieu, il faut se faire jusqu'au bout l'avocat du diable. Afin d'éclairer ce qui est irréductible à l'action du diable (dans le sens de Prince de ce monde et de machiniste de l'âme) et de ramener à ses justes dimensions l'infini qui n'existe jamais ici-bas que sous la forme d'un infinitésimal...



Rythme et polarité. « Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni. » Le précepte s'applique non seulement au mariage, mais à toutes les réalités temporelles qui vont par couple : solstices d'hiver et d'été, altitude et gouffre, communion et solitude, joie et douleur, vie et mort, etc. Le grand sacrilège, le péché contre l'esprit, est de dissocier ces couples ; autrement dit, d'attribuer à l'un des éléments de la relation le caractère d'absolu et de plénitude qui n'appartient qu'à la relation elle-même.



Relu Shakespeare. On pourrait en tirer une anthologie très étoffée de textes concernant l'absurdité de l'univers en général et de la vie humaine en particulier. Le pessimisme, le sentiment du néant de tout ne peuvent pas être poussés plus loin : tout se vaut et rien ne vaut rien...

Nos philosophes du désespoir n'ont rien ajouté à ces cris éternels de l'âme exilée et asphyxiée. La seule différence

réside en ceci que, chez un Shakespeare, il s'agit précisément de cris arrachés par une expérience intérieure du mal et du néant tandis que, chez nos modernes, l'absurde est érigé en système philosophique. Or le passage de l'absurde *vécu* à l'absurde *pensé* est illégitime. Car qui dit absurde dit contradictoire, et toute contradiction implique la présence d'au moins deux éléments opposés : la vie et la mort, le vrai et le faux, le bien et le mal, etc. Qu'au moment où l'on est écrasé par l'élément négatif, on ne sente plus et on ne voie plus que lui, et qu'on clame sa détresse et son désespoir, rien n'est plus normal (et Job sur son fumier nous en a donné le premier exemple...), mais que, lucidement et au niveau de la réflexion métaphysique, on réduise une relation polaire à son élément négatif comme le font nos théoriciens du désespoir, cette attitude est indigne d'un philosophe. Car le non n'a d'existence et de signification que par rapport à un oui.

3.
Vérité du mensonge

Fausses auréoles. Le visage du saint disparaît dans la lumière de l'auréole comme celui de l'hypocrite se cache sous la nuit du masque. Mais le pire des pharisaïsmes — celui que je ne peux pas m'empêcher de pressentir aujourd'hui chez les héros dont la grandeur m'éblouissait autrefois — c'est de *se faire un masque de la lumière elle-même.* Car la sainteté, aussi longtemps qu'elle n'a pas fait l'unité totale de l'homme, implique toujours une sorte de dédoublement — une lutte entre le centre divin de l'âme et les passions de la chair et du moi. Mais si ce dédoublement s'opère mal, si — comme dans l'opération d'un cancer — quelques cellules impures (orgueil, ressentiment, mépris des hommes) restent mêlées au noyau divin, le dualisme du « saint » devient celui d'un acteur qui joue un rôle héroïque et le culte de la perfection dégénère en représentation théâtrale. « Ce faux Hector est un vrai comédien », disait saint Augustin. Et combien de comédiens, même parmi les vrais Hectors ! Rien n'a plus besoin de purification que ce qu'on appelle la pureté. Et d'autant plus que les souffrances et les sacrifices des héros confèrent, à l'intérieur même de l'âme, une espèce de passeport divin à l'orgueil et au mensonge. Où est le saint qui n'aurait jamais besoin de prier ainsi : Seigneur, sanctifie cette ébauche impure qu'on prend pour ma sainteté ? Et combien d'auréoles ne sont-elles pas *en*

partie des masques ? Le péché contre l'Esprit réside dans l'abus et la prostitution de la lumière.



Aux moralistes. Votre catalogue des péchés filtre le moucheron et laisse passer le chameau. Vous avez inventé beaucoup de péchés et vous en laissez subsister, que dis-je ? vous en cultivez d'autres infiniment plus profonds et plus redoutables. Plus précisément, vous dénoncez *les* péchés, mais non *le* péché — ce mal substantiel, diffus et presque incurable qu'est le consentement à la médiocrité et la religion du confort intérieur —, cette suffisance de grenouille dans l'eau stérilisée ou dans l'eau bénite — et qui se retrouve partout, y compris dans vos vertus qui sont des paravents contre le souffle de l'esprit, et jusque dans vos repentirs qui sont des purges ou des toniques pour votre petit moi soucieux de sa petite santé.



Définition du vice : un péché commis sans plaisir. Il faudrait étendre cette formule et distinguer deux sortes de vices : les péchés commis sans plaisir et les vertus pratiquées sans amour.



Le bien *mal acquis*. La formule peut s'appliquer aux biens spirituels autant qu'aux biens matériels. La vertu qui naît du training moral, de l'habitude, du conformisme, du refus de voir clair et de rentrer dans le vif des problèmes, la vertu *suffisante* et bornée de tant d'honnêtes gens et de dévots est un bien mal acquis. Aussi ne profite-t-il pas...



Il faut choisir ici-bas entre le secret et le mensonge. Tout dire implique infiniment plus d'hypocrisie que tout cacher.

Il suffit, pour en avoir la preuve, de considérer l'exhibitionnisme généralisé de notre époque : tous les secrets jetés au vent deviennent autant de mensonges.



Sois dissimulé, tu paraîtras mystérieux, et ton prestige croîtra en fonction de ta réserve, car les hommes imaginent des merveilles derrière toutes les portes fermées. Tout vide voilé leur fait l'effet d'un trésor caché.



La plupart des « dons » que nous font les hommes ressemblent à l'appât que tend le pêcheur au poisson. On a parfois envie de répondre à leurs avances : pardonnez-moi de ne pas me précipiter sans réserve sur le vermisseau que vous m'offrez avec une si généreuse insistance : c'est que je devine à sa suite le hameçon, le fil, le panier et la poêle à frire...



Non-violence ? Non pas l'extinction de la volonté de puissance (ce serait trop beau et c'est impossible...), mais le passage du besoin de contraindre et de dominer de l'état brut à l'état raffiné — une espèce de décantation, de distillation qui transporte dans l'esprit ce qui n'était que dans l'instinct. Je me méfie de ces « pacifiques » qui s'indignent devant les contraintes extérieures de la loi et du glaive, et qui regardent le fond de notre âme avec une convoitise de satyre. Ils voudraient violer jusqu'à notre consentement !



L'argent donne tout. Il faut s'entendre. Il donne d'abord la réalité de toutes les choses dont la nature est de s'acheter et de se vendre. Et quant à celles qui dépendent de l'âme

et de la liberté et qui, par nature, ne peuvent être ni achetées ni vendues, il en donne le simulacre : simulacre de l'amour, du dévouement, de l'admiration, et, par-dessus le marché — vu que la comédie n'est parfaite que si elle a toute l'apparence du vrai —, *simulacre de la sincérité.* Ainsi le riche vit doublement dans la caverne de Platon : il n'a que les ombres de ces ombres que sont les choses créées.



Conversation avec X. à propos d'un maître en spiritualité. Pourquoi faut-il que, chez lui, la perfection absolue de l'apparence extérieure (gestes, paroles, conduite...) donne l'impression d'une représentation théâtrale ? Parce que le théâtre — orienté par essence vers le paraître et non vers l'être, vers l'effet à produire et non vers le sentiment à éprouver, et dont le centre de jaillissement se situe précisément dans ce mouvement centrifuge — réalise une plénitude dans l'expression qui dépasse celle de toute expérience authentique. Un amoureux sur la scène paraît toujours plus amoureux que l'amant le plus passionné, un César plus césar que n'importe quel dominateur historique, un bandit plus bandit que le plus sombre gibier de bagne, etc. Le théâtre restitue à peu de frais l'archétype de toutes les passions et de toutes les grandeurs ; il fait descendre presque sans dégradation l'essence dans l'existence, mais il n'obtient cet effet (il faudrait ici analyser l'expression « faire de l'effet ») qu'en falsifiant la cause. D'où l'impression de fabriqué, d'irréel qui se mêle à notre émotion devant ses plus hautes réalisations. « Quel spectacle, disait Shakespeare, mais ce n'est qu'un spectacle ! »



Nous croyons aux autres plus qu'à nous-mêmes. Sinon, pourquoi serions-nous si exigeants à l'égard de ceux qui nous aiment ? Nous attendons d'eux ce que nous sommes bien incapables de leur donner : le dévouement, la fidélité, la

transparence, etc. Nous les payons de fausse monnaie et nous leur demandons de l'or en échange. Et quand nous constatons qu'ils trichent autant que nous — eux sur qui nous nous reposions pour incarner sur la terre les vertus divines — notre vision du monde s'abîme dans le chaos. Je sens que tout est vain à mesure que je m'aperçois que tout me ressemble.



Idolâtrie et vivisection. On répète sans fin que l'idolâtrie consiste à chercher l'absolu dans le relatif. Par quel mécanisme ? Absolu signifie étymologiquement *délié* et relatif *relié.* Or la première opération de la passion consiste à séparer arbitrairement, par une espèce de vivisection, la chose idolâtrée de l'ensemble dont elle dépend. Et ce relatif (ainsi *délié*) revêt du même coup l'apparence de l'absolu.



« *Fardés de fausse liberté.* » C'est une grave erreur — et une source inépuisable de conflits et de confusions — de traiter l'homme comme un être libre sur le plan psychologique. Cette illusion — indépendamment de la stérile dépense d'énergie et des vains tourments dont elle est la cause : disputes, mépris, révoltes, etc. — a pour conséquence de nous faire accabler nos semblables comme des coupables qu'ils ne sont pas, au lieu de les comprendre et de les secourir comme des malades qu'ils sont...



« Dangeau était un esprit au-dessous du médiocre, très futile, très incapable en tout genre, prenant volontiers l'ombre pour le corps, qui ne se repaissait que de vent et qui *s'en contentait parfaitement* » (Saint-Simon). Le dernier trait est prodigieux : se nourrir de vent est le fait de presque tous

les hommes : le critère de la platitude absolue est d'en être rassasié.



Relu le *Magnificat* de Claudel. Le type même de la fausse grandeur, la suffisance dans l'enflure. Un seul vers de Lucrèce contre les dieux m'apporte plus de vraie religion que toute cette pompe pieuse.



Opinion de Lamartine sur Benjamin Constant : « Affamé de bruit, nécessiteux d'argent, sceptique d'idées, homme à tout dire et à tout contredire... avec on ne sait quoi de satanique et dont l'amitié vous abaissait. » Tout cela est résumé dans ce jugement de Constant sur lui-même : « Maladroit coquin que je suis ! » Et sans doute plus maladroit encore que coquin — la maladresse mettant à nu des ressorts que des fripons plus habiles font jouer dans le secret : une canaille incohérente apparaît toujours plus abjecte qu'elle ne l'est en réalité.

Ajoutez à ce fond de coquinerie la clairvoyance et le scepticisme, et vous aurez la clef de ce satanisme qui faisait l'effroi de Lamartine. Le poète se sentait abaissé devant le politique parce que le contact de ce dernier lui faisait prendre conscience des traits communs à leurs deux natures : goût de l'argent, de la renommée et des femmes ; facilité à changer d'opinion au gré du vent, etc. Le cynique est insupportable à l'idéaliste, non parce qu'il l'abaisse en réalité, mais parce qu'il lui présente un miroir où il se voit sans masque : la bassesse lucide et étalée éclaire douloureusement la bassesse voilée...



Nous autres véridiques : devise de seigneurs allemands rapportée par Nietzsche et souvent reprise par Montherlant.

J'ignore ce que cela pouvait signifier dans l'ancienne aristocratie, mais le peu d'expérience que j'ai de la haute société actuelle me ferait croire plutôt le contraire. Il est difficile d'être véridique quand on est obligé de « représenter » certaines valeurs qui exigeraient, pour être vécues, une qualité d'âme que les dieux ne concèdent qu'à un nombre infime de mortels, quand on évolue dans un monde où le bon ton et le bon goût interdisent d'évoquer brutalement les nécessités les plus importantes de la vie (et spécialement les choses de l'argent et les choses du sexe), où tout un système d'amortisseurs et d'écrans plus « distingués » les uns que les autres vient s'interposer entre l'aveu et la conscience et l'âpre, la basse nudité des choses. Dès qu'un coin de cette nudité apparaît, on le recouvre aussitôt du manteau de Noé et, au fond, tous les ornements de la vie mondaine sont des manteaux de Noé si ouvragés, si amples surtout, qu'on ne peut plus même deviner les contours du corps qu'ils dissimulent.

Comment être véridique dans ce jeu d'étoffes et de couleurs ? Comment retrouver l'élément sous le raffinement ? Un phénomène analogue se produit dans la haute cuisine : les combinaisons y sont si subtiles que, littéralement, on ne sait plus ce qu'on mange. Et il serait du dernier mauvais goût d'évoquer, dans une salle de festin, parmi les bouquets qui ornent la table et les propos non moins fleuris des convives, l'ignoble réalité de l'abattoir, des fourneaux graisseux et de l'évier...

La véridicité, la franchise sont des vertus roturières. L'homme du peuple, qui subit la pression directe des forces élémentaires, est bien obligé de les voir telles qu'elles sont et de les appeler par leur nom. Le machiniste connaît mieux l'envers du décor (c'est-à-dire sa vraie réalité) que le grand acteur qui déclame sur la scène. Et le marmiton, qui s'affaire dans la cuisine parmi l'odeur du sang et du graillon, est plus renseigné sur les matériaux et sur la genèse du festin que les nobles invités assis devant la table parée.



Je viens de parcourir le livre de l'abbé Y. sur un de nos philosophes contemporains. Le ton avec lequel l'auteur parle de son héros se maintient toujours au même niveau : tout au plus quelques légères oscillations qui vont du panégyrique à l'hagiographie et vice versa. Quelques mensonges çà et là (tous les adversaires du demi-dieu prennent automatiquement des airs de monstres stupides ou venimeux), beaucoup de demi-vérités et encore plus de vérités soigneusement ignorées ou camouflées. Bref, la *pia fraus,* avec toute la bonne conscience qui l'accompagne...

Cela fait surgir une question : est-ce que le mensonge qui flatte est moins coupable que le mensonge qui dénigre, et la mauvaise foi qui dicte une apologie moins odieuse que celle qui inspire un pamphlet ? Je ne veux pas trancher, mais je reste sur cette étrange impression de me trouver en présence d'une *calomnie à rebours.* Et celle-ci est plus redoutable peut-être que la calomnie ordinaire (j'allais dire la calomnie loyale), car le calomnié s'y laisse prendre et respire à grands traits cet encens empoisonné. La Rochefoucauld nous avait déjà avertis que donner des louanges à quelqu'un qui ne les mérite pas, c'est dire impunément du mal de lui.



Mon peu de souci de l'opinion des hommes, du succès, des honneurs, etc., ne procède absolument pas chez moi de la vertu d'humilité. Un peu de bon sens doublé d'un peu d'expérience suffit à m'immuniser contre les tentations de la vanité. Un orgueil vrai trouve aussi peu sa pâture dans les fumées de l'opinion que l'avarice dans l'entassement de fausse monnaie.



Plus je vois se dérouler sous mes yeux les jeux truqués de la puissance, plus je me félicite d'avoir voué mon existence à

la connaissance et à l'amour. Je sais bien que c'est encore un mensonge, car ma science n'est qu'ignorance et mon amour qu'idolâtrie, mais il y a, dans ces mensonges, une épine qui me fait mal — et cette épine est vérité.



Vérité et mensonge. On dit la vérité par estime, on ment par pitié. Question : est-ce d'estime ou de pitié que l'homme a le plus besoin ?



« Le mensonge est doux à la bouche, amer aux entrailles. » Un poison enrobé de miel dont la nocivité éclate dès qu'il atteint les organes vitaux. Mais ce poison peut être un narcotique qui tue sans douleur. Le péché qui réveille l'âme — fût-ce au prix des plus affreuses souffrances — apparaît comme une faveur divine en comparaison de celui qui la conduit à la mort par le sommeil.



Vices, débauches, etc. Ces misères sont à la chair ce que la vanité est au moi : le dernier effort d'un être affaibli qui doute de plus en plus de sa propre existence, la recherche d'un refuge extérieur contre le néant qui envahit nos entrailles. La répétition mécanique des actes donne l'illusion de la puissance et de la joie ; on remplace par des fards le sang qui se retire.



Parenté entre la débauche et l'ascétisme : l'esprit, dans les deux cas, s'épuise en performances charnelles.



L'esprit philosophique consiste à préférer aux mensonges qui font vivre les vérités qui font mourir. Et c'est sans doute

dans ce sens que Socrate affirme que la philosophie est l'apprentissage de la mort.

⁂

Amour : l'illusion de recevoir d'un autre ce que nous nous donnons à nous-mêmes. Nous avons besoin de ce détour, de ce relais pour jouir de nos propres richesses. Et nous osons nous accuser d'orgueil ! Parlons plutôt de mauvaise humilité ; nous nous inclinons stupidement devant les dieux que nous tirons de notre propre substance : nous ressemblons à la seiche qui se réfugie dans l'encre qu'elle sécrète. Et quand nous prenons conscience de ce mécanisme créateur — ce qui, logiquement, devrait exalter notre orgueil —, le froid de la détresse et de l'abandon pénètre en nous et nous nous sentons infiniment pauvres — pauvres de toute notre richesse reconnue.



« Rien n'est plus menteur que le désir » (Platon). Oui, le désir a sans cesse besoin de mentir : sa situation est celle d'un avocat chargé d'une très mauvaise cause et qui ne peut s'en tirer qu'en noyant la vérité dans un flot de sophismes et d'arguments passionnés. Mais pourquoi est-il obligé de plaider ? Devant quel juge assez sot ou assez faible pour être si facilement trompé — et cependant assez distinct et autonome, assez représentatif d'un pouvoir irrécusable et suprême pour qu'on ne puisse rien faire sans le tromper ? La nécessité où nous sommes de nous mentir sans cesse à nous-mêmes est la meilleure preuve de la présence immortelle et de la primauté du vrai en nous. Bernée, aveuglée comme ces rois manœuvrés par leurs ministres et leurs courtisans, la conscience morale est toujours souveraine et nous ne pouvons pas nous passer de son assentiment. Le mensonge est un hommage à la vérité comme l'hypocrisie est un hommage à la vertu. Le vrai et le bien sont tellement les deux pôles de

notre destin que nous sommes condamnés à en fabriquer les simulacres dans la mesure où nous en refusons la réalité.



Prière. Que ma foi chrétienne et toutes les valeurs divines ne deviennent jamais le déguisement de ma misère ! Qu'elles la dénudent au lieu de la dissimuler ! Que je ne me fasse jamais un masque de la lumière ! Car la vraie et la fausse religion se distinguent en ceci que, dans la première, l'homme se sent *jugé* et que, dans la seconde, il se sent *justifié* par son Dieu.



Lettre d'un ami déprimé qui me demande de venir à son aide. Il fait appel à mon équilibre, à ma sagesse, à ma bonté, etc. — Toutes ces belles choses, j'en suis aussi dépourvu que lui — et plus encore peut-être, car je ne partage même pas son illusion sur la possibilité de recevoir un secours humain — et cependant je peux les lui donner dans la mesure où il s'imagine que je les possède. Un peu de bonne volonté sous les apparences de la paix et de la sagesse — et voilà le miracle qui s'accomplit !

Il n'en serait pas de même si cet homme me demandait de lui avancer une somme d'argent que je ne possède pas. Dans l'ordre matériel, on ne peut donner que ce qu'on a ; dans l'ordre spirituel, on peut aussi donner ce qu'on n'a pas : la crédulité du partenaire suffit !



Beaucoup trop lucide pour croire aux secours humains, beaucoup trop faible et trop lâche pour y renoncer. Je suis comme un mendiant qui ne peut pas s'empêcher de demander l'aumône et qui sait d'avance et sans la moindre espèce de doute qu'il ne recevra que de la fausse monnaie.

*
* *

Celui qui cherche la vérité n'a que faire du prestige et de l'importance. Mais celui qui veut la donner aux autres ? C'est un fait d'expérience banale que le prestige et l'importance multiplient le rayonnement de la pensée et de l'âme : la vérité la plus pure a besoin, pour se communiquer, de ce socle de mensonge comme le phare de sa tour. La tour est faite de matière opaque, mais elle attire de très loin les passants vers la lumière. L'humilité, au sens étymologique du mot, s'accorde mal avec l'efficacité apostolique : placez le flambeau à ras de terre, et il faudra presque buter dessus pour l'apercevoir.

*
* *

Les hommes les plus futiles en apparence sont plus profonds qu'on ne croit — et qu'ils ne croient. Mais leurs sentiments les plus vrais sont liés, soudés à des vêtements et à des masques. Par exemple l'instinct religieux à des pratiques superstitieuses, l'amour à la sexualité, le sens de l'honneur et du respect à des snobismes, etc. Que les grandeurs d'établissement (pouvoir, honneurs, célébrité) soient, dans le mystère des âmes, la voie d'accès au culte des grandeurs réelles, que ce qui est ridicule en surface réponde à quelque chose de sacré en profondeur, qu'il y ait plus de religion véritable dans telle idolâtrie qui embrasse Dieu sous des voiles que dans telle sagesse qui le dénude jusqu'au néant — c'est ce qu'on ne comprend que très tard, trop tard souvent. Dissiper ces nuées que le soleil dore et transfigure et qui proportionnent sa lumière aux regards trop faibles pour le contempler face à face, c'est jeter de la nuit sur des yeux accoutumés au demi-jour. Le mythe d'Isis, qu'on meurt de contempler sans voiles, reste éternellement vrai. Aussi faut-il respecter tous les respects — même ceux qui semblent s'adresser à des objets inférieurs ou indignes, car ces objets ne sont peut-être que des abat-jour qui tempèrent l'aveuglante crudité de la lumière.

⁂

Ubi veritas ? La passion de la vérité mène très loin : à beaucoup de silences d'abord, et ensuite à manier avec des précautions infinies certains mensonges qui sont à la fois la négation d'une vérité spéculative ou historique et le vêtement ou le véhicule d'une vérité vitale.

⁂

« Pourquoi les idées les plus superstitieuses se marient-elles si naturellement aux vérités les plus importantes, tandis que l'esprit philosophique se mêle aux erreurs les plus monstrueuses ? » (Rivarol). Sans doute parce que les « superstitions » religieuses sont les prolongements, les symboles et les points d'appui de vérités vitales ; ce sont de mauvaises traductions, en langage intellectuel, de nécessités et d'aspirations qui intéressent la réalité la plus profonde de l'homme : celle qui consiste à vivre et à aimer et non à justifier la vie et l'amour. Tandis qu'une certaine philosophie — et tout spécialement l'idéologie de 89 dont parle ici Rivarol — prend rigoureusement le chemin inverse : elle projette de pures constructions de l'esprit dans le monde des réalités et, ce faisant, elle bouleverse l'architecture concrète de l'homme et des choses ; l'édifice artificiel rentre comme un bélier dans la vieille demeure imparfaite, mais habitable, bâtie par les mœurs et les traditions, et cause d'autant plus de ruines dans les faits qu'elle est idéalement plus parfaite, ce qui justifie le mot de Napoléon : « On ne peut rien faire d'un philosophe. »

Ainsi, dans l'édifice religieux, la vérité pratique peut se marier sans grand danger à certaines erreurs spéculatives, tandis que, dans l'édifice philosophique, les plus monstrueuses erreurs pratiques procèdent de la vérité spéculative — j'entends cette espèce de vérité qui consiste dans le déploiement abstrait d'une raison et d'une logique qui prétendent réformer l'univers sans tenir compte de l'expérience et du mys-

tère. Mais peut-on encore appeler vérité ce qui reste de lumière dans un esprit amputé du corps et de l'âme ?

La tare congénitale, la claudication bilatérale de tous les rationalismes tiennent en effet à ce qu'ils négligent délibérément tout ce qui est infrarationnel et qu'on n'apprend que par l'expérience terrestre, et tout ce qui est suprarationnel (les mystères religieux) qu'on ne connaît que par révélation et aussi par une expérience supérieure : celle du divin. Le « siècle des lumières », ce vaste feu d'artifice dont le bouquet explosif et meurtrier fut la Révolution française, nous offre l'exemple le plus accompli de cette double amputation de l'être humain sur l'autel de la raison : mutilation qui porte à la fois sur la nature et sur le surnaturel, ablation simultanée de la sagesse terrestre, qui assure l'harmonie et la stabilité dans le temps, et de la folie divine, cette suprême sagesse qui nous met en communication avec l'éternel.



Regard de l'innocence : il nous condamne sans appel dans la mesure où il ne nous juge pas. Ceux qui nous jugent ne peuvent nous condamner que du dehors, mais ceux qui ne nous jugent pas nous forcent à nous condamner nous-mêmes du dedans.



Une certaine indignation — peut-être même toute espèce d'indignation — se nourrit d'une connivence honteuse et blessée avec le mal qu'elle condamne. Avec quelle facilité la défense de la pureté mobilise en nous l'impureté ! L'indignation est comme un spasme impuissant provoqué en nous par un poison qu'on ne peut ni éliminer ni consumer. Nous essayons en vain de rejeter au-dehors (sur les autres) ce que nous ne pouvons brûler au-dedans — cette combustion étant d'ailleurs la seule élimination possible.



Ambiguïté du sacrifice. Il recouvre trop souvent une assurance et une exigence. Une assurance contre le malheur et une exigence de paix et de bonheur. Et il devient sans valeur dès que se glissent avec lui ces deux états d'esprit roturiers par excellence : « J'ai assez de mérite pour avoir droit à... » et : « Si tel malheur m'arrivait, ce serait trop injuste... »



Idolâtrie passionnelle et religion. L'amour humain est illusoire, je le sais. Mais sa puissance et sa séduction résident précisément en ceci qu'il nous donne l'*illusion* de l'éternel et de l'absolu tandis que la foi religieuse — aussi longtemps qu'elle ne s'élève pas jusqu'à l'expérience mystique — ne nous en donne que l'idée. Or un rêve est toujours plus vivant et plus attirant qu'une idée, et d'autant plus que, jusqu'au réveil, on le prend pour une réalité. L'amour est un dieu qui ment, mais c'est un dieu qui parle, qu'on voit et qu'on touche : or un mensonge dit de si près a plus de chaleur et d'éclat humain qu'une vérité qui nous arrive par les canaux réfrigérants et décolorants des sermons et des livres.



Dieu ne peut entrer dans l'homme qu'en se rapetissant, tant la porte est basse — et aussi en se déguisant, en se présentant sous des faux noms, tant sa vraie nature est incompréhensible et indésirable pour l'homme de chair et d'orgueil. Mais, une fois entré, il reprend sa vraie stature et son vrai nom, et il fait éclater nos limites et notre moi. Pour lui aussi, la fin justifie les moyens! Ainsi s'explique, dans la pratique religieuse, la nécessité de ces réductions du divin à l'humain et de tant de demi-mensonges qui sont comme l'enrobement pharmaceutique des plus hautes vérités.

Moralité : ne jamais confondre Dieu avec ses voies d'accès.

Dieu, comme les hommes, a sa *voie étroite* : celle qu'il doit emprunter pour s'introduire en nous. Faisons-lui crédit : comme le grain qui lève dans un sol rocailleux et dont les racines et la tige épousent d'abord la forme des obstacles qu'ils rencontrent, il fera bientôt éclater en grandissant toute notre misérable nature, *y compris* les étroits chemins par lesquels il est entré.

4.
L'être et l'avoir

« *Respice ad coelos et vide deos nudos, nihil habentes, omnia dantes* » (Sénèque). Ils donnent tout parce qu'ils sont tout, mais l'homme, pour les rejoindre, doit consentir à ne rien avoir sans être certain d'être quelque chose. La nuit des mystiques.



Vous m'en demandez trop ! Réponse éternelle de l'homme aux exigences excessives de ses semblables. — L'homme refuse quand on lui demande trop. Dieu fait le contraire ; il refuse quand on ne lui demande pas assez — par exemple, des biens matériels, des grâces sensibles, etc.



Le paradis ne s'achète pas. C'est un don gratuit de Dieu à l'homme qui répond à un don gratuit de l'homme à Dieu. Trop de chrétiens préparent leur éternité avec le même état d'esprit et par les mêmes moyens qu'un homme prévoyant qui assure, par une prudente économie, le pain de ses vieux jours. Ils se privent de certaines choses pour les retrouver plus tard, sous une autre forme peut-être, mais toujours au même niveau : ce qu'ils offrent à Dieu n'est pas un don, mais un prêt remboursable en béatitude. Ils ignorent que la mon-

naie du temps n'a pas cours dans l'éternité, que Dieu ne reçoit que ce qu'on lui donne à fonds perdu et que ce fonds qu'il faut perdre sans calcul et sans retour, c'est nous-mêmes.

L'éternelle confusion de l'être et de l'avoir fausse notre conception des rapports entre Dieu et l'homme. Dieu ne nous rend pas ce que nous lui donnons avec des intérêts somptueux ; il nous transforme en lui-même, il nous engloutit dans son unité. Il n'augmente pas notre avoir, il divinise notre être. « Je suis venu allumer un feu sur la terre » : le feu ne paie pas d'intérêts pour les combustibles qu'on lui confie, il dévore même le capital ! Sa reconnaissance est plus profonde : il communique son incandescence ; d'un corps obscur et froid, il fait jaillir la lumière et la chaleur. Mais ceux qui repoussent cette métamorphose et, traitant Dieu comme un banquier, demandent au feu de faire fructifier leurs maigres économies, ceux-là perdent tout — les joies de la terre qu'ils ont vainement sacrifiées et les joies du ciel qu'ils ont cru achetables en monnaie terrestre —, et leur avarice déçue accuse le ciel de faire faillite. Car Dieu est insolvable pour ceux qui lui demandent de « donner comme le monde donne »...



Lettre de X. Joie infinie. Et, simultanément, conscience de la vanité de cette joie. Etre aimé, qu'est-ce que cela signifie ? Et qu'est-ce que l'amour de cette créature ? Et qu'aime-t-elle en moi ? Je m'enchante d'une méprise, d'un quiproquo — et peut-être est-ce une loi générale qu'on s'enivre d'autant plus d'être aimé qu'on se sent moins digne d'inspirer de l'amour. Au fond, tout ce qu'on obtient par calcul, travail ou vertu n'a rien d'exaltant : la proportion entre le désir et l'événement, l'effort et sa récompense, la possession d'un bien prévu et cerné d'avance exclut ce frisson d'étonnement, ce coup de vent mystérieux qui fait vibrer les cordes secrètes de l'être. Ce n'est pas sans raison que les théologiens enseignent que la grâce divine excède toutes les capacités et tous les

mérites de celui qui la reçoit. L'amour de cette créature est pour moi un succédané de la grâce : il m'éblouit dans la mesure où je sens que je ne le mérite pas : mon état d'âme ressemble à celui d'un joueur qui vient de gagner le gros lot, mon gain m'apparaît sans rapport avec ma mise, je me sens l'objet d'une élection fabuleuse, d'une faveur démesurée du destin. Jusqu'au jour où je m'apercevrai qu'il n'y a pas plus de substance dans l'amour que j'inspire que dans l'amour que je ressens et que mon gros lot est fait de fausse monnaie...

Cela me conduit à méditer sur l'idolâtrie en général : celle-ci consiste dans son essence à demander la *grâce,* c'est-à-dire un bien disproportionné à nos facultés et à nos mérites, à d'autres choses ou à d'autres êtres qu'à Dieu. J'ai parlé de l'amour, mais on peut en dire autant de l'ambition, du loisir, du divertissement, etc.

On me répondra qu'on obtient parfois des biens qu'on ne mérite pas : la fortune (l'exemple limite est celui de la loterie), la puissance et même l'amour ou l'amitié. Mais l'équilibre se rétablit aussitôt par l'*usage* qu'on fait de ces biens : celui qui n'est pas digne de les posséder en use conformément à sa médiocrité, et sa jouissance est vaine ou impure comme son âme. *Quidquid in aliquo recipitur secundum modum recipientis recipitur*. Et, par-là, si démesuré que soient ses succès extérieurs, il n'a intérieurement que ce qu'il mérite.

Dieu seul peut nous donner vraiment un bien non mérité. Car non seulement il nous fait un don qui dépasse tout ce que nous pouvons mériter ou désirer, mais, ce don étant parfaitement intérieur, il ne peut nous l'accorder efficacement qu'en nous donnant du même coup la capacité de le recevoir, en dilatant le sujet à la mesure de l'objet infini qui s'unit à lui. Les faveurs de la fortune augmentent notre avoir, la grâce seule transforme notre être.



Les stoïques, en prêchant le non-désir et l'indifférence, n'ont pas assez mis l'accent sur l'aspect positif du dépouille-

ment — et leur doctrine apparaît par-là comme une apologie de l'insensibilité et du néant. En réalité, ne rien désirer, c'est se réserver pour le seul objet qui ne soit pas indigne de notre désir, c'est prendre de la distance avec le monde des choses bornées et tyranniques, non pour les perdre à jamais, mais pour les retrouver dans la pureté de leur source (car la distance infinie appelle l'intimité absolue), c'est passer de l'esclavage de l'attachement à la liberté de l'amour — en un mot, c'est transformer les biens de la Fortune en biens de l'âme : les choses viennent à moi comme des fiancées dans la mesure où je cesse de les poursuivre comme des proies et mon royaume intérieur s'accroît de tous mes refus de porter la main sur le monde extérieur. Le renoncement à l'avoir a pour effet la transmutation de l'avoir en être. Et c'est dans ce sens qu'il faut entendre le « bienheureux les pauvres », le « malheur aux riches » et la parabole du festin où les derniers seront les premiers.

La passion, sous toutes ses formes, reste radicalement étrangère à cette dialectique du rien et du tout, de la solitude et de l'échange. Elle *colle* à son objet, ce qui signifie qu'elle est tout aussi incapable de s'en détacher que de le posséder du dedans, qu'elle exclut à la fois la distance et l'intimité.



Toujours le stoïcisme. Négation des passions : le sage n'attend plus rien du monde extérieur. Mais il se prive du même coup de tout ce que les passions apportent de positif : d'abord l'ivresse qui naît d'une promesse menteuse, puis la vérité qui se dégage de l'expérience du mensonge. La dilatation et le brisement sont les deux phases de l'état passionnel qui révèlent plus profondément l'âme à elle-même que les plus hautes leçons de philosophie.

On peut penser, comme Calliclès devant Socrate, qu'il est préférable de voir alterner l'enthousiasme et la déception sur une route aux ondulations imprévues que de se laisser guider par une sagesse qui, sous prétexte de nous délivrer

des déceptions partielles et passagères dont s'accompagnent les passions, nous jette dans la déception totale et définitive d'un chemin sans détours, sans ombrages et sans fontaines. Parce que la plus belle fleur pourrira demain, faut-il renoncer à respirer son parfum d'aujourd'hui ? Parce que l'hiver succédera à l'été, est-ce une raison pour bâtir sa demeure dans les régions des neiges éternelles ? Et parce que tous les feux sont voués à l'extinction, faut-il se rouler d'avance dans la cendre des incendies qui n'ont pas encore éclaté ?

La négation stoïque ne se justifie que comme la phase préparatoire d'une affirmation supérieure, comme voie d'accès à l'amour universel. Seul le mysticisme fait l'unité entre la solitude, la liberté de la vie stoïque et l'ardeur, la tendresse, l'espérance éblouie de la vie passionnelle. L'amour divin est l'unique passion qui ne diminue et n'aliène pas celui qui l'éprouve ; c'est la seule aussi qui nous apporte une vraie, une inépuisable nouveauté, car les dons, en apparence gratuits, qui nous viennent des créatures procèdent de mécanismes montés depuis la naissance du monde et tirent toute leur sève de notre désir et de notre imagination : ils n'apaisent pas notre faim, ils s'en nourrissent comme ces festins splendides qui peuplent les songes des misérables.

Le stoïcisme n'a de sens que comme éclaireur et allié de cette passion suprême : il nous fait alors renoncer à la fleur qui passe pour la fleur incorruptible, à l'été fugitif pour la saison sans déclin, au feu qu'enveloppe la fumée et que suit la cendre pour la flamme nue, sans éclipse et sans déchet. Sinon, mieux vaut la folie cyclique des passions : la chair qui pourrira demain, mais qui palpite aujourd'hui, se situe plus haut dans la hiérarchie de l'être que le roc impassible et inusable.



Extinction du désir : vœu absurde, car vivre, c'est désirer. Je désire de plus en plus ; ce qui a changé en moi, c'est que *je ne désire plus que mes désirs se réalisent*. J'ai compris que le désir est plus réel que la possession, qu'un souhait

exaucé perd son envergure divine en descendant de l'éternel dans le quotidien, et que l'âme, à la différence du corps, se nourrit de sa faim.



Croire à l'espace plus qu'à l'aile. Ainsi, sans courir après rien, on possède tout. Les choses fuient celui qui les cherche, elles viennent à celui qui ne bouge pas. Ainsi les oiseaux qu'effraie le moindre mouvement du chasseur viennent se poser sur l'épaule d'un homme immobile.



Vanité, enflure, etc. Je songe à cette stupide soif de paraître qui consumait ma jeunesse. Tout cela me semble si ridicule aujourd'hui... Et cependant n'y avait-il pas, dans ce besoin de paraître, une parcelle d'aspiration authentique vers l'être ? Il faudrait creuser à fond la psychologie de la prétention. On constaterait d'abord que les êtres totalement immergés dans la matière et les sens sont exempts de vanité : ils n'ont que des appétits et des intérêts. Il y a donc chez le prétentieux un rudiment d'appel intérieur vers une supériorité entrevue en songe et mal située : *prétendre,* en un sens, c'est *tendre.* La prétention comble à peu de frais l'âpre distance entre ce que nous sommes et ce que nous voudrions être ; c'est un raccourci imaginaire entre le désir et son objet ; l'homme se gonfle d'illusions au lieu de se remplir de réalités. Mais son enflure dessine en quelque sorte les contours de ses vœux et peut-être de ses possibilités ; le personnage qu'il joue est une anticipation frauduleuse sur ce que pourrait devenir sa personne, s'il savait attendre et travailler. La vérité de la prétention est dans ce désir du mieux et dans cet hommage qu'elle lui rend en l'imitant maladroitement.

Mes prétentions sont tombées dans la mesure où j'ai remplacé le creux par le plein, où les fantômes de mon imagination et de mon orgueil ont cédé la place à des réalités, où je suis devenu, du moins en partie, ce que je cherchais à pa-

raître. D'où cette règle de conduite à l'égard des autres : le seul moyen de « dégonfler » efficacement un vaniteux consiste, non à essayer de crever son enflure, mais à la combler avec des objets solides. Sinon, la peau de la baudruche s'irritera et le vent qui la gonfle se chargera de miasmes empoisonnés, mais elle ne crèvera pas.

⁂

Tant d'êtres pesants et pourtant sans densité : lourds à eux-mêmes et aux autres dans la mesure où ils sont vides...



Histoire du IVe siècle. Lutte entre le christianisme et le paganisme. Et surtout, lutte inexpiable des sectes chrétiennes entre elles. Comme tout cela était vivant ! Bienheureux ces mortels qui luttaient pour leurs dieux ! Aujourd'hui, nous n'en sommes plus à choisir entre les dieux ; une seule question se pose, plus simple et plus tragique que toutes ces batailles de dieux : il s'agit de savoir s'il reste dans l'homme assez de substance pour qu'un Dieu, quel qu'il soit, puisse y germer.



Sacrifices humains. Nous évoquons en frissonnant les bûchers où les Carthaginois ou les Aztèques jetaient des victimes vivantes pour apaiser la fureur des dieux. Faisons-nous mieux à présent ? Qu'il s'agisse d'idoles, comme Huitzilopochtli ou Moloch, ou de personnages historiques élevés au rang d'idoles, comme Mahomet ou Bonaparte, ou de simples idées comme la démocratie, le racisme ou le marxisme, des bouches invisibles ont toujours sucé le sang des hommes, l'esprit n'a jamais cessé d'être le parasite de la vie. Et n'est-ce pas aussi le reflet tragique et grimaçant de la transcendance de l'homme par rapport au monde sensible que ce besoin indéracinable de sacrifier le connu à l'inconnu, le

présent à l'avenir et la vie dans le temps, déjà si éphémère et si misérable, aux entités mystérieuses qui règnent de l'autre côté de la mort ? Renchérir sur notre propre malheur, élargir gratuitement l'immense plaie de l'existence, jeter aux dieux avares cette ristourne sanglante sur leurs maigres dons — quelle folie aux yeux de la prudence charnelle ! Les sacrifices humains naissent de l'accouplement monstrueux entre l'instinct qui pousse la brute vers sa proie et le sens du mystère qui prosterne l'homme devant Dieu.

Mais l'heure approche peut-être où l'homme, réduit à la platitude d'une existence parfaitement rationalisée, écartera de lui toutes les folies et tous les risques qui tiennent à son épaisseur animale et à sa profondeur divine. En attendant cet âge d'or où il ne sera plus que le comptable méticuleux de son petit bonheur temporel, il lui reste encore quelques idoles, et il sait souffrir et mourir pour elles. Mais ces idoles ne sont plus que les squelettes des anciens dieux : des étiquettes vides de sens (idéologies politiques) ou bien des chiffres sans contenu (goût de la vitesse et du record) : l'idolâtrie glisse tout entière de l'être vers l'avoir, ou plutôt (car l'avoir pur n'est qu'un cadre vide) de la réalité vers le néant. Mort, où est ta victoire ? On peut concevoir une parodie mécanique de la victoire chrétienne sur la mort : elle consiste à rendre la vie tellement semblable à la mort que celle-ci ne trouve plus rien à tuer en nous ; une machine ne meurt pas, car elle est déjà morte — d'une mort sans mystère et sans résurrection.



Une des raisons les plus solides d'être inquiet pour l'avenir de l'humanité, c'est le développement continu des *activités passives*.

Dans l'ordre de la sensibilité d'abord où l'image est en train de tuer l'imagination : la rêverie la plus niaise d'un adolescent sentimental apparaît comme un sommet de spontanéité créatrice en comparaison de ce rêve éveillé, aux images préfabriquées, distribué en série par la presse, le cinéma

et la télévision. Le jeune Chateaubriand se construisait dans ses songes une sylphide qui n'était qu'à lui : le portrait de Brigitte Bardot dispense nos jouvenceaux de ce faible effort...

Dans l'ordre de l'esprit, la même substitution se produit — et l'idéologie est en train de tuer l'idée.

Des entrepreneurs spécialisés rêvent et pensent à notre place — de sorte que même nos illusions et nos erreurs ne nous appartiennent plus et nous sont communes avec des millions de nos semblables (la ressemblance ira bientôt jusqu'à l'identité) qui se ravitaillent chez les mêmes fournisseurs de mensonges.

Il y a là comme un choc en retour diabolique. La matière, violée et asservie par l'homme, se venge en communiquant à son vainqueur son inertie et sa passivité.

***

Valeur et évaluation. Rien de ce qui donne vraiment une *valeur* à la vie (l'honneur, la beauté, l'amour, la foi, etc.) ne peut être *évalué.* Et tout ce qui peut être évalué, ou bien n'a pas de valeur, ou bien représente le côté le plus extérieur et le moins précieux de l'objet qu'on évalue — par exemple le tirage d'un livre ou la valeur marchande d'une œuvre d'art.

...Todo necio
Confunde valor y precio

(Machado).

***

Idolâtrie du nombre et du record. La vitesse compte plus que le chemin parcouru, le chiffre plus que les choses comptées. Aller en avion de Paris à Tokyo dans un temps record sans rien voir au cours du voyage, en auto de Lyon à Nice, l'œil fixé sur le compteur kilométrique et non sur le paysage, posséder des sommes d'argent qu'on ne convertira jamais en plaisirs ou en bienfaits, etc. On adore le signe jusqu'au

point où, dépouillé de sa relation avec l'objet qu'il désigne, il ne signifie positivement plus rien.

⁂

Parenté entre le vide et le chiffre. Chasse aux femmes, goût de la vitesse et du record, soif de l'argent en tant que signe, etc. Plus une âme est éloignée du mystère originel, plus elle est condamnée à se nourrir de chiffres : l'inventaire remplace pour elle l'invention...



« Une seule femme, et qui est vide... J'aime encore mieux mille et trois vides » (Montherlant). Mais est-ce qu'un vide, du seul fait qu'on le multiplie par mille et trois, acquiert un semblant de plénitude ? J'entends bien qu'il ne s'agit pas d'autre chose que de ranimer, par l'attrait de la nouveauté, une illusion qui s'éteint à la première ébauche de l'habitude. Seulement, comme dans les réflexes conditionnés, l'intervalle entre l'attente et la déception s'amenuise très rapidement, de sorte qu'au bout d'un certain nombre d'expériences misérablement identiques l'allumeuse et l'éteignoir fonctionnent presque en même temps dans chaque nouvelle femme.

Mille et trois... Des êtres vidés de l'être. A Don Juan, il ne reste que le chiffre. Ainsi l'automobiliste ivre de vitesse et sans regard pour les paysages parcourus ne se souvient et ne se glorifie que des kilomètres qu'il avale de plus en plus vite et qu'il digère de plus en plus mal.



Existence et valeur. Le fait que nous existons, que nous sentons couler en nous un filet de la vie universelle suffit à colorer, à réchauffer et jusqu'à justifier nos pires actions. Nous considérons implicitement celles-ci comme des impure-

tés mêlées à l'eau d'une source — et le jaillissement, surtout dans les états passionnels, fait oublier les souillures. Quant à nos semblables, nous ne pouvons les juger que d'après leurs actes vus de l'extérieur — et si ces actes sont défectueux, nous jugeons sans pitié celui qui les commet. Autrement dit, notre existence justifie nos péchés tandis que l'existence des autres a sans cesse besoin d'être justifiée à nos yeux par leurs vertus.

***

Qu'est-ce que la sagesse ? Un état d'équilibre intérieur entre la matière et l'esprit, les passions et l'amour, le conformisme et la liberté, le moi et l'âme. Mais, pour que cet équilibre puisse se réaliser, il faut une espèce de miracle : que, par la grâce d'une alchimie surnaturelle, des éléments impondérables acquièrent assez de densité et d'attraction pour contrebalancer l'épaisse énergie des instincts et de l'orgueil.

***

Lu cette phrase admirable dans le livre d'un inconnu (*Corse, mon tourment,* par Henri Gacho) : « Dès lors les semaines coulèrent pour nous à la manière d'une onde calme et limpide qui s'imprègne du paysage sans lui dérober sa substance. » Image de l'amour contemplatif : le fleuve qui coule paisiblement entre ses rives (symbole de l'homme qui, en aimant, conserve sa solitude et respecte celle de l'être aimé) féconde de ses eaux le paysage qui l'entoure et reçoit de lui en échange un reflet immatériel de beauté qui n'altère et ne détruit rien dans l'objet contemplé.

A l'inverse, la rage possessive de la passion ressemble à la fougue d'une rivière débordante dont les eaux furieuses dévorent le paysage et sont incapables, en raison même de leur violence et de leur opacité, d'en réfléchir le moindre trait.



L' « amour », l'argent, le travail, la gloire, etc. Autant de moyens qui, dans la mesure où nous les poursuivons comme des fins, nous empoisonnent et nous détruisent. Car tel est le terme et le châtiment de l'idolâtrie que toutes ces choses auxquelles nous demandons d'être notre fin en tant qu'épanouissement et plénitude deviennent notre fin dans l'autre sens du mot : celui de dégradation et d'anéantissement.



Tous les biens extérieurs (fortune, honneurs, gloire) n'ont de valeur et d'attrait qu'en fonction du rayon intérieur qui les éclaire et les fait miroiter (qu'est-ce qu'un bienfait matériel que ne réchauffe pas la bonté, une vie luxueuse au milieu de gens ennuyeux, etc. ?) Mais, sauf chez quelques rares élus de la divinité, ce rayon intérieur à son tour n'est perçu qu'à travers le révélateur des biens matériels. Qui veut d'une bonté nue, d'une lumière qui ne se pose sur aucun objet, d'une belle âme qui n'anime par un beau corps ? Le rayon spirituel, réduit à lui-même, équivaut à la nuit ; sa lumière ne nous apparaît que voilée et *par transparence.*



L'impureté, c'est la stagnation et la suffisance dans ce qui n'est pas l'absolu et l'impossible. C'est le repliement de l'âme sur ce qu'elle possède, la prostitution de l'être à l'avoir.

Et cependant l'aspiration à l'impossible n'est pas un signe infaillible de pureté. Il y a des êtres qui passent leur vie à soupirer vers l'au-delà parce que l'en-deçà leur fait défaut ; ce n'est pas leur faim qui est trop pure pour se satisfaire des fruits de la terre, ce sont les fruits de la terre qui se refusent à leur faim : leur âme, incapable d'atteindre ou d'assimiler les aliments temporels, se console et se venge en rêvant de nourritures célestes.

Inversement, il y a des êtres très purs qui paraissent exempts de cette fièvre de l'absolu. Leur existence se déroule dans le cercle étroit de quelques fidélités élémentaires : un foyer, un métier, un coin de terre, ils ne désirent rien au-delà de cet horizon borné — et pourtant on ne constate chez eux aucune avarice du moi, aucun consentement à la médiocrité, aucune dégradation de l'être en avoir. C'est que, par leur ouverture et leur fidélité au réel, ils trouvent l'être dans l'avoir, l'infini dans la limite et l'éternité dans le temps. Et ceux-là sont sans doute les sages entre les sages, car ils possèdent par la contemplation immobile ce que les autres cherchent en vain dans une envolée héroïque que les lois de la pesanteur rabattent toujours vers la terre. L'étoile se donne aux regards, non aux ailes. Et quand l'œil est pur, quel que soit l'objet qu'il regarde, il voit Dieu.



« Nul, s'il n'a l'âme basse, ne peut admirer Alexandre le Grand de toute son âme » (S. Weil). Ceux que je vois admirer sans restriction ni mélange le lancement des satellites artificiels se situent à un degré de vulgarité encore inférieur — car, dans la démesure d'Alexandre, il reste une part d'abandon au mystère ; sa folie de l'action est comme un renversement de la prière, tandis que les conquêtes du savant, froidement calculées, restent misérablement humaines dans leurs excès : c'est de la démesure mesurée.



« Notre idéal, c'est notre lacune » (Nietzsche). Ce n'est donc pas ce qui nous manque absolument : le néant qui désire et qui appelle n'est pas du néant. *Plenus rimarum* : il n'y a de trous que là où il y a une épaisseur, une densité. L'être plat n'a pas plus de lacunes que d'idéal.



Ce qui m'effraie, ce n'est pas le péché (qui donc est capable d'un vrai péché ?), c'est cette poussière de néant et de vanité qui se pose sur toute notre vie et que nous arrivons à confondre avec les objets qu'elle recouvre...



L'ennui et la distraction. Plus rien ne peut me distraire : phrase qui convient à l'âme tarie comme à l'âme sainte, car rien ne peut arracher la première à son néant intérieur et rien ne peut séparer la seconde du Dieu qui habite en elle. La distraction est un remède à l'ennui et, comme tous les remèdes, elle est inutile à deux espèces d'hommes : les bien-portants et les incurables.



Portrait de Robespierre par Roederer : « Il n'éprouva jamais ces besoins doucement énergiques, ces passions physiques intimes et pressantes d'où procèdent ces fières passions morales qui paraissent souvent si supérieures à leur origine. Une inquiétude vague et pénible, effet de son tempérament, fut l'unique principe d'activité qu'il renfermait en lui-même. Cette inquiétude le poussait sans cesse hors de lui et l'y rappelait sans cesse : elle le pressait continuellement de chercher *des secours contre lui-même et non des jouissances, des sujets de distraction et non des objets d'affection.* » Admirable portrait d'un être vide de tout et plein de lui-même, privé simultanément de vie intérieure et d'échanges avec le prochain, incapable de solitude autant que de communion, toujours condamné à se fuir par son ennui et toujours ramené à lui-même pas son égoïsme — pour tout dire, la contradiction incarnée, une nature qui se réfute elle-même par le seul fait qu'elle existe.

⁂

Vanité. Fruit de l'accouplement du néant et de l'orgueil. L'étymologie du mot (vide) et son sens (orgueil) témoignent de cette double origine. La vanité, c'est l'orgueil du vide. Sa genèse est d'ailleurs facile à élucider : quand l'orgueil se greffe sur le vide, il ne trouve pas dans ce vide de quoi se nourrir ; alors il cherche un aliment au-dehors : dans l'opinion des autres, dans la supériorité sociale, les honneurs, etc., — et c'est précisément ce déplacement de l'orgueil affamé et mendiant qui émigre du désert de l'être vers le mirage de l'avoir qu'on appelle vanité.



Qu'est-ce qu'une utopie ? Non pas croire au bonheur, à la perfection, car il suffit de rentrer en nous-mêmes, où Dieu nous attend, pour en trouver la promesse et le germe, mais de croire que ce bonheur, cette perfection peuvent nous venir du dehors, soit par le jeu des événements (illusions des amoureux devant le mariage ou des pauvres devant la fortune), soit par l'aménagement du monde extérieur ou de la société (progrès des techniques ou révolution politique), soit encore en attendant des autres une bonté, une pureté qu'il faut d'abord créer en soi-même...



Etymologie du mot *superflu* : qui coule au-dessus, au-delà. Dans la nature, il y a beaucoup de gaspillage, il n'y a pas de vanité. Question : pourquoi le mot superflu qui signifie débordant est-il devenu synonyme d'inutile et de vain ? — sans doute parce que l'homme est condamné à l'économie par sa pauvreté et qu'il ne peut déborder qu'en se vidant de sa substance.



Tant d'efforts pour éblouir son prochain et pour n'aboutir en fait qu'à susciter chez les médiocres l'envie et chez les meilleurs la pitié.



Instinctivement, fiévreusement, ce qui est petit déteste ce qui est grand. Et ce qui l'irrite le plus, c'est de sentir qu'on ne lui rend pas fièvre pour fièvre, haine pour haine. Car le grand ne hait pas le médiocre, il le méprise, et sans amertume, sans hauteur, simplement au sens étymologique du mot : ne pas priser, n'attribuer aucune importance. Mais il n'y a pas de pire humiliation que de se sentir ignoré par celui qu'on déteste de tout son cœur.



Tari jusqu'aux racines de l'être, j'éprouve encore pour les hommes je ne sais quelle étrange et lointaine tendresse qui vient non de moi, mais de ce qui passe en moi — d'un souffle divin qui parfois agite, par hasard et comme par erreur, le feuillage d'un arbre mort.



Ni tragédien, ni prostituée (Marc Aurèle, V, 28). La lumière inépuisable de cette formule nous montre les deux grands écueils qui menacent notre conduite : l'abjection et la vertu emphatique et vengeresse. Ni soumission servile aux mœurs du monde ni protestation déclamatoire et indignée contre le monde : la rigueur au-dedans et l'indulgence au-dehors.

D'ordinaire, on est d'autant plus tragédien devant les autres qu'on porte en soi des instincts de prostituée. Et le masque tragique est encore un artifice de courtisane.

5.
Dieu et les dieux

Connaissance et inconnaissance de Dieu. Je ne vois pas Dieu, je ne sais rien de lui. Et c'est cependant cette réalité divine que je ne vois pas et dont je ne sais rien qui me sert sans cesse de critère pour juger de l'imperfection de toutes les choses que je vois et pour établir une hiérarchie entre elles. Je ne sais rien de Dieu : j'en sais assez cependant pour savoir que tout ce que je sais n'est pas Dieu.



Dieu et les dieux. Je suis plus en paix avec ma propre piété quand j'emploie le mot Dieu au pluriel. Je sais bien qu'il n'est qu'un seul Dieu, mais il a tant d'aspects différents et de replis secrets qu'on le trahit peut-être moins en lui donnant plusieurs noms et plusieurs visages. Le danger d'un monothéisme prématuré, c'est de réduire le Dieu unique à un seul Dieu, de ne plus voir dans le ciel infini qu'un seul des habitants de l'Olympe.



Les vibrations de ma sensibilité dessinent chaque jour les idées diverses et contradictoires que je me fais de moi-même, de la destinée et de Dieu. Ma pensée est comme un métier à tisser où mes humeurs entrecroisent leurs fils clairs ou som-

bres. Mais le métier est d'une autre nature que les fils puisqu'il ne croit pas à ce qu'il tisse. Il ne sait rien du fond des choses et il sait pourtant que ce qu'il croit savoir n'est pas la vérité. A la mort, tous les fils disparaîtront et Dieu tissera son image sur le métier vide.

⁂

« Tout analyser pour tout mépriser, sauf pour la vertu et ce qui se rattache à la vertu » (Marc Aurèle, XI). Pourquoi cette restriction ? C'est que la vertu aussi peut se décomposer en ses éléments et, par-là, devenir aussi méprisable que la musique ou la danse dont Marc Aurèle vient de nous démontrer le néant. Là est le problème fondamental de la morale : trouver dans l'âme humaine l'analogue d'un corps simple — c'est-à-dire une vertu pure, indécomposable et, par-là même, à l'*épreuve du mépris et de la mort*. Existe-t-elle ? Y a-t-il ici-bas des simplicités sans mélange, des innocences qui soient autre chose que des ignorances, des puretés qui défient l'analyse ? Oui, mais dans le noyau divin de l'âme, et jamais dans les sentiments ou les actes qui impliquent toujours un mélange. Tout est impur dans l'âme — sauf l'âme elle-même.



Le sillon et les œillères. La pensée pure flotte dans le vide, pèse des raisons qu'elle trouve toutes trop légères et ne sait plus où se poser. Mais la pensée incarnée épouse les limites du corps et perd sa divine liberté. Trop de légèreté empêche la première de conclure et trop de lourdeur empêche la seconde de douter. Creuser un sillon est peut-être l'unique moyen qui nous est offert de mordre sur le réel. Mais, pour marcher droit et creuser profond, est-il nécessaire de porter des œillères ?



Mieux vaut mille fois l'ignorance pure et simple qu'un savoir imparfait stabilisé par l'habitude. Car l'ignorance est un vide qui peut toujours se remplir tandis que le simulacre de la connaissance obture ce vide sans le combler. On peut toujours apprendre ce qu'on ne sait pas, non ce qu'on croit savoir.



Problème et solution. Si tu veux des solutions, garde-toi comme de la peste de poser correctement les problèmes et d'en embrasser tous les aspects. Car seuls les faux problèmes comportent de vraies solutions. Dès qu'on considère un problème dans toute son ampleur et sa profondeur, on aboutit, non à une solution, mais à la constatation d'une contradiction irréductible. Le temps, la limite et le nombre étant eux-mêmes la contradiction suprême, tout ce qui dépend d'eux — c'est-à-dire tout ce qui existe ici-bas — participe plus ou moins à cette contradiction.



Hélas ! tout penseur semble avide
D'épouvanter l'homme orphelin.
Le savant dit : le ciel est vide,
Le prêtre dit : l'enfer est plein.

(Hugo).

Double ressentiment : celui de la raison qui nie le mystère et celui de la religion qui veut se venger de la joie terrestre. Le savant enlève l'espérance et le prêtre cultive l'angoisse.



Est-il permis de soulever avant la mort le voile d'Isis ? Ou bien on en meurt et tout rentre dans l'ordre puisque la vérité ne se donne qu'aux morts — ou bien ce qu'on découvre sous le voile, ce n'est pas le secret d'Isis, mais un autre voile,

une projection du monde des apparences dans ce qu'on croit être le monde des réalités.



Victor Hugo dit, en parlant des prêtres, qu'ils font passer l'homme « du sommeil où l'on dort au sommeil où l'on rêve ». Tout le côté sentimental et imaginatif de la religion n'est pas autre chose en effet qu'un état intermédiaire entre le sommeil et le réveil de Dieu dans l'homme. Le rêve commence le réveil : là est son bienfait. Mais il le retarde : là est son danger. Freud a dit — et le mot va très loin dans tous les domaines — que le rêve est le gardien du sommeil. Faire rêver les hommes est souvent le moyen le plus sûr de les tenir endormis — précisément parce que le rêve leur donne l'illusion d'être éveillés.



Quand je regarde en moi-même, je suis effrayé de la *dissolution* de mes pensées et de mes sentiments. Ruine de ma nature et regard aveugle sur l'inconnu à travers cet éboulement sans pardon... *Cupio dissolvi.* Et certes la grâce dissout la nature. Mais la nature peut aussi se dissoudre elle-même par une espèce de cancer intérieur et non par l'effet du rayonnement divin : les mots de dissolu et de dissolution se passent de commentaires. Un exemple type de dissolution de l'esprit nous est fourni par Renan dont la *Vie de Jésus* et le *Marc Aurèle* sont, disait Alain, des attentats contre l'homme.

Conclusion : décanter, purifier le scepticisme. Etre sceptique à la façon d'un Pascal ou d'un Nietzsche, non d'un Montaigne et encore moins d'un Renan. D'abord être un homme, avec toutes les lumières et toutes les vertus d'un homme, puis jeter tout cela aux pieds du Dieu inconnu comme la vaine offrande du serviteur inutile. Il faut être allé, comme Thomas d'Aquin, jusqu'au bout de la connaissance pour avoir le droit d'en constater le néant ou, comme Nietzsche, jusqu'au

bout de la morale pour en dénoncer les limites et les impostures. L'un considérait comme de la paille *(ut palea...)* les prodiges d'architecture intellectuelle de la *Somme théologique,* l'autre était « immoraliste par moralité ». Mais que pèse l'opinion d'un imbécile qui méprise la science ou d'une canaille qui se moque de la vertu ?

Il n'y a pas de chemins dans le ciel, il n'y en a pas davantage dans le marécage. De même, il y a un scepticisme qui est le dépassement de l'humain et il y en a un autre qui en est la décomposition. Le premier procède d'un pressentiment voilé de la vérité absolue, le second de l'impuissance à se hausser jusqu'aux vérités relatives. Qui n'a pas creusé jusqu'au fond les certitudes humaines est mal venu de les mettre en doute. Et le scepticisme n'a de grandeur et de vérité que dans la mesure où il est le revers terrestre du suprême acte de foi d'un esprit aveuglé par un excès de lumière. L'éblouissement d'un regard qui, après avoir plongé jusqu'aux confins du visible s'est brisé contre le soleil, et non l'effet d'une myopie de l'intelligence et du cœur qui brouille les perspectives terrestres.



Pondus terrenum. On reproche à la philosophie du bon sens d'être médiocre et terre à terre. Je répondrai que je n'exclus pas *a priori* les folies sublimes, mais que, précisément, il faut avoir beaucoup de bon sens pour discerner les circonstances où il convient de le perdre. Ne vole *vraiment* que ce qui est plus lourd que l'air : un oiseau n'est pas un ballon ou un nuage. Il est bon parfois de perdre la tête, mais il faut d'abord en avoir une.



A quoi bon la sagesse humaine? m'a dit ce jeune exalté, puisqu'il faut y renoncer pour répondre à la folie divine. — Je le sais, mais, pour y renoncer efficacement, il faut

d'abord la posséder. Il n'y a pas d'arrachement là où il n'y a pas de racines.



Sagesse ou folie — qu'importe devant l'Absolu ? C'est vrai, mais il faut un minimum — et même un maximum — de sagesse pour comprendre que la sagesse ne vaut pas mieux que la folie. Et la réciproque n'est pas vraie. Car le vrai sage ne croit guère à sa sagesse, tandis que le fou croit à sa folie. D'où l'importance de la sagesse comme échelon vers le divin — et comme contrepoids au fanatisme...



Où est la vérité ? Peut-être dans le renoncement à la connaître ici-bas, dans l'acceptation de la nuit. Loin de nous les empiétements imaginaires sur l'au-delà — et tous les calmants pour notre angoisse et tous les toniques pour notre faiblesse, y compris la plupart de ceux que la religion nous propose avec une sollicitude *trop* maternelle. Il faut vivre toute la mort avant d'anticiper sur la résurrection.



Le jour où tu comprendras que tout le monde a raison à son niveau et dans ses limites, ce jour-là tout le monde te donnera tort. Toutes les portes se ferment devant celui qui est ouvert à tout. N'ayant plus de complices, il n'a que des ennemis.



Lecture d'un article intitulé : « Jusqu'où faut-il démythiser la religion ? » Je répondrai : jusqu'à Dieu, jusqu'à l'ineffable, jusqu'à la foi aveugle dans la lumière. L'auteur cite la phrase de saint Paul : si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine. C'est vrai, mais je n'arrive pas à faire reposer un état d'esprit sur un état de fait ; je vois un abîme entre

le point de départ historique d'une religion et son contenu spirituel. Il est impossible de prouver que Jésus est ressuscité ; il est également impossible de prouver qu'il n'est pas ressuscité : c'est ma foi qui doit trancher — et ma foi prend naissance au-delà de l'histoire et de l'événement. Indépendamment de son contenu historique — sur lequel on peut indéfiniment discuter —, l'Evangile m'atteint infailliblement au centre de l'âme et répond à ce qu'il y a d'éternel en moi. La confirmation historique reste accessoire. Je sens que c'est vrai — d'une vérité qui appartient à une autre dimension, celle du mystère et du divin, et qui m'est révélée de l'intérieur par le Dieu qui habite en moi : « Quiconque *est* de la vérité écoute ma voix... Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. » Ce n'est donc pas le fait de la résurrection qui me fait croire à la divinité du Christ, c'est la révélation de cette divinité qui me fait croire à la résurrection, car je sens qu'une telle voix ne peut pas mentir.

La conversion de saint Thomas préfigure la foi charnelle de ceux qui, confondant l'événement et l'être, cherchent dans l'histoire la preuve de l'éternel. Et la réponse du Christ, déjà contenue dans le *noli me tangere* de la première apparition, ramène la foi dans sa vraie patrie : le Royaume du Père, qui est hors du temps et de l'espace, de l'histoire et de l'univers, et qui ne s'ouvre qu'à ceux auxquels le Père l'a révélé, dans le silence et l'invisible.



J'ai d'abord cherché des maîtres : je croyais avoir quelque chose à apprendre. Puis j'ai cherché des disciples : je croyais avoir quelque chose à enseigner. Je sais maintenant que je n'ai pas de lumière à recevoir ni à donner. Nos flambeaux n'éclairent que les chemins de la terre et le vent de la mort les souffle tous. Seuls m'attirent encore les hommes qui marchent dans la même nuit que moi et qui savent qu'elle est sans remède : je ne leur donne et je n'attends d'eux que cette amère pitié, qui comprend tout et qui ne console de

rien, qu'éprouvent les uns pour les autres les malades incurables.



Deus absconditus. Celui qui voit vraiment ne sait pas ce qu'il voit, celui qui aime vraiment ne sait pas ce qu'il aime. Seul est réel notre besoin de connaître et d'aimer : les objets de notre connaissance et de notre amour sont toujours des fantômes. Sauf Dieu qui est tout — et moins qu'un fantôme puisqu'un fantôme suffit à le voiler.

6.
Réalité de l'impossible

Ce n'est pas moi qui contiens mon amour, c'est mon amour qui me contient. Je n'ai même pas à veiller sur lui, car il appartient au monde des choses divines qui ne redoutent rien des remous de l'existence. C'est sur moi que je dois veiller afin de m'emplir le plus possible de ce mystère qui m'enveloppe. L'amour ne peut pas me manquer, mais je peux manquer à l'amour. Mon âme est à l'amour ce que les poumons sont à l'air : l'air est inépuisable et ne se refuse jamais le premier : seuls les poumons peuvent défaillir et cesser de respirer.



Je renverrais volontiers dos à dos ceux qui disent que l'amour consiste à approfondir indéfiniment le même objet et ceux qui assurent qu'on a tout de suite « fait le tour » d'une créature et que l'amour ne peut se nourrir que du changement et de l'inconstance. Dans la première hypothèse, on prête à la créature une fausse profondeur et, dans la seconde, on attribue au changement un pouvoir de renouvellement qui lui fait défaut : on ne crée pas une plénitude en courant d'un vide à l'autre.

J'incline pourtant vers la fidélité, mais dans le sens du dépassement et de la transcendance. On n'approfondit pas une créature (la meilleure est encore très plate, très bornée

et très épuisable) : on approfondit l'amour, qui est divin dans son essence, par l'intermédiaire d'une créature, c'est-à-dire à travers et au-delà de cette créature. Ainsi, on ne creuse pas l'être aimé ; on se sert plutôt de lui comme d'un instrument (au sens le plus noble et le moins matériel du mot) pour pénétrer plus avant dans le mystère de l'être. Et mieux vaut ne pas changer d'instrument, car celui-ci, dans la mesure où nous nous attachons à lui par une *fidélité sans idolâtrie,* s'imprègne de toutes les richesses qu'il nous aide à découvrir. Ainsi la fidélité aux créatures porte sur le chemin plutôt que sur le but. Un chemin privilégié qui participe déjà de la perfection et de l'éternité du but.

A la naissance de tout amour, on s'imagine stupidement qu'en passant sa vie près de l'être élu, on trouvera en lui des richesses de plus en plus secrètes, à la façon d'un explorateur qui fouille un continent vierge. Ici, les deux amants sont également explorateurs — et le continent, c'est l'amour qu'ils découvrent ensemble. Ils s'enrichissent de ce qu'ils trouvent, non l'un *dans* l'autre, mais l'un *par* l'autre. Pour qu'une fidélité soit féconde, il faut qu'elle consiste à marcher du même pas sur la même route : l'enlacement immobile finit toujours par couper la respiration de l'âme.



L'amour et la volupté. La plus haute fonction de la volupté ne serait-elle pas de favoriser, en supprimant l'obstacle du désir, l'essor de l'amour vers un mystère plus profond, vers l'inaccessible nudité de l'âme ? A moins que l'amour ne soit que le prête-nom du désir ; alors il ne survit pas à la possession. La volupté apparaît ainsi comme l'épreuve de l'amour : c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase, soit du côté du néant, soit du côté de l'infini. Un pont qui, comme tous les ponts, mène au-delà de lui-même, sur l'autre rive, mais dont l'image et le désir, tant qu'on ne l'a pas franchi, risquent d'être confondus avec l'appel de l'autre rive. La possession physique purge l'amour des feux de l'instinct et des

fumées de l'imagination ; s'il n'est fait que de cela, il s'éteint, mais s'il porte en lui un peu de semence divine, elle s'élance tout entière vers son lieu qui est l'éternel ou, en langage humain, l'impossible. — Prends-moi, peut dire l'amante, tu ne m'auras jamais sur la terre, mais il faut que tu possèdes toute mon apparence pour sentir, jusqu'à la racine de tes désirs, que ma réalité est inaccessible. Je suis à toi, non pour te rassasier, mais pour entretenir, pour creuser ta faim. Désirer l'impossible, c'est folie sur le plan des choses d'ici-bas (à ce niveau, mieux vaut même ne pas trop désirer le possible) ; c'est suprême sagesse dans le royaume de l'âme, car on ne vit qu'autant qu'on désire et seul le désir de l'impossible est immortel. C'est parce que je te demande l'impossible que je t'aimerai toujours, c'est parce que l'eau que tu me verses m'altère en m'enivrant que j'aurai soif de toi jusqu'à la mort.



A l'amante. Laisse-moi partir, loin de toi, à l'autre extrémité du monde. Faisons confiance à la courbure de l'univers, à l'incurable finité des choses qui, le cycle accompli, me ramèneront fatalement vers toi. Alors je serai tien en vérité, délivré des rêves et des regrets qui hantent toujours l'esprit de celui qui n'est pas parti, car je saurai que le monde est fini et vaine la course autour du monde, car j'aurai compris que le seul accès à l'infini est dans l'attachement immobile.



Personnage social : l'image de nous-mêmes qui nous est renvoyée par l'opinion des autres. *Renvoyée* : le mot dit tout. L'amour ne nous renvoie pas notre image : il l'absorbe. Qu'es-tu donc, toi qui m'aimes ? Le miroir où je me regarde ou l'abîme où je me perds ?



Trois étapes de l'amour. L'être aimé est comme une source. On ne voit d'abord en elle qu'un miroir. Puis on se penche vers elle et on boit. Enfin on se laisse couler en elle et on se retrouve en se perdant.



Accepter de ne plus rien recevoir de toi. Puis consentir à ne plus rien te donner. Et t'aimer encore.



Deux façons de purifier les passions : le sacrifice dans leur phase ascendante, la fidélité dans leur phase déclinante. Dominer leur flux et leur reflux...



La rupture est comme la mort. Elle produit sur-le-champ une exaltation de la passion, un surcroît d'attachement : on désire désespérément retrouver ce qu'on a irrémédiablement perdu. Mais ce duel avec l'impossible ne dure pas — et tout retombe en cendres après cette courte recrudescence du feu : l'oubli succède aux tourments comme la nuit aux couleurs tragiques du couchant. Et c'est alors que commence la vraie fidélité — que ce qui fut passion devient devoir. Car c'est l'honneur de l'homme de ne pas laisser mourir les morts.



Inventaire de l'amour. Que reste-t-il maintenant que tout est fini, que le souvenir, amputé de l'espérance, saigne sans bouger au fond de la conscience ? De la volupté, rien ; de cette ivresse qui semblait dilater l'âme jusqu'au ciel, peu de chose ; des conversations et des œuvres communes, un regret

profond, mais qui s'amortit chaque jour. Seule demeure intacte et s'aiguise sans fin par l'absence la tendresse avec ses mots et ses gestes les plus humbles, les plus puérils — et surtout ce regard d'angoisse et de pitié que jetaient l'un vers l'autre deux animaux pensants et souffrants, traqués par les dieux.



Que cherche-t-on dans l'amour ? Une habitude qui reste une nouveauté, un breuvage qui apaise la soif en tant que vide et souffrance et qui la dilate en tant que capacité et désir — en un mot l'inépuisable dans le monde de la limite, l'impossible. Car demander l'infini à une créature, c'est désirer contradictoirement l'étroite chaleur du refuge et la liberté de l'espace, c'est mettre l'amour en cage et vouloir qu'il vole en plein ciel, c'est oublier qu'il n'y a qu'une alternative pour l'oiseau captif : laisser ses ailes s'atrophier dans la servitude ou, en se révoltant, les briser contre les barreaux.

Seul le souvenir (je pense encore une fois à Proust) permet de concilier l'attachement à la limite et l'appel de l'infini. Car l'absence matérielle de la créature aimée fait que l'amour que nous lui portons n'est plus un obstacle à l'élan divin — et ce qui fut une cage devient un point de départ vers tous les au-delà.



Aimer un être pour lui-même, c'est l'aimer jusqu'au néant puisque nous ne connaissons de chacun que des attributs, des qualités (qu'un accident peut lui faire perdre), et que sa substance, sa réalité suprême nous échappent. Mais est-ce possible ? Chacun a une intuition de lui-même en tant que *substance* (je suis) ; des autres il ne connaît que le côté accidentel et relatif. C'est ce qui explique que nous voulons être aimés d'un amour inconditionnel, c'est-à-dire d'un amour qui s'adresse en nous à la substance invisible, au noumène irrévélable et insaisissable, tandis que nous ne pouvons aimer dans les autres que les objets de notre expérience sensible

et spirituelle : l'apparence, le phénomène. Quels que soient les changements qui s'opèrent en moi, je reste moi — moi, le support secret de ces changements extérieurs, moi qui émerge de tous mes naufrages. Mais l'autre qui a perdu sa beauté, son intelligence, sa vitalité (tous les attributs qui m'attachaient à lui), celui-là pour moi n'est plus lui-même.

*
* *

... Je suis seul, vous êtes seule, il n'y a aucun remède à cela. Et ma solitude se penche sur la vôtre avec une compassion d'autant plus vraie et plus douloureuse qu'elle a perdu toute espérance de guérir et de vous guérir. L'amour qui sauve est celui qui renonce à comprendre et à être compris, à aider et à être aidé, l'amour qui assume et qui traverse tout le néant de l'amour. On n'aime pas en vérité tant qu'on demande à l'amour autre chose que l'amour lui-même : l'impuissante pitié réciproque de deux étincelles divines séparées par la cendre des jours et qui ne pourront jamais se rejoindre ici-bas.

*
* *

Aussi longtemps que j'ai été aimé, j'ai si mal aimé et si peu. Aujourd'hui j'aime en vérité. Et dans la mesure où je ne suis plus aimé. Je porte le poids de tout cet amour dont je me déchargeais sur les autres. Est-ce une loi que, sur les chemins de la terre, l'amour avance toujours en boitant ? Qu'il soit compensation, alternance et non correspondance ? *Amare et amari,* disait saint Augustin. C'est un rêve d'outre-tombe. La devise d'ici-bas, c'est plutôt : *aut amare aut amari.* Il y a toujours un vide, une absence à la base de l'amour : sans cet appel d'air, il étouffe comme une flamme captive.

*
* *

L'amour des créatures — relais de l'amour divin voyageur et exilé. A quelques nuances près, tous les relais se valent.

Et pourtant cette tendresse qui rend l'attachement si poignant et si unique ? C'est tout simplement l'infini qui se griffe aux limites du fini. Un peu de mon âme a saigné aux contacts de tes épines — et cette goutte de sang tombée sur toi donne à ton néant une couleur d'éternité.



Combler un être... Quelle prétention et quelle stupidité dans ce vœu des amants ! On n'est jamais si près d'éclater ou de vomir que lorsqu'on est trop rempli. L'amour aussi doit choisir entre la quantité et la qualité, la puissance et la pureté. Non pas te combler, mais n'être, au fond de toi, qu'un appel à peine perceptible, à force de pudeur, vers une perfection impossible que j'adore et que je trahis dans le même souffle.



« On ne peut... étreindre la beauté sans croire embrasser Dieu » (Hugo). Le mélange des chairs n'exercerait pas sur nous cette attraction désespérée si nous n'avions pas l'illusion d'arracher à la mort son voile et son secret, et de toucher Dieu. Un Dieu tiède, parfumé, dont l'infini tient dans nos bras, qui se prouve et qui s'éprouve par un baiser. Mais le Christ ressuscité a dit : « Ne me touche pas ! »



Pourquoi donc un bien sans mélange et sans limite — un bien qui contient la simplicité et l'infini, ces deux grands attributs de Dieu — nous apparaît-il insipide et irréel ? C'est que, tant que notre âme n'a pas résorbé notre moi, le mélange joue pour nous un rôle semblable à celui de l'assaisonnement dans la nourriture (la cuisine savoureuse implique de savantes mixtures : les aliments simples sont fades...) et les limites soulignent, confirment la possession : nous ne pouvons posséder que le fini ; avec l'infini, nous ne pouvons

qu'être possédés. D'où nos contradictions dans l'amour des créatures : nous cherchons en elles la simplicité et l'infini sans vouloir renoncer à la saveur qui vient du mélange ni à l'assurance que donnent les limites.



... Un amour qui serait la dernière des folies s'il n'avait pour caution la suprême sagesse comme la tempête a sous elle toute l'étendue silencieuse de la mer...



Le passé, l'oubli et l'éternité. Les morts ne peuvent être qu'oubliés — ou immortels. Ainsi de l'amour : lorsqu'il a réduit en cendres tous les éléments combustibles que les amants pouvaient offrir à ses feux, il sombre dans l'indifférence ou s'envole vers l'éternité.



Cycle de l'amour. Circé et Béatrice : l'Ange m'a souri d'abord, mais ce sourire n'était que l'amorce de la Bête. J'ai bu le poison jusqu'au bout — et puis, au fond de la Bête, j'ai retrouvé l'Ange. Le noyau a tenu les promesses de l'écorce ; la réalité éternelle a repêché et ranimé sur l'autre rive l'illusion noyée.



Je t'aime au-delà de toutes les raisons d'aimer. C'est ainsi : comme le cœur bat, comme le soleil éclaire, comme Dieu existe. Tu m'effleures avec toute la légèreté de l'illusion, tu m'écrases de tout le poids de la nécessité. Tu es à la fois ce qui aurait pu ne pas être et ce qui ne peut pas être autrement : un météore qui s'est envolé dans le ciel des étoiles fixes et mêlé à Dieu.



Dernier et suprême amour. L'illusion consiste à méconnaître le pouvoir du temps, la foi à défier le temps en sachant que le temps aura le dernier mot. « Pour les vaincus, la lutte est un grand bonheur triste... » On va à l'abîme les yeux ouverts. *On croit, non parce qu'on ne sait pas, mais contre ce qu'on sait.*



Je crois en toi au-delà de toutes les apparences, et non pas seulement de celles qui s'opposent à la foi mais aussi de celles qui semblent la nourrir et la confirmer, car la foi ne doit reposer sur *aucune* apparence.



Amour : promesse tendue vers l'impossible et, par conséquent, jamais accomplie : même les plus hauts instants de bonheur sont encore attente et nostalgie, chaque plénitude creuse un nouveau vide, le breuvage attise la soif. — Le signe d'un grand amour consiste non pas *à tenir* mais à *entretenir* une promesse divine. On aime non dans la mesure où l'on possède mais dans la mesure où l'on attend.



Réalisme, bon sens de Marthe devant Lazare au tombeau : *jam foetet*. — Réponse de la folie divine : *Surge Lazare*. Il est vrai que le même cri poussé par d'autres que le Christ ne ressuscite pas les morts physiques — et à peine davantage les morts spirituels. N'importe : la résurrection de Lazare est le signe sensible de la fécondité invisible de la folie, et tous les Lazares appelés avec assez de foi et d'amour hors de leur tombeau sont promis à une résurrection mystérieuse. Et il est normal que cette résurrection soit incontrôlable, car où serait la folie héroïque de l'appel si la réponse

était automatique, ou simplement fréquente ? La fidélité dans l'échec est le signe de la prière surnaturelle : c'est le silence de Dieu qui divinise le cri de l'homme.



Je crois — et j'ose à peine exprimer cette expérience, de peur de la détruire en la laissant émerger dans la conscience — qu'une nouvelle dimension de l'amour m'a été révélée. Non pas précisément une nouvelle dimension, mais le confluent de deux dimensions, celle de la tendresse humaine et celle de la miséricorde divine, le point de jonction du signe et du signifié. Une ascension ? Le mot me choque, car il implique une activité, un effort, alors que la transmutation qui s'est opérée en moi avait la passivité d'une chute. Toute idée de mérite — c'est-à-dire de proportion entre le don et celui qui reçoit — s'efface devant l'expérience vécue et irréfutable de la gratuité. J'ai compris à fond la vanité de tous les efforts humains pour changer de niveau spirituel. Ce ne sont que grimaces, contorsions et déguisements d'un moi qui joue à cache-cache avec lui-même et qui se retrouve toujours.

Il faut être expulsé de ce moi par l'influx divin pour en voir enfin du dehors toute la misère et tous les mensonges. On se sent comblé, ressuscité — et aussi humilié, au grand sens du mot — comme la poussière du désert sous la pluie du ciel. *La plénitude élimine la suffisance.*



Je me perdais dans le pressentiment de je ne sais quelle plénitude d'avant le péché, peut-être d'avant la création. Il n'y avait plus de séparation, plus de calculs, plus de conflits : toute richesse se fondait en pauvreté ruisselante, l'univers entier n'était qu'une défaillance bienheureuse, un vaisseau fantastique qui faisait naufrage en Dieu. Toute chose conservait son être et perdait ses frontières ; l'infini pénétrait

jusqu'au fond du fini comme la lumière traverse un vitrail ; il n'y avait plus de secret et tout était mystère.

J'ai entrevu cela comme un mendiant contemple un festin royal, les pieds dans la boue, derrière les vitres illuminées du palais. La chair existait encore, mais noyée dans la lumière, non pas impure : insignifiante. Il y avait entre elle et l'amour le même rapport qu'entre le maigre insecte que dévore l'oiseau et l'espace sans bord où se déploient ses ailes.

Tout ce qu'on nomme l'amour humain, avec ses ruses, ses jeux et ses guerres, m'apparaissait comme une caricature grotesque, une ébauche informe, une enveloppe desséchée de chrysalide. J'ai eu honte d'avoir joué jadis ce jeu pitoyable, cette parodie grimaçante de l'amour... C'était un autre monde — une révélation immobile qui dilate le désir à l'infini et ne laisse plus rien à désirer...



Je te regarde chaque jour avec des yeux de nouveau-né — ou de mourant. La lumière ne se donne dans toute sa pureté qu'aux regards qui viennent de s'ouvrir ou qui vont se fermer.



Elle. Je n'arrive pas à la situer dans le cadre des jours, dans le réseau des habitudes. Elle est la permanence du miracle, la cristallisation de l'éclair. Invulnérable au temps parce qu'elle ne cesse pas de jaillir de l'éternité. Elle est l'apparition parmi les apparences, la vision parmi les choses vues ; c'est peu de dire que je la préfère à tout : je ne la compare à rien.



Tu es plus que ma vie, tu es ce qui la fait déborder au-delà d'elle-même. Toi par qui j'ai honte de n'être que moi...



Le passage de l'amour à l'amitié est presque impossible parce qu'on ne redescend pas de l'absolu au relatif — même si cet absolu n'est qu'un mensonge. C'est la gloire et le châtiment de l'homme de préférer l'ombre de l'infini à un bien réel, mais limité. Tu m'avais promis le Ciel : qu'importe tout ce que tu peux me donner en dehors de ce bonheur impossible que j'attendais de toi ?



On a dit et redit que l'amour ne peut survivre que s'il se transforme en amitié. Mais que reste-t-il du mystère nuptial au terme de cette métamorphose ? La nuit est la patrie de l'amour comme le jour celle de l'amitié — et la lumière diurne dissipe, avec les ténèbres de la nuit, l'ivresse magique du songe. Il peut exister pourtant des unions où le mystère et la lumière ne s'excluent pas, mais jaillissent sans fin l'un de l'autre comme la rotation de la terre fait alterner le jour et la nuit.



J'entrevois — enfin ! — à travers l'amour ce que doit être la morale : veiller sur la pureté du feu intérieur ; éviter à la fois qu'il s'éteigne et qu'il se nourrisse de matières indignes de lui. Quelque chose qui s'apparente à la mission des vestales. Etre un gardien du feu, non un extincteur.



Si Dieu a un cœur, ce cœur ne peut battre qu'en se brisant. Je pense à ce que pourrait, à ce que devrait être le culte du Sacré-Cœur : la contemplation et l'imitation de cette tendresse divine, purgées de toute fadeur sentimentale dans le creuset de l'impossible. On parle beaucoup de l'imagination

comme de la faculté de l'irréel. Mais rien n'est moins imaginaire que l'image nue.

⁂

Mot d'une petite fille qui n'a, pour tout jouet, qu'une vieille poupée sale et mutilée. Quelqu'un lui dit : « Comme ta poupée est laide ! » Elle prend la poupée sur sa poitrine, la couvre de caresses et répond en la tendant à son interlocuteur : « Maintenant elle est jolie ! »

⁂

Une amie me raconte un étrange rêve dont le symbolisme m'éblouit. Elle avait depuis longtemps l'habitude de dire devant des êtres contrefaits de corps ou d'esprit : « C'est pourtant une créature du Seigneur ! » Or, voici son rêve. Un paysage de mort, une route à travers des rochers désertiques illuminés par une phosphorescence épaisse qui étouffe le regard — et brusquement, le démon qui se trouve devant elle sur la route, entouré d'êtres monstrueux, moitié robots et moitié cadavres, avec des trous à la place des yeux et des taches sur le corps qui tiennent à la fois de la rouille et de la lèpre, et dont l'aspect la fait se crisper d'horreur. Elle essaie de fuir, mais le démon lui ricane à l'oreille avec une espèce d'ironie provocante : « Ce sont pourtant des créatures du Seigneur ! » Alors elle surmonte son épouvante et, s'avançant péniblement comme si son corps était devenu de plomb, elle prend un de ces monstres dans ses bras et s'incline vers lui. Et, juste à ce moment, l'être infernal fait de mécanique et de pourriture prend un visage humain et lui sourit.



Aimer au centre, à la racine de tous les amours avant qu'ils se séparent et se limitent dans l'espace et dans le temps. L'amour divin est aux autres amours qui procèdent

de lui ce qu'est la lumière blanche aux couleurs. Chaque couleur est une *fraction* — je dirai presque une *fracture* — de l'invisible lumière, et en même temps une crispation, une souffrance, car elle voudrait représenter à elle seule l'unité brisée : qu'on songe, par exemple, aux idolâtries mutilantes qui naissent de l'amour sexuel et maternel ou des passions politiques. Prodigieuse intuition de Goethe : « Les couleurs sont les souffrances de la lumière. »



La vie est basse et absurde, mais elle laisse pénétrer ce rayon — l'amour — qui la condamne par sa pureté et qui la justifie par sa présence.



Etre détaché de tout — première condition pour n'être indifférent à rien.



Là où l'amour est parfait, il n'y a pas de loi, mais là où il n'y a plus d'amour, tout devient loi ou chaos.

7.
La foi et ses vêtements

Foi, fanatisme et scepticisme. Rien de grand ne se fait sans la foi. Mais quelle foi ? « La foi sauve, donc elle ment », disait Nietzsche. La vraie foi n'est ni un refuge ni un bouclier, c'est un élan intérieur, une confiance nue qui nous donne le courage d'affronter, sans vêtement et sans arme, le mystère de notre origine et de notre fin. *Ce n'est pas la négation, c'est le dépassement du doute.*

Le fanatique va de l'avant grâce aux œillères de ses convictions étroites qui le préservent du doute ; le sceptique n'a pas d'illusions mais, doutant de tout, il n'avance pas ; le vrai croyant doute et il avance quand même : *il marche sur son propre doute.* La foi n'est pas un stupéfiant qui nous rend insensibles aux morsures du doute, c'est un tonique qui nous les fait à la fois éprouver plus vivement et dominer. La foi et le doute se prêtent mutuellement des forces : la foi creuse le doute et le doute purifie la foi.



« J'ai toujours eu pour discipline de douter de tout ce qui pouvait m'encourager » (Jeanne P.). C'est bien cela : ne jamais donner un coup de pouce sur le plateau « consolateur » de la balance, douter jusqu'à ce qu'on soit vaincu par une évidence irrécusable ou un appel irrésistible. Et

si cette heure divine ne sonne jamais, ne pas laisser le doute se cicatriser en indifférence, mais l'offrir à vif, dans toute sa misère et toute sa loyauté, à la Certitude qui refuse de dire son nom.



« Prenez de l'eau bénite, cela vous abrutira et vous croirez » (Pascal). Alain a souvent remarqué que toute attitude extérieure entraîne une adhésion intérieure : on croit au geste qu'on fait aussi longtemps qu'on le fait. Et si l'esprit en nous dresse la bête, on peut dire que, sous un autre rapport, la bête dresse l'esprit, au sens le plus strict du mot, en lui fournissant un axe qui le fait tenir debout, en l'empêchant d'osciller d'une opinion ou d'un sentiment à l'autre. D'où l'importance des costumes, des coutumes, des rites et des attitudes. « La gravité est un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit », disait La Rochefoucauld. Il faut aller encore plus loin : non seulement pour cacher, mais pour suppléer, pour donner à l'esprit une assiette qu'il n'aurait jamais sans ce lest corporel. Et qui méprise trop ce lest risque de se perdre dans les nuées comme un ballon fou.

En d'autres termes, la foi est fille de l'action et le doute vient du repos. Pour « suspendre » son jugement, il faut aussi cesser de marcher, car, même si le but est illusoire, la marche est déjà une preuve. Toute foi est irréfutable dans la mesure où elle entraîne l'action. *Stella rectrix* : même inaccessible, même vue en rêve, je crois à l'étoile tant que je marche vers elle.

Une des grandeurs de l'homme, c'est d'avoir parfois — très rarement — le courage de s'arrêter pour choisir entre les feux qui scintillent dans sa nuit — au risque de mourir de solitude et de froid. Le sommet de la foi est dans la contemplation — et la contemplation est immobile et inactive.

⁂

Ce militant chevronné d'action catholique, cet onctueux prélat, ce philosophe bien pensant : j'ai beau écarquiller les yeux, je ne découvre en eux aucune étincelle de foi vive. Et cependant je suis sûr qu'ils persisteront jusqu'à la fin dans la plus stricte orthodoxie. C'est que cette foi, dont ils font profession et étalage, leur impose trop de devoirs extérieurs pour qu'ils aient le loisir et la force de la mettre en question dans le secret de leur être. Et leur être a-t-il seulement encore des secrets ? Le doute, l'affrontement intérieur, la lutte avec l'ange sont devenus pour eux un luxe impossible. La foi s'impose à eux du dehors au dedans : ils « représentent » la foi, et aucun acteur ne peut jouer décemment son rôle sans y croire un peu. Leur foi est liée à leurs intérêts temporels — rang social, prestige, importance — et portée par ces intérêts : la perdre et avouer l'avoir perdue bouleverserait toutes leurs raisons de vivre et d'agir. La fonction chez eux supplée l'organe. Ils ont accepté d'apporter l'armure ; maintenant l'armure les porte, même si le corps est défaillant. Le personnage parle si fort et si haut qu'il réduit la personne au silence, voire au néant. Mais qu'importe au fond la personne ? La coquille de l'escargot mort reste intacte...

Cette « confirmation dans la foi » n'a de commun que le nom et l'apparence avec la fidélité des saints. Car de ceux-là aussi on peut prévoir qu'ils ne perdront jamais la foi. Il y a deux façons d'être orthodoxe : celle du piquet planté droit dans la terre et celle de l'arbre qui monte droit vers le ciel. En deçà ou au-delà du doute...



Foi. Toute foi vivante et profonde comporte un immense halo de scepticisme. Elle fait douter en particulier de toutes les formules qui ont l'ambition de la définir.



« S'il y avait un Dieu, je ne voudrais pas être ce Dieu : la misère du monde me déchirerait le cœur » (Schopenhauer). L'excuse de Dieu, c'est que, placé hors du temps, il voit simultanément la misère fugitive et la consolation éternelle...

Mais de quoi vais-je parler ? Je ne vois rien, je ne sais rien — et tout ce que je dis n'est peut-être qu'une combinaison arbitraire de pensées et de vœux sans aucun fondement dans le réel. N'importe ! Il faut avoir pour règle de vie de penser et d'agir comme si ce qui est le plus beau était aussi le plus vrai. Et cela sans illusion, par *foi*. Les mystiques savent ce qu'ils disent quand ils parlent de foi *nue*. Les idées, les images, les sentiments, les consolations dont s'entoure la foi, dans la mesure où ils estompent son caractère d'incertitude, d'affrontement et de défi, forment une coquille, une pulpe d'apparences qui compromet le germe surnaturel. Quand la foi est « habillée », ses vêtements sont tissés de fausses certitudes et, au lieu de la protéger, ils l'étouffent...



A voir l'étroitesse, l'indiscrétion et la suffisance de la plupart des convertis, on ne peut que leur souhaiter de se convertir de leur conversion — de revenir au scepticisme par approfondissement de la foi.



Foi. Participation de l'âme au mystère ou pli imposé à l'esprit par l'éducation et l'opinion ? Ces deux attitudes, loin de se recouvrir, sont plutôt opposées l'une à l'autre. Plus la foi d'un homme est claire et précise, plus, en général, le sens du mystère lui fait défaut. Et réciproquement la familiarité avec le mystère dissipe souvent le côté humain de la foi. D'où ce paradoxe apparent que certains perdent la foi apprise à mesure qu'ils s'ouvrent personnellement au

mystère tandis que d'autres cherchent dans la foi une protection contre le vertige et l'angoisse du mystère.

Il faut réserver le cas de certains mystiques chez qui l'expérience la plus authentique du mystère vient corroborer, d'après leur propre témoignage, non seulement les grandes articulations de l'orthodoxie religieuse, mais des opinions très contestables qui étaient celles de leur siècle et de leur milieu psychologique et social — par exemple une certaine imagerie de Dieu, de l'enfer et du paradis ou bien des légendes que personne n'oserait défendre aujourd'hui. Mais là, on peut toujours se demander s'il ne se produit pas un transfert inconscient d'un plan sur un autre : une sorte de détournement et de captation des données irrévélables de l'expérience mystique par le sillon d'attitudes mentales préexistantes. Ainsi, quand il pleut, l'eau du ciel s'accumule dans certains plis du terrain dont elle épouse la forme — ce qui ne veut pas dire que les vallées créent la pluie ni même qu'elles aient une affinité spéciale avec elle. L'eau suit simplement la pente de chaque terrain... Et cette comparaison prend toute sa force quand on songe que des mystiques de divers pays et de diverses sectes ont cru trouver, dans la même expérience du mystère, la confirmation des opinions les plus différentes et parfois les plus contradictoires.



« Mes voix ne m'ont pas trompée », s'écriait Jeanne d'Arc sur son bûcher. Intériorité, subjectivité de la vocation. *Mes* voix : une parole qui n'est prononcée que pour moi et qui ne peut pas me tromper puisqu'en l'écoutant je réponds au vœu de Dieu sur mon âme. Tout se passe en moi : *mes* voix et *ma* réponse qui, après avoir rempli ma vie, la détruisent ; la fidélité qui s'achève en martyre...

Tout cela est admirablement clair pour celui qui l'éprouve ; ce que je vois mal, c'est par quels critères cette assurance intérieure prend une valeur objective, comment un autre homme peut dire : *ses* voix ne *me* trompent pas, moi qui ne

les ai pas entendues, moi à qui elles n'étaient pas adressées. Le succès joue un grand rôle (la mission de Jeanne, après l'éclipse de Compiègne et de Rouen, a finalement réussi : les Anglais ont quitté la France), mais il faut tenir compte aussi de l'écho intérieur, des réactions en chaîne de la foi : la voix du prophète ou de l'inspiré devient, pour ceux qui sont dignes de l'écouter, l'appel de leur propre génie, le cri de leur solitude enfin révélée à elle-même...



Toute grandeur exige le dépouillement et la pudeur. Ces deux vertus semblent contradictoires. En réalité, elles s'attirent, car il n'est de vraie pudeur que dans la nudité. La nudité sans la pudeur est vulgarité ou cynisme ; la pudeur sans la nudité est affectation ou hypocrisie.



Splendeur de la Collecte d'aujourd'hui (onzième dimanche après la Pentecôte) : « *Deus qui abondantia pietatis tuae et meritas supplicum excedis* et vota : *effunde super nos misericordiam tuam : ut dimittas quae conscientia metuit, et adjicias* quod oratio non praesumit. » Une miséricorde qui va au-delà non seulement de nos mérites, qui ne sont rien, mais de nos vœux qui semblent immenses — qui nous délivre de ce que nous craignons et qui nous accorde ce que nous n'osons pas même espérer.



Se rapprocher de Dieu... Mais comment peut-on sentir qu'on se rapproche de celui qui est partout ? — En cessant d'être quelque part, de s'accrocher à un lieu, à une chose, à un être, à une espérance. La docilité de la cire, indifférente à toutes les formes...



Rien n'est assez grand, rien n'est trop petit pour Dieu...



Notre Père qui êtes *aux cieux* — ce qui ne signifie pas en dehors de tout, mais parfaitement intérieur à tout (le Royaume des cieux est au-dedans de nous). L'idée d'extériorité est l'antithèse de l'idée de Dieu : l'enfer, dans l'Evangile, s'identifie aux ténèbres extérieures. Donc la lumière est intérieure : Dieu habite en nous ; c'est nous qui n'habitons pas en Dieu, c'est par notre refus que Dieu n'est pas partout.



Tout ce qui est surhumain (dans la pensée, dans l'amour, dans l'art ou dans la religion) implique nécessairement quelque chose d'inhumain. La bonté des dieux est toujours cruelle pour l'homme.



Tout ordre supérieur est désordre par rapport à l'ordre inférieur : la vie par rapport à la matière, l'esprit par rapport à la vie, le miracle par rapport à la nature et à ses lois. Et Dieu, suivant le niveau où on se place pour le regarder, est l'éternel pivot de l'ordre ou l'éternel levain de l'anarchie.



Athéisme pratique des « croyants ». Ils croient en Dieu, mais ils repoussent la croix qui est l'unique moyen de s'unir à lui. Et, par là, ils le nient en même temps qu'ils l'implorent. Tout ce qu'ils lui demandent (santé physique, prospérité matérielle, équilibre psychologique, prolongation indéfinie de l'existence) se réduit à une espèce de bonheur temporel qui leur permettrait, à la limite, de se passer de lui.

En courant après ses dons, ils tournent le dos à son amour qui exige la nudité de l'âme et la mort à soi-même. Car toute prière en vue d'obtenir un bien temporel s'appuie sur un refus implicite du bien éternel. De sorte qu'il n'y a pas beaucoup de différence entre l'athéisme actif des incroyants qui voient dans l'homme l'unique ouvrier du bonheur de l'homme, et de l'athéisme paresseux des fidèles qui demandent à Dieu de donner « comme le monde donne ». Les uns et les autres n'ont pas d'autre patrie que la terre et traitent Dieu comme un souverain temporel — les premiers en révoltés avides de le détrôner et de se mettre à sa place, les seconds en courtisans qui mendient ses faveurs plutôt que son amour. Il ne prie pas vraiment, celui qui demande à la prière ce que les athées attendent de l'action.



Les Hommes contre l'Humain (titre d'un livre de Gabriel Marcel). On peut continuer et parler des artistes contre le Beau, des amants contre l'amour, des prêtres contre Dieu, etc. Toutes les idolâtries brandissent le pavé de l'ours sur la tête de l'idole. Dans l'apostolat religieux en particulier : ce qu'on fait pour Dieu avec trop de ferveur humaine se fait dans une large mesure contre Dieu...



Voir le monde du dedans. Le saint le fait. Le poète aussi. Mais celui-ci ne saisit l'intérieur de l'être que pour le projeter aussitôt à l'extérieur afin d'en révéler le secret aux autres. C'est même à la réussite de cet attentat contre le mystère qu'on mesure le génie — étrange mélange de participation au sacré et d'exhibition sacrilège.



Lu sur un cadran solaire cette inscription qui exprime le rapport essentiel entre l'homme et Dieu : *Soli soli soli* (au

soleil solitaire les hommes isolés). L'isolement dans la dispersion devant la solitude dans l'unité.



Etrange expérience hier à C. J'ai senti craquer à la fois mes limites et mon être : j'oscillais entre l'infini et la démence. Tout ce que l'espace sépare, tout ce que le temps mutile, je désirais — d'un désir plus vrai que tout ce qu'on nomme ici-bas réalité — l'embrasser dans une étreinte unique, le boire dans une seule coupe. Tout avoir, sans morcellement et sans succession — ou plutôt, être tout. Car que sert à l'homme de gagner l'univers si son âme reste inégale à l'univers possédé ?

Ce cri démesuré venait d'un autre monde. Etait-ce un appel ou une tentation ? Fallait-il y répondre ou se boucher les oreilles pour ne plus l'entendre ? L'un et l'autre sans doute, car, du fond de mon être, j'ai répondu simultanément oui et non. Dieu et le diable nous font la même promesse, l'ange et la sirène chantent la même chanson : la seule différence est qu'ils ne visent pas à la même altitude. Ce qui, en bas, est tentation, en haut, est vocation. Et c'est pour cela que tout vouloir et tout refuser ne font qu'un et que, suivant le point de vue où on se place, la sainteté est le oui absolu ou le non suprême.



Pureté, synonyme d'impuissance. Tout est facile à obtenir en ce monde avec des moyens bas — y compris la vertu morale, y compris tous les simulacres possibles de la sainteté. Et les hommes ne demandent qu'à croire — à condition qu'on leur mente. Ils croient celui qui *affirme* et non celui qui *sait*. Car, précisément, celui qui sait n'ose rien affirmer...

Et il affirme d'autant moins qu'il sait davantage. Car à mesure qu'il pénètre plus avant dans les vérités qu'il croit posséder, il les voit s'accoupler mystérieusement à leur

contraire — et, de cet accouplement, naissent une infinité de vérités métissées dont il est incapable de saisir les contours et les nuances. Alors, aux idées claires et tranchantes, se substituent les phosphorescences imprécises d'un doute universel. Mais ce doute est plus voisin du savoir suprême que les lumières artificielles que distribuent les « maîtres à penser ». Il faut choisir : être ébloui par le soleil ou éclairé par une lanterne. L'éblouissement qui vient de la lumière originelle, trop puissante pour nos regards, nous rend à jamais sceptiques à l'égard du faible éclairage, adaptés à nos faibles yeux, qui émane du lumignon fabriqué par les hommes.

Conclusion : celui qui veut être un maître à penser doit se garder avant tout de penser trop loin et trop profond. Sinon, il devient un *maître à douter*. Car l'obscure révélation de *la* vérité indécomposable et incommunicable fait douter de toutes *les* vérités.

Un maître à douter — et un maître à croire. Car qu'est-ce que la foi, sinon un combat incessant contre le doute — un doute qui, s'il était définitivement vaincu, entraînerait son adversaire dans sa ruine ? La dialectique de la foi et du doute s'apparente à la relation des astres et de la nuit : un projecteur assez puissant pour dissiper les ténèbres éteindrait aussi les étoiles. Et c'est pour cela que tant d'apôtres détruisent la substance de la foi en prêchant de fausses certitudes.



Celui qui sait *pour quoi* il vit n'a pas besoin de se demander *pourquoi* il vit.



Toutes les raisons, issues de ma clairvoyance, qui m'invitent à considérer Dieu comme n'étant pas ne font qu'attiser mon désir aveugle que Dieu soit. Toutes les lumières qui le chassent de mon esprit l'enfoncent dans mon âme.



Conviction et foi. La différence fondamentale entre ces deux attitudes se réduit peut-être à ceci que le doute est un poison pour la conviction et un aliment pour la foi.

8.
Justice et miséricorde

« La nécessité, en tant qu'absolument autre que le bien, est le bien lui-même » (Simone Weil). Un théologien protestant a dit dans le même sens que « la foi est la participation à la faiblesse de Dieu dans le monde ». C'est-à-dire le consentement intérieur à un ordre où la miséricorde et la puissance n'ont aucun lien apparent entre elles. Cette pensée contredit l'éternel rêve de l'homme : celui d'une puissance surnaturelle qui, non seulement aurait pitié de nous, mais dont la miséricorde se traduirait par des grâces, des faveurs, voire des miracles sur le plan temporel. Le rêve d'une providence qui desserrerait pour nous l'étau de la nécessité en faisant pleuvoir dans nos mains ou dans nos âmes — c'est-à-dire au niveau de l'événement extérieur ou intérieur — des bienfaits étrangers à l'inexorable enchaînement des effets et des causes ou sans proportion avec nos efforts pour modifier cet enchaînement.

De ce rêve, procède une infinité de prières : celle du paysan dont la récolte sèche sur pied et qui demande la pluie, celle du malade incurable qui se débat contre la mort, celle du vieillard après la ferveur de la jeunesse évanouie, celle de l'élève qui n'a pas préparé son examen et qui implore une illumination analogue au don des langues.

Contrairement au texte célèbre des Psaumes qui dénonce l'impuissance des idoles, c'est à cette confusion de

la puissance et de la grâce qu'on reconnaît, à tous les degrés et sous n'importe quel nom, la présence de l'idolâtrie. — Seigneur, ayez pitié de moi ! cela signifie presque toujours : Seigneur, séparez-moi de mon destin, épargnez-moi d'être brisé par cette nécessité que vous avez créée et à laquelle vous vous êtes soumis sous les oliviers et sur la croix, faites avorter en moi la contradiction qui est la semence de Dieu dans l'homme, déchirez avant terme ce voile d'apparences qui ne doit s'ouvrir qu'à la mort, faites que le vrai me devienne vérifiable, sinon dans l'événement extérieur, du moins à la surface de la vie intérieure, dans mes sentiments, mes états d'âme : donnez à mon âme une nouvelle teinture, mais gardez-vous bien de la tuer pour qu'elle renaisse, car je ne veux pas changer d'âme, je ne veux pas d'un cœur nouveau, je veux un cœur repeint, remis à neuf du dehors, tout luisant de vernis divin. Ce qui revient à dire : que votre puissance me protège contre l'appel dévorant de votre pureté ; soyez pour moi l'apparence qui sauve et non la réalité qui tue.

Pour que la miséricorde soit pure, il faut qu'elle soit sans puissance et, *apparemment*, sans effet. J'entends sans effet sur la nécessité pour être reçue, dans sa plénitude sans limite, par la liberté. Sans effet sur la mort pour préparer la résurrection. Sinon les rapports entre l'âme et Dieu restent sur le plan de l'avoir : ce sont des rapports entre le puissant et le faible, entre le maître et l'esclave. Car Dieu est plus faible que nous en ce monde, et sa miséricorde est celle d'un être qui ne peut rien donner, comme le mot l'indique, que son cœur. C'est à lui que s'applique par excellence le mot de Nietzsche : « Je ne fais pas l'aumône, je ne suis pas assez pauvre pour cela. »

On peut même interpréter dans ce sens la distinction classique entre la justice et la miséricorde de Dieu. Dieu est juste en tant qu'il a délégué sa puissance à l'inexorable nécessité : dans ce domaine, pas de faveurs, pas de passe-droit ; la gratuité est absente ; l'effet, impitoyablement, suit la cause et chacun recueille jusqu'au bout le fruit de ses

actes. « Vous ne sortirez pas d'ici que vous n'ayez payé la dernière obole... »

Mais Dieu est infiniment miséricordieux en tant qu'amour, dans son essence solitaire, hors de la création et de ses lois : « Je ne donne pas comme le monde donne. » La justice est la loi de la création, la miséricorde est la loi de l'incréé. Deux lois absolument étrangères et irréductibles l'une à l'autre — et qui, cependant, s'identifient dans la mesure où on accepte, par respect et par amour de la seconde, d'obéir sans restriction à la première, car alors nécessité et liberté, temps et éternité, vie et mort ne s'opposent plus : « Tout est fruit pour moi de ce qu'apportent tes saisons, ô nature ! » Mais il faut subir jusqu'au bout la justice de Dieu pour rencontrer sa miséricorde.

***

Simone Weil dit que l'absence totale de miséricorde ici-bas est le signe de la miséricorde de Dieu. Cette absence ne peut pas être totale, car alors que saurions-nous de la miséricorde de Dieu ? Disons que la miséricorde est absente de la nature, mais présente dans le centre divin de l'âme. Pour moi, je n'ai jamais senti la miséricorde de Dieu à mon égard, mais la pitié que j'éprouve pour les misérables me fait croire que Dieu a pitié de moi comme j'ai pitié de mes frères. Je reçois la miséricorde dans la mesure où je l'éprouve. Je suis du péché qui pleure et ne juge pas — et si le péché est capable de miséricorde, quelle doit être la compassion d'un Dieu infiniment pur ? « Personne n'est coupable, je dis personne ! » s'écrie Lear dans cette crise de folie qui délivre en lui le Dieu à travers les ruines du roi brisé...



Loi du créateur : croissez et multipliez. La loi du Sauveur est inverse : elle nous enseigne l'effacement, la décroissance (Il faut que je diminue pour qu'il croisse... Si le grain ne

meurt...) et le retour à l'unité par la chasteté et par la mort.

La première loi est de la vie temporelle, car Dieu ne peut créer que dans le temps ; la seconde loi est de la vie éternelle, car Dieu ne peut sauver qu'au-delà du temps.

La première conséquence du premier précepte est de manger, car la vie temporelle ne peut se maintenir que par un carnage réciproque et perpétuel.

La première conséquence du second précepte est de se laisser manger. Et le Christ l'a subi dans toute sa force en perpétuant l'Eucharistie par le sacrifice de la croix, en se faisant pain, en s'anéantissant dans nos bouches impures. Par là le Sauveur rachète la « faute » du Créateur, le Dieu-victime transfigure l'œuvre du Dieu-bourreau. L'homme, en mangeant, ne peut qu'entretenir quelques instants cette mort masquée et agitée qu'est la vie temporelle, mais Dieu, en se laissant manger, nous donne la vie éternelle.

9.
La lumière et le secret

Dieu est l'au-delà de tout. Et c'est pour cela qu'il n'est la négation de rien ; *car il contient tout ce qu'il dépasse.*

De même pour l'homme : il ne repousse et ne calomnie que ce qu'il n'a pas atteint ; ce qu'il a vraiment dépassé, il se contente de le mettre à sa place.



Platon insiste sans fin sur le caractère incommunicable de la vérité : le maître n'apporte rien au disciple, il lui fait prendre conscience du trésor qu'il porte en lui. Sa tâche consiste à dissiper les apparences pour mettre à nu la vérité qu'elles dissimulent. L'architecte de l'âme est Dieu ; on ne refait pas son œuvre, mais on peut, à la façon de celui qui restaure une vieille église, gratter la pierre pour la rendre à sa nudité primitive.



Le rideau qui se lève fait en grande partie le charme du théâtre. Le fil de l'habitude est rompu, le monde qui s'offre à nos regards semble créé de toutes pièces, jailli directement du néant. Si nous contemplions avec les mêmes yeux et la même attention les événements et les hommes qui nous entourent, nous serions aussi émerveillés que devant les jeux

de la scène. Toute révélation est d'abord un déchirement de l'habitude.

⁂

Découverte de Dieu ? Question mal posée. On ne découvre pas Dieu à la façon d'un explorateur qui part à la conquête d'une terre inconnue et qui s'équipe en conséquence. Il s'agit plutôt de se découvrir soi-même, au sens primitif du mot, c'est-à-dire de se dépouiller de tous les vêtements de mensonge et de vanité qui empêchent le contact, ou plutôt l'identification entre le rien ténébreux de l'homme et le rien lumineux de Dieu.



Les grandes expériences de la vie ne sont pas des inventions, mais des découvertes. Et ce dernier mot doit être pris dans son sens le plus littéral : dans les grands moments de l'inspiration et de l'amour, nous *découvrons* l'objet contemplé ; autrement dit, nous traversons le voile tissé par la matière, le temps, l'habitude et les conventions, pour retrouver dans sa nudité l'essence éternelle.



L'expérience mystique, à tous ses degrés, est l'expérience de l'*épaisseur* de l'être. On sent que le monde de l'existence, avec ses innombrables formes, est à la substance universelle ce que sont les vagues à la profondeur obscure et silencieuse de la mer. Et une espèce de sécurité suprême naît de la certitude de ne pas pouvoir toucher le fond...



« Un être d'espèce divine passe inaperçu de tous » (Marc Aurèle). Surtout de lui-même. La lumière, qui fait voir toute chose, se voit elle-même comme un néant...



Quelque chose en moi assiste au déroulement de ma propre vie avec un mélange d'indifférence et de dégoût. Sur quoi donc serai-je jugé dans l'éternité ? Sur moi-même et sur mes actes ou sur ce double qui me regarde et qui me condamne ?



Deux choses me restent et me relient à la source à travers mes épaisseurs sans fond de bassesse et de mensonge : l'admiration et la tendresse, le frisson du regard devant la beauté du monde, le brisement du cœur devant la misère de l'homme. C'est par-là que j'existe : tout le reste n'est qu'illusion et péché.



Conversation avec X. au sujet du mot de Mme de Maintenon : « J'étais à cent piques au-dessus de l'intérêt : je n'ai aimé que la gloire, ce dont Dieu me punit par l'excès présent de mes grandeurs. » Il me fait remarquer que point n'est besoin d'être une grande âme pour reconnaître la vanité de l'ambition quand cette ambition est comblée : le dernier des hommes sent le néant d'un festin à l'heure où il souffre d'indigestion...

La grandeur morale se reconnaît à deux signes : pressentir la vanité des biens que nous n'avons pas encore et savourer la réalité des biens que nous possédons depuis longtemps. Echapper aux illusions des affamés comme à la déception des repus. Dominer la nouveauté comme la monotonie ; être assez lucide pour voir, au-delà du désir, le néant de ce qu'on désire et assez fidèle pour apprécier, au-delà de l'habitude, la réalité de ce qu'on possède. Ces deux vertus ne sont accessibles qu'à ceux qui attribuent plus d'importance aux objets qu'aux appétits.



Non dolent prava, sed frustra voluisse (Sénèque). Tout ce qui est bas est vain. Il faudrait être assez pur pour en comprendre la bassesse sans avoir besoin d'en expérimenter la vanité. Etre dégoûté du breuvage avant les suites de l'ivresse ; dire non au mal avant qu'il fasse mal.



Tu es ille vir. David ne se doutait pas que Nathan parlait de lui dans sa parabole de la brebis. Quel est donc ce sens de la perfection assez aigu pour nous faire apercevoir toutes les misères du prochain et trop émoussé pour nous faire comprendre que nous ne valons pas mieux que lui ? Il faudrait s'habituer à considérer les misères du prochain non comme une cible pour notre indignation ou notre pitié condescendante, mais comme un miroir placé sous nos yeux pour nous révéler que cet homme que nous condamnons ou que nous plaignons, c'est nous-mêmes.



Règle de vie : toujours essayer de réduire mes propres souffrances à ce qu'elles ont d'universel et d'anonyme, et considérer celles des autres comme uniques et irréductibles.



Dans le monde spirituel, il n'y a pas de ténèbres, il n'y a que des aveugles. Pas de flambeaux à apporter, beaucoup de cécités à guérir. Dieu a dit une fois pour toutes : *Fiat lux*. Mais l'homme doit répéter chaque jour : *Fac ut videam*.



L'action concentre. Mais elle limite. Penser à ce qu'on fait, c'est presque toujours ne penser qu'à ce qu'on fait. D'où le

danger de toute concentration qui a pour objet autre chose que le centre. Le monoïdéisme de l'action a pour récompense l'efficacité et pour rançon l'étroitesse.

⁂

« Mettez-vous à ma place. » A quoi bon le tenter ? En essayant de se mettre à la place des autres, on arrive tout au plus à se loger dans la partie la plus inconfortable de soi-même. Et personne n'y gagne rien — pas plus celui qui demande l'impossible que celui qui essaie de le lui donner.



Nous avons pourtant les mêmes idées, m'a dit cet homme qui, partageant mes convictions, ne comprend pas mon éloignement et ma méfiance. — Et qu'importe que nous ayons les mêmes idées si nous ne pensons pas au même niveau ? Il y a quelque chose de plus important que ce qu'on affirme ou que ce qu'on nie : c'est la qualité de l'esprit qui affirme ou qui nie. Je me sens plus près d'un athée profond que d'un croyant superficiel. Une rose en papier est plus loin d'une vraie rose qu'un chardon réel.



Objectivité et participation. Le jugement qu'on porte sur un phénomène social (une réunion mondaine, un repas de mariage, un meeting politique ou un défilé militaire, etc.) varie du tout au tout suivant qu'on y participe ou non, qu'on apprécie du dehors ou du dedans. Mais quand juge-t-on le mieux ? Comme spectateur ou comme acteur ? Dans le premier cas, on voit l'ensemble et les ficelles de la comédie ; dans le second, on participe à un entraînement affectif qui nous fait saisir, sous les ficelles du jeu, l'état d'âme du joueur.

Je crois qu'il faut être alternativement spectateur et joueur

ou même simultanément l'un et l'autre par une espèce de dédoublement intérieur qui nous permet de juger du dehors la qualité des sentiments que nous éprouvons au-dedans.

Pascal raisonne très superficiellement quand il affirme que ce que nous disons de nos amis absents est plus vrai que ce que nous exprimons devant eux parce qu'à distance nous jugeons avec plus de sang-froid. Mais la sympathie, la chaleur humaine qui rayonnent de la présence ne sont-ils pas aussi des éléments réels d'appréciation ? Et le sang-froid, si aisément sceptique et railleur, a-t-il nécessairement plus d'affinité avec le vrai que le « sang chaud » qui nourrit la communion et l'enthousiasme ? Et la valeur ou la vérité des êtres et des choses ne sont-elles pas dans l'accueil intérieur que nous leur faisons, plus que dans leur froide réalité « objective » ?

La conscience des mourants calomnie leur vie, disait Vauvenargues. Pourquoi ? Leur vie reste ce qu'elle fut, mais les actes que justifiait hier la chaleur de la vie et de l'action, le froid de la mort les condamne aujourd'hui.



En te regardant tout à l'heure dans je ne sais quelle lumière intérieure qui traverse ce qu'elle éclaire, j'ai pressenti quelque chose du mystère de la résurrection de la chair. Nos corps délivrés de la pesanteur et de la nuit, transformés en images pures, aussi légères que le regard qui les contemple. Une profondeur sans épaisseur : l'abîme de la transparence parfaite. Les noces virginales de la lumière et du secret. L'infini devenu refuge et sein maternel. Une révélation qui supprime tous les problèmes et fait s'épanouir tous les mystères...



Le plus haut... le plus bas... — Autre exemple où se révèle la loi d'Hermès : voir est plus noble que toucher, la contemplation l'emporte sur la possession charnelle, mais cette af-

firmation peut se renverser suivant l'objet qu'on regarde et la qualité du regard. Quand, dans le péché de luxure par exemple, la vue devient la pourvoyeuse ou le substitut du toucher, elle va plus loin dans l'abjection que n'importe quel contact charnel. Aux deux extrêmes, le *voyant* et le *voyeur*.

***

Une heure près d'une enfant de dix ans m'a comme décapé de quarante années de complications et d'embarras. Je ne me souviens pas d'avoir été à ce point enfant : un bonheur de bulle de savon et de feu follet, un frisson léger comme une plume et suraigu comme un chant d'oiseau, tout en surface et pénétrant jusqu'aux racines de l'être, une espèce de joie animale où la conscience s'ajoute non comme un frein mais comme un piment, une coulée sans réticence dans l'instant nu, une plénitude qui ne lie et n'engage à rien, sans souvenir et sans prévision, échappant au temps par l'immersion totale dans le temps et dont la parfaite absence de retenue n'est pas impudeur, mais délivrance. Ce bonheur est déjà conscient ; il reste innocent et spontané : c'est comme une goutte de rosée nocturne qu'éclaire, avant de la dissiper, le premier rayon de l'aurore : la fraîcheur de la nuit et le miracle de la lumière s'enlacent un moment dans sa pureté scintillante — rencontre éphémère de deux mondes opposés, prodige fragile que le jour, en grandissant, tuera dans une heure...



Je suis trop lucide pour pouvoir vivre de mensonges et trop impur pour me nourrir de la vérité. Je vomis les oignons d'Egypte et je n'ai pas de goût pour la manne...



Mot de Huysmans : « La conversion est un aiguillage : ce n'est plus la même direction, mais c'est toujours le même

train. » Si rien ne change dans le train, c'est que le changement de direction était illusoire. Car la route qui mène à Dieu rentre pour ainsi dire dans le voyageur, et le transforme. Plus encore : la voie est toute intérieure : elle consiste dans cette transformation du voyageur. La « metanoïa » de l'Evangile est précisément cette métamorphose : « Je créerai en vous un cœur nouveau... »



Paroles substantielles : profondeur de ce terme théologique. Des mots qui atteignent le fond de l'être, qui recréent celui qui les entend, qui sculptent en lui le silence. J'en ai entendu quelques-unes dans ma vie : elles me guident dans le temps, elles me jugeront dans l'éternité.



Mot d'un enfant à qui je demande quel nom il va donner au bateau qu'il vient de construire avec les pièces de son Meccano : « Je ne le baptise pas parce que, si je lui donne un nom, après je ne pourrai plus le démonter. » L'âme des choses, c'est le nom que leur donne Dieu...



Rapports entre l'exhibitionnisme littéraire et l'impuissance. Là où brûle un feu trop ardent, on cherche à voiler son éclat et à limiter ses ravages. Mais quand il s'éteint, on remue sans fin les cendres pour dégager un dernier reste de braise qui noircit d'ailleurs aussitôt qu'on le tire au jour...



Sagesse *aseptique* de Marc Aurèle : « N'estime jamais comme étant de ton intérêt de connaître *ce qui a besoin d'être caché par des murs et des rideaux.* » Cher Aurèle,

j'approuve de tout mon esprit, mais non de tout mon cœur. Car ta sagesse, nue et simple comme la lumière, ignore la fécondité du mélange — et quels éclairs peuvent jaillir des nuages les plus noirs. « Ce qui a besoin d'être caché par des murs et des rideaux », c'est ce que l'homme a de plus vil — et c'est aussi parfois ce que l'homme a de plus intime et de plus sacré. Fils trop docile des dieux, le sage ignore l'abjection de l'enfant prodigue, gardien de pourceaux et pourceau lui-même ; il ignore aussi l'éblouissement du retour dans la maison du Père et le pardon du soleil qui fend le nuage et sèche la boue.

***

La sagesse et la grâce. La sagesse suffit à me persuader de mon néant. Mais la grâce seule peut me donner la force d'agir, sachant que je ne suis rien, avec autant d'énergie que si j'avais l'illusion d'être quelque chose. Après avoir expulsé l'orgueil et tous ses mirages, elle le remplace par une présence sacrée — la sienne — qui nous rend en eau du ciel et de source tout le contenu de la citerne vidée. Car le sage est vide de lui-même, mais le saint est plein de Dieu.

Oui, la sagesse humaine suffit à nous vider de nous-mêmes et, dans ce sens, les stoïques ne nous trompent pas : la froide contemplation du point infinitésimal que j'occupe dans l'espace et dans le temps, le parallèle impartial entre ma personne et ces millions d'êtres humains qui, avant moi, sont nés par hasard et sont morts en vain, le retour lucide sur mon passé où de si brefs intervalles séparent la flamme de la cendre et la conception de l'avortement — tout cela — qui ne dépend que de la direction et de la loyauté de mon regard, c'est-à-dire de moi-même — est plus que suffisant pour me vider de ce sang impur qui nourrit « l'orgueil de la vie ». La grâce provoque la même hémorragie, mais elle opère en même temps une transfusion de sang divin : *jam non ego vivo, Christus in me vivit.* — Et là je ne peux que recevoir passivement. Pour saisir concrètement la diffé-

rence, comparons l'humilité exsangue d'un Marc Aurèle qui repose sur la conviction philosophique du néant de tout ce qui passe et l'humilité brûlante et radieuse d'un François d'Assise ou d'un Jean de la Croix qu'alimente le don gratuit d'une vie surnaturelle.

Le danger pour les chrétiens — et Gide l'a perçu clairement en analysant l'état d'âme de ses amis convertis — c'est que l'hémorragie humaine et la transfusion divine soient l'une et l'autre incomplètes, de sorte que le mélange de l'ancien et du nouveau sang confère aux passions du vieil homme une espèce de justification surnaturelle qui les fait sortir de leurs orbites. Là où la grâce n'a pu éliminer le moi, elle le dilate sans mesure. Il n'y a qu'un pas entre cette constatation vraie : Dieu habite en moi, et cette prétention délirante : tout ce qui est en moi est divin. Et par-là, le saint manqué se situe très au-dessous du stoïcien réussi. D'où il faut conclure — sauf peut-être pour les âmes naturellement très pures — à la nécessité d'une alliance entre la sagesse et la grâce.



Mystère du verbe. Un abîme s'était déjà creusé entre nous — et pourtant c'est en le nommant que nous l'avons créé. Cette puissance de la parole est comme le reflet de l'action créatrice du verbe divin. Tant que les choses ne sont pas dites, elles restent informes, virtuelles, plastiques comme la matière en fusion : le verbe leur donne une espèce de consistance définitive, il imprime sur elles une marque ineffaçable. Nommer, c'est en un sens éterniser, c'est tirer la chose exprimée hors du chaos où tout se confond et du temps où tout se succède. On entrevoit, à cette lumière, la vertu du secret et la profondeur sacrilège du mensonge. Et aussi la portée de l'avertissement évangélique sur le compte que nous aurons à rendre de nos moindres paroles.

⁂

Lieux communs. Toutes les grandes vérités sont universelles, donc communes. Et Dieu n'est-il pas le commun dénominateur de tous les êtres ? A l'inverse, le fou, l'imbécile sont incapables de communication et de communion : l'étymologie des mots idiot (particulier) ou aliéné (étranger) est assez frappante. Un génie n'est qu'un découvreur de lieux communs autour desquels se rassemblent, de siècle en siècle, les esprits humains. De même les villes se construisent autour d'un point d'eau ou d'un fleuve. Mais il faut distinguer entre le lieu commun stérilement rabâché et le lieu commun puisé à sa source, entre ceux qui prennent l'eau au robinet et ceux qui s'abreuvent au flot vivant. C'est avec ce qu'il y a de plus solitaire en nous que nous devons aborder les lieux communs.



Dieu descend vers celui qui l'implore sans bouger et non vers celui qui s'imagine monter vers lui. Il se donne à l'attente et non à l'action, à la prière et non au mérite. Le mot de *grâce* contient tout. Et il exclut l'idée de mérite. Car le mot même de mérite (*meros*) implique une proportion, une commune mesure entre le sujet et l'objet. Nous disons couramment : il l'a bien mérité, ou : il n'a que ce qu'il mérite, etc. Or il n'y a pas de proportion ni de commune mesure entre l'homme et Dieu. Et le service de Dieu n'est fécond que s'il est lié à la conviction la plus aiguë de son inutilité. « J'ai tout fait », dans ce domaine, équivaut rigoureusement à « je n'ai rien fait ». Alors Dieu fait le reste, et ce reste, c'est tout.



C'est quand l'utile apparaît inutile, le nécessaire superflu et le relatif néant que le misérable devoir temporel devient une obligation absolue, un impératif surnaturel. Marthe n'est

vraiment Marthe que lorsqu'elle regarde le monde avec les yeux de Marie.



Ne pas vouloir être consolé. Cela signifie simplement : ne pas vouloir être trompé. Est-ce ma faute si toute espérance est un piège ? Et quant aux consolations divines, est-ce encore ma faute si elles m'apparaissent comme un résidu, une dilution ou une seconde mouture des consolations humaines ? — Il ne faut pas chercher Dieu : on ne le trouve que trop, mais ce n'est pas lui ! Il faut plutôt se maintenir — en s'imprégnant des valeurs suprêmes : la vérité nue, la beauté sans alliage de désir et l'amour exempt de passion — dans cet état de pureté et d'attente qui nous rendra dignes, si Dieu existe, d'être cherchés et trouvés par Dieu.



Dieu tire tous les hommes du néant. *Mais à combien révèle-t-il ce néant d'où ils sont tirés ?*

10.
L'épreuve du temps

Au-delà des mythologies et des sciences, du merveilleux imaginaire et du réel mesurable, chercher les grands invariants qui peuvent unir, dans la même sagesse et la même foi (car, au centre de l'esprit, le Dieu des philosophes et le Dieu des croyants se rejoignent), les hommes de tous les temps et de tous les lieux. Le signe auquel on reconnaît ces invariants, c'est qu'il ne sont jamais vérifiables du dehors et toujours irréfutables au-dedans. Autrement dit, toute formule de vie se révèle tôt ou tard caduque, qui s'appuie sur des constatations extérieures, soit dans le domaine du merveilleux (car le « miracle » d'hier peut devenir le fait scientifique de demain), soit dans celui de l'histoire (car l'interprétation des témoignages est terrain mouvant), soit même dans l'ordre de la science positive, dont les lois ne sont que des explications approximatives et provisoires du monde des apparences. Seul défie l'usure des siècles le dialogue intérieur entre l'homme et sa source. Le Tao, les grands textes de Platon, Marc Aurèle, saint Jean de la Croix n'ont pas vieilli et ne vieilliront jamais. La Cité des âmes est invulnérable au temps.



« Dieu et l'humanité sont comme deux amants qui ont fait erreur sur le lieu de rendez-vous » (Simone Weil).

L'homme attend Dieu dans le temps, Dieu attend l'homme dans l'éternité. L'homme ouvre sa porte et fouille des yeux l'horizon terrestre dans l'espoir toujours renaissant et toujours déçu de voir arriver l'hôte suprême (Anne, ma sœur Anne...), alors que l'hôte est en lui et qu'il suffirait de fermer la porte pour le trouver. *Janus clausis...*



Est-ce que cela vient de Dieu ? me demande cet homme avide d'une certitude impossible. Réponse : Tout vient *de* Dieu — demandez-vous plutôt si tout ce qui est en vous va *vers* Dieu. Car une certaine qualité d'acceptation et d'offrande divinise tout...



« On va à Dieu par des commencements sans fin » (saint Grégoire de Nysse). C'est la définition même de la fidélité vivante : un recommencement indéfini, un départ sans arrivée, une aurore sans zénith et sans déclin : toujours sculpter la même statue qui, en se perfectionnant, conserve toutes les promesses d'une ébauche.



Une preuve de l'existence de Dieu : l'innocence des enfants qui, l'âme encore imprégnée de l'unité originelle, croient que la mécanique du monde obéit aux vœux de l'esprit, que « l'action est la sœur du rêve ». La prière la plus naïvement absurde, la plus contredite par l'aveugle et sourde nécessité témoigne que nous sommes sortis de Dieu — dans les deux sens du mot : origine et séparation.



Conversation avec X. au sujet de la religion. L'élément religieux authentique apparaît comme un isthme extrême-

ment étroit et toujours menacé d'engloutissement entre les passions individuelles (besoin de refuge, d'exaltation et de vengeance) et les pressions sociales (conformismes moraux, préjugés nationaux, pouvoirs politiques) ; qu'on enlève de la religion ce qui n'a de religieux que le nom, que reste-t-il ? Un infinitésimal. Nécessité de l'asepsie rationaliste...

* * *

Ce jeune homme est l'image de ce que je fus à son âge. Et, longtemps après son départ, notre dialogue s'est prolongé en confrontation intérieure entre mon être présent et mon être passé. Mon sentiment à l'égard de cet étranger que je fus ? Un mélange de regret et de pitié. Je me suis en quelque sorte liquéfié, c'est-à-dire que j'ai perdu à la fois ma dureté et mes limites. Et peut-être ai-je remplacé des vertus opaques par des péchés transparents.



« Tout est banal et éphémère » (Marc Aurèle). Le temps détruit tout ce qu'il crée, mais il ramène sans fin des formes semblables à celles qu'il a dévorées : les saisons se succèdent et se ressemblent, et la neige d'aujourd'hui reproduit la neige d'antan. Ainsi la vie temporelle est trop monotone pour satisfaire la soif de nouveauté et d'innocence qui consume notre esprit et trop changeante pour apaiser le besoin d'éternité qui brûle notre âme. Ni la connaissance ni l'amour n'y trouvent leur compte. Il faut monter jusqu'à Dieu, « beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ».



Tout bonheur humain — beauté, jeunesse, amour... — devrait se suffire à lui-même, car il n'aura pas de lendemain. Et cependant, nous l'interprétons comme une promesse, nous le vivons comme une espérance. Nous frisson-

nons de joie moins par la possession du bourgeon présent que par l'attente des fruits à venir — qui ne viendront jamais. Pourquoi le bonheur est-il inséparable de cette anticipation sur l'avenir, c'est-à-dire, en dernière analyse, sur la mort qui est le seul avenir certain et, en même temps, la négation de tout avenir ?

Cette anticipation prouve seulement que le vrai bien de l'homme n'est pas de ce monde. Il le sait puisqu'il vit dans l'avenir plus que dans le présent, mais il ne le sait pas assez puisque ce que le présent lui refuse, il l'attend de l'avenir qui n'est qu'un présent différé. La délivrance consiste à chercher au-delà du temps ce que tous les hommes cherchent au-delà du présent. Dans ce sens, l'espérance vraie correspond à la réminiscence platonicienne. Car il faut choisir entre deux conceptions de l'homme : celle qui en fait un produit du passé en route vers l'avenir (c'est le cas de tous les progressismes) et celle qui voit en lui un être qui, tombé de l'éternité, ne peut atteindre sa fin qu'en remontant vers son principe. La ligne et le cercle : pour les progressistes, la patrie est sur la route du temps et le ciel s'appelle demain ; pour le mystique, elle est avant et après la route, et le ciel s'appelle toujours. Dans la première hypothèse, le temps est l'étoffe de notre destin ; dans la seconde, il n'en est que la déchirure — « l'éclipse fatale d'être né » (Shelley).



Ces êtres inattentifs à la vie et qui semblent mal réveillés du néant — ou de Dieu. Leur manque de densité humaine est-il le signe d'une déficience ontologique réelle ou provient-il de ce que, émergeant à peine de la source originelle, ils sentent obscurément que la vie d'ici-bas n'est qu'un songe ? Sont-ils trop endormis ou trop éveillés pour prendre au sérieux ce rêve ? Cette parenté entre le néant et le divin par rapport au réalisme terrestre tient au mystère de notre double origine. Tout ce qui est illusion peut être interprété comme divin et tout ce qui est divin comme illusion. Cette

ambivalence se traduit par la similitude des termes pour désigner le *mysticisme* — qui donne accès aux suprêmes vérités — et les innombrables *mystifications* — c'est-à-dire les mensonges les plus vains — qui sont son épreuve et sa parodie.

Je me défie malgré tout — et quel que soit leur degré d'innocence et de pureté — de ces êtres si étrangers aux réalités de la terre. Ils échappent trop à l'épreuve de l'incarnation que Dieu a voulue pour lui-même. Pour savoir *vraiment* que la vie terrestre n'est qu'un rêve, il faut d'abord l'avoir vécue comme une réalité, il faut s'être réellement déchiré à ses épines et à ses mensonges. Je devine, dans ces regards innocents qui semblent flotter entre le néant et l'increé, le reflet de je ne sais quel avortement du cycle de la création. L'incarnation vécue jusqu'au centre et peut-être jusqu'à la lie révèle par contraste Dieu à lui-même dans l'âme des hommes.



Admirable symbolisme de cette formule banale pour exprimer la déception : j'en suis bien *revenu*. Vous avouez donc que, n'ayant pas trouvé ce que vous cherchiez, vous avez refusé d'aller plus loin et que vous êtes revenu à votre point de départ. Il ne fallait pas revenir ; il fallait passer outre : alors, après avoir traversé la phase australe et nocturne de l'amour, vous auriez retrouvé l'essence incorruptible des êtres et des choses dont la surface vous avait déçu. Et, au lieu de dire : j'*en* suis revenu (ce qui marque un repli sur vos propres limites), vous pourriez dire : j'*y* suis revenu (ce qui indique le dépassement de vos limites et de celles de l'objet aimé). — La déception ne doit pas être un mur qui nous renvoie à nous-mêmes, mais un fleuve qu'il faut franchir pour passer du côté temporel au côté éternel des choses.



Bien vieillir : gagner en transparence ce qu'on perd en couleur.



Corrélation entre nouveauté et vieillerie. Ce qu'on appelle le « dernier cri de la mode » n'est qu'un vagissement qui s'achève aussitôt en dernier soupir.



Curieuse conséquence de ce reflux de la vie, de cette « mise en question » des fondements de l'existence qui caractérise notre temps. Jadis les théologiens et les moralistes cherchaient à justifier l'homme devant Dieu : la créature plaidait coupable et demandait pardon. Aujourd'hui, ils cherchent plutôt à justifier Dieu devant l'homme : le mal pesant plus lourd à leurs yeux que le bien, au lieu de rendre grâce au Créateur, ils essaient de lui trouver des excuses. Les parents adoptent la même attitude à l'égard de leurs enfants : ils les gâtent comme s'ils avaient à se faire pardonner de les avoir mis au monde.



Fondement divin de la morale. Il n'est pas un homme celui qui n'a pas pratiqué ces dures vertus — continence, économie, continuité dans l'effort, etc. — qui consistent à subordonner le plaisir au devoir, le présent à l'avenir et qui jouent, dans l'ordre psychologique, le même rôle que les investissements en économie politique. Mais il n'est qu'un homme celui qui ne sait pas renoncer à ces vertus d'investissement pour retrouver devant Dieu l'insouciance des oiseaux du ciel et des fleurs des champs. Il n'en reste pas moins qu'il faut *commencer* par construire l'homme en nous : la possession de soi est la première condition de l'offrande de soi. Et c'est dans ce sens que la morale trouve sa justification surnaturelle.



Le temporel et l'éternel dans la religion. Il faut sans cesse briser, élargir ou remplacer des digues, des réservoirs et des canaux — tout l'appareil d'adduction et de distribution des eaux fabriqué par l'homme et répondant aux besoins d'une époque ; mais il ne sera jamais permis de transiger sur la source qui vient de Dieu. Les psychologues et les historicistes ne comprendront jamais qu'une Révélation qui a été faite par Dieu dans le temps puisse ne plus dépendre du temps, qu'une chose apparue d'abord comme un changement soit ensuite réfractaire au changement — en d'autres termes, que ce qui est né ait la prétention de ne pas mourir, que ce qui a eu un avant refuse d'avoir un après.



Le mur et le plafond. Par les découvertes techniques et l'aménagement toujours plus perfectionné de son existence temporelle, l'homme supprimera peut-être les barrières que le destin oppose à son appétit de puissance et de bonheur (la maladie, la misère, l'angoisse, la guerre et, à la limite, la mort) ; mais ne supprimera-t-il pas en même temps les possibilités d'évasion que lui offrent ces barrières *qui ne montent pas jusqu'au ciel* et qui l'invitent à se dépasser par en haut ?

J'ai peur que nous ne marchions vers une espèce de paradis à ras de terre où, nos pieds ne rencontrant plus d'obstacles, nos ailes n'auront plus d'emploi. Plus de murs, mais un plafond hermétique. Sevrée des divines chances du malheur et de la mort, l'humanité rampera dans son lieu d'exil aménagé en patrie définitive. Toutes les pierres des murs qui s'opposaient à notre marche se retrouveront sur notre tête pour paralyser notre vol.



Cercle divin et cercle infernal. Pourquoi le cercle est-il à la fois l'image de la plénitude libératrice et celle de la captivité irrémédiable ? Le cercle sacré est celui qui tourne autour de Dieu, le cercle maudit celui qui tourne autour de l'homme. L'idolâtrie du progrès consiste à élargir indéfiniment le cercle qui a l'homme pour centre — ce qui exclut l'évasion et la plénitude, quelles que soient l'ampleur de l'orbite et la rapidité de la rotation. On ne compense pas l'erreur du départ en accélérant la marche dans la mauvaise direction...



Boucler le cercle, pour l'homme religieux, c'est accomplir le cycle qui ramène à Dieu ce qui est sorti de Dieu. Tout ce que les saints d'autrefois savaient de la création, c'était qu'elle doit retourner à Dieu, et le but importait plus que le chemin. Aujourd'hui, nous connaissons beaucoup mieux le chemin de la création, nous l'avons jalonné, aplani, rendu carrossable, mais nous avons oublié le but et nous courons, précipités alternativement de la fausse espérance au vrai désespoir, sur un chemin qui ne conduit nulle part puisqu'il tourne autour de l'homme.



Je songe à cet enfant que j'étais hier, à ce cadavre que je serai demain... L'absence presque total de parallélisme entre le vieillissement de mon corps et celui de mon âme fait déjà éclater l'absurdité du temps. Et le souvenir ! Quoi donc ? Je vois cette minute irrémédiablement enfouie dans le passé, elle m'est plus présente que tout ce que je vois, que tout ce que je touche aujourd'hui : j'y suis et je ne peux pas y revenir ! L'irréversibilité dans l'événement des choses qui coïncident dans l'esprit suffit à démontrer que le temps n'est qu'une illusion.



Les psychologues disent que tout bonheur naît d'une différence. Si c'était vrai, Dieu ne serait pas heureux puisqu'il ne change jamais. Et les saints pas davantage puisqu'ils n'aspirent qu'à partager cette plénitude invariable. Il y a un bonheur temporel qui est lié au changement et à la comparaison, mais il y a un autre bonheur — le seul qui mérite ce nom — qui s'épanouit dans l'immobilité et qui ne souffre aucune comparaison, car il est tout — et le Tout ne se compare à rien. Ce bonheur, nous le pressentons déjà ici-bas — à travers cette brume d'illusions qui enveloppe les réalités divines — lorsque nous parlons d'un être ou d'une chose « incomparable ». Ne plus comparer, c'est situer l'objet de l'admiration ou de l'amour dans l'absolu et l'éternel, c'est passer du psychologique au divin.



Habitude, fatigue, indifférence, vain dégoût du passé et vaine attente de l'avenir — tout cela, c'est de l'humain. Mais, au fond de notre être, n'y a-t-il pas une goutte de divinité qui *assiste* et qui *résiste* à tous les écroulements de l'humain ?



Je suis las de traîner un amour que la terre nourrit de toute sa beauté et qu'elle écrase de toutes ses limites. La terre est une cage qui laisse voir le ciel à travers ses barreaux — et, en cela, elle est divine — mais qui, par ces mêmes barreaux, nous interdit de voler vers cette splendeur que sa cruelle douceur nous permet seulement de contempler. Le mythe de Tantale exprime exactement la condition humaine : la terre nous laisse voir ce qu'elle nous interdit d'atteindre. « Manger et regarder sont ici-bas deux opérations différentes », disait Simone Weil.

⁂

Confession. Cet homme m'a dit : « J'aurai passé de l'état d'ébauche à celui de ruine sans connaître l'achèvement. Mon âme ressemble à un édifice abandonné en pleine construction, faute de temps et de ressources, par un architecte qui aurait vu trop grand : il n'y a ni toit, ni portes, ni volets — et les vents et la pluie ont déjà dégradé les murs que rien ne protège contre leurs outrages. On distingue mal, en parcourant ces salles vides et dévastées, la construction incomplète de l'écroulement qui commence. Je ne me plains pas de cette double imperfection : il y a une espèce d'innocence dans l'ébauche comme dans la ruine : l'une et l'autre ignorent la *suffisance.* »



Chacun meurt de son rêve, disait Bernanos. Pourquoi donc aucun philosophe n'a-t-il écrit jusqu'ici la métaphysique du rêve ? La formule de Freud sur le rêve « résidu diurne » peut se retourner et rien n'empêche de considérer la vie éveillée comme un pâle reflet du rêve, comme le résidu d'une unité primitive, triturée par les meubles de la pesanteur, du temps et du nombre. Le rêve — avec son absence de contraintes et de limites, sa fluidité, ses polyvalences, sa liberté divine à l'égard de la durée et de l'espace — est comme le vestige de notre origine et le pressentiment de notre fin. Et qu'appelons-nous péché ou démesure, sinon l'irruption du rêve dans la vie diurne, qui nous fait oublier notre pesanteur et nos limites ? Boire sans fin, désirer toutes les femmes qu'on rencontre, vivre sans travailler, etc., c'est introduire dans le réel les étranges facilités du rêve. Et c'est trahir à la fois le rêve et le réel. Car le rêve est fait pour la nuit et pour le ciel — pour le sommeil de la terre et pour le grand réveil de l'éternité. Les fantômes divins qui traversent nos nuits ne sont pas des mensonges, mais des promesses. Tirés au jour, ils avortent et ils corrompent tout ce qu'ils touchent.



La beauté, la pureté, la profondeur sont au-delà de l'existence. D'où l'impression d'irréalité qu'on éprouve dans les expériences suprêmes et la parenté, qui s'exprime jusque dans le vocabulaire familier, entre le rêve et l'idéal. Le sentiment de « réalité » est lié ici-bas à la pesanteur et à la permanence : dès que palpitent les ailes de l'âme, une partie de nous-mêmes échappe au réel. Le réel, c'est le poids du vaisseau et l'ancre — point d'attache et point de repère — qui le lie au port ; le rêve, c'est le vent qui souffle dans les voiles.



La vie est une roue... Même les adorateurs les plus obstinés du progrès sont obligés de reconnaître que c'est vrai dans une large mesure. La gravitation, le cycle des saisons, la génération et la corruption, les flux et les reflux de l'histoire humaine sont là pour l'attester. Tout le problème est de savoir si cette roue tourne stupidement dans le vide ou si elle avance en tournant, sur un chemin irréversible et vers un but absolu qui s'identifie à ce que l'homme appelle depuis toujours bonheur, perfection ou Dieu. Dans la seconde hypothèse, ce but est-il temporel ou éternel ? En deçà ou au-delà de la mort ? Par définition, il ne peut pas être temporel, car l'idée de temps et l'idée de but s'excluent l'une l'autre. Et c'est ici qu'éclate la contradiction interne de toutes les philosophies — et tout spécialement du marxisme — qui font du progrès un absolu. Comment concevoir en effet un progrès, c'est-à-dire un mouvement, un changement, un *chemin,* qui serait aussi un but, une immobilité dans le devenir, une perfection perfectible ?



Sens de l'histoire. Il n'est pas de pire supercherie que ce mythe du sens de l'histoire. Le sens, en effet, se définit par le but. Or, qui voit le but ? Et y a-t-il seulement un but ?

Oui, si l'on croit en Dieu. Mais l'obscurité reste la même, car « les voies de Dieu sont impénétrables »...



Rends-moi ma jeunesse ! — Rien ne m'est plus étranger que ce vœu de Faust. Je viens de rencontrer un jeune homme fier de ses succès et de ses amours, et tout débordant de la joie de vivre. J'ai eu pitié de lui — et aucun filet d'envie ne se mêlait à ma compassion. Si on m'apportait tout ce bonheur sur un plateau, je n'esquisserais pas un geste pour le saisir. J'ai beau me dire que c'est le reflux de la vie qui me fait considérer tout cela comme une illusion et que si la jeunesse m'était rendue, je prendrais cette apparence pour une réalité, mon indifférence ne varie pas. Pourquoi ? — Je ne voudrais pas recommencer ce qui doit finir. Et même si cela devait durer toujours, je refuserais encore : je veux *autre chose*. Je ne désire ni ressusciter le passé ni arrêter le temps : j'ai soif de ce que le temps ne peut ni donner ni contenir.



Réflexion naïve d'un soldat dans le train : « Il n'y a qu'une bonne chose dans le métier militaire : la permission. — Mais alors, ai-je répondu, la caserne, qui seule donne du prix et de la saveur à la permission, est également une bonne chose ! » Mais notre sagesse ne va pas jusque-là et le pauvre soldat imagine le retour à la vie civile comme une permission indéfinie. Même illusion chez les écoliers par rapport aux vacances, chez les fiancés devant le mariage, et, politiquement, chez les marxistes quand ils rêvent d'une liberté sans aliénation. Comme s'il existait ici-bas une lumière qui ne soit pas une trouée dans la nuit ! Mais l'homme est ainsi fait qu'il ne cessera jamais de désirer, au niveau du temps, ce *repos éternel,* cette *lumière perpétuelle* que demande à Dieu l'office des morts.



S'appuyer sur les choses, mais pour les dépasser. Qu'elles soient pour nous des tremplins, des pistes d'envol, et non des demeures. Se poser sur tout, ne se reposer sur rien.



Affreuse formule des philosophes : poser un acte. Cet acte va donc rester là à jamais, posé comme une pièce à conviction dans une salle d'Assises : cela ne bougera plus pour l'éternité ! J'appelle de toute ma soif l'eau du Léthé qui me versera l'oubli de tout ce qui en moi n'est pas éternel : plutôt le néant que la présence immobile de certains souvenirs !



Il semble que la porte s'entrouvre de nouveau à l'espérance humaine. Je voudrais que ce surcroît de temps qui m'est accordé me rapproche un peu de l'éternité. Seigneur, je ne vous promets rien : je vous supplie seulement d'accorder à ma faiblesse de tenir ce que ma présomption voudrait vous promettre.



Un nouveau bail avec la vie ? En dépit des complicités radieuses du printemps, mon âme hésite à l'accepter. Je sais trop ce qu'il comporte de mort à la vraie vie...



Lacrymarum vallis. N'est-ce pas ce fleuve de larmes qui l'arrose qui fait la fécondité de cette vallée ? Et s'il tarissait, comme l'espèrent nos techniciens du bonheur, le monde des âmes ne deviendrait-il pas un désert ?



Titres d'ouvrages de spiritualité du XVIIIᵉ siècle cités par l'abbé Bremond : *La tabatière spirituelle pour faire éternuer les âmes du côté de Dieu* et *La seringue mystique pour les âmes constipées en dévotion*. J'ose à peine supposer qu'il ne s'agit pas de pastiches ou de « canulars » fabriqués par les libertins. Mais en fait, l'imagerie utilisée aujourd'hui par la propagande religieuse n'est pas de meilleure qualité ni de meilleur goût : elle a seulement suivi la mode avec cette servilité puérile à l'égard du temporel qui caractérise les apôtres infidèles de l'éternel — et il n'est pas plus ridicule de comparer la prière ou la grâce à une seringue qu'à un radar, à un spoutnik, à une explosion atomique, à un engin téléguidé (j'ai lu ou entendu cela) et que sais-je encore ? L'arsenal des métaphores se situe même plus bas dans la hiérarchie de l'être : du physiologique, il est passé au mécanique. J'ai entendu récemment cette phrase qui représente le dernier cri de l'apologétique « à la page » : « L'Eglise, station-service où les âmes font leur plein de carburant spirituel. »



Horreur de la nouveauté (*Neuscheu*) chez les ruraux et dans les civilisations patriarcales. L'idée de nouveauté s'allie spontanément, dans les sociétés traditionnelles, à l'idée de perturbation et de sacrilège. Les hommes sentent obscurément, à travers un voile épais d'illusions et de préjugés, que la nouveauté détruit quelque chose qu'elle ne remplace pas, plus exactement que la nouveauté qui passe risque d'émousser en eux le sens de l'éternel, c'est-à-dire de la nouveauté qui demeure.



Ce qui m'inquiète le plus dans les nouvelles perspectives d'avenir que nous ouvre la science, ce n'est pas le spectre

de la guerre atomique, car, en mettant les choses au pire, celle-ci ne peut aboutir qu'à la fin du monde (d'un monde condamné à mourir, et finalement qu'importe l'heure ?), mais ce qu'on appelle, avec un frisson d'espérance, « l'atome pour la paix » et tout le torrent de facilités et de prodiges qui va ruisseler de cette nouvelle corne d'abondance. Car la menace d'anéantissement n'est rien au prix du danger de falsification intérieure. Faire d'un homme un cadavre n'est pas le mal suprême : ce n'est qu'une anticipation sur ce qui doit arriver tôt ou tard ; mais faire d'un homme un automate, c'est accomplir ce qui ne devrait jamais être. La pire menace du néant ne vient pas du côté de la mort.



Mythe du changement. Il faut que tout change. Oui et non. Tout changement qui n'est pas transfiguration n'est qu'agitation inféconde et néant qui tourne autour de lui-même. Le seul changement souhaitable est celui qui nous introduit dans le monde où rien ne change.



Mythe du confort et de l'assurance. Une destinée sans menaces et sans promesses, un avenir prévu, garanti, quadrillé, châtré de tout risque et de toute chance. Plus d'abîme sous les pieds, plus de ciel sur notre tête. Et l'ennui du calme plat sous un ciel voilé :

« *Soledad*
De barco sin naufragio y sin estrella » (Machado).



Nous verrons dans l'éternité ce que nous aurons *entrevu* sur la terre. Dieu n'achèvera pas ce que l'homme n'aura pas commencé.



J'ai dit autrefois que l'idolâtrie progressiste consistait à attendre de l'avenir une perfection incompatible avec les conditions temporelles de l'existence, c'est-à-dire à demander au temps de nous délivrer du temps, ce qui est absurde. Nous trouvons exactement la même contradiction dans la prétention à l'éternité (ou, plus modestement, à la durée) de l'amour-passion. Ici, nous demandons à ce qui, par nature et par fonction, est éphémère, de nous délivrer de l'éphémère. Car, de même que la violence d'un incendie est le signe de sa fin prochaine (plus la flamme est déchaînée, plus rapide est l'épuisement de la matière combustible), de même l'ardeur de la passion porte en elle le germe de sa propre mort.

Où donc est la sagesse ? Peut-être dans l'illusion plus encore que dans la vérité. Car cette heure divinement éphémère, nous ne pourrions pas la vivre dans toute sa plénitude si nous étions conscients de sa fragilité : cette faveur du temps perdrait tout son prix sans cet appel menteur à l'éternité. Et ce mensonge est encore un signe de la vocation divine de l'homme : ne pas pouvoir faire un pas sur la terre sans la confondre avec le ciel prouve à la fois que nous sommes stupidement attachés à la terre et faits invinciblement pour le ciel. Toujours le pressentiment de ce qui est à travers ce qui n'est pas...



Conflit des générations. Quelle puérilité de part et d'autre ! Cette mince frange du temps, cet étroit fossé qu'on prend pour un abîme... Quelques révolutions des astres et les jeunes seront vieux : le révolté fera place au résigné, le chevaucheur de nuées à la bête de somme qui se traîne entre deux ornières. Quelques révolutions encore et les vieux seront cadavres. Alors ? Le seul trait d'union entre les générations — qui ne sont déjà que trop semblables sous

ce balai du temps qui les pousse vers la mort — la seule solution aux pseudo-conflits entre ces atomes qui ne se distinguent que par la maigre distance qui les sépare de l'immense fosse commune, c'est de se retrouver au-delà du temps — dans l'éternité.

Et déjà dans le temps ils se distinguent si peu, surtout aux époques d'hypercivilisation où « tout s'avilit dans le mélange », où les âges de l'homme se brouillent comme tout le reste ! Je pense à ces jeunes gens, héritiers de la mort plutôt que de la vie de leurs aïeux, qui portent déjà, dans leurs regards et dans leurs gestes, l'empreinte stérile de la sénilité, et à tant de vieillards qui, tels ces fruits avortés qui restent verts en pourrissant, traînent jusqu'à la mort les acidités de l'enfance. Devant cette confusion où les générations se rapprochent par ce qu'elles ont de pire, devant cette enfance sans promesse et cette vieillesse sans maturité, on n'a de refuge que dans la lumière qui n'a pas d'âge, dans l'amour qui défie les saisons.

* * *

Stérile dialogue entre les générations. « Vous voulez donc m'enlever la foi, m'a dit ce jeune homme. Peine perdue ! L'ivresse qui me soulève réfute à jamais votre scepticisme. — Je ne dis pas que votre ivresse est illusoire, répondis-je, je dis simplement qu'elle est éphémère. Ce qui est illusoire, c'est la caution d'éternité qu'apporte l'esprit à l'élan passager de la vie. Et cela, vous ne pouvez pas le comprendre, car cette illusion vous est nécessaire. Si la vie, qui est menacée par le temps, ne séduisait pas l'esprit qui est la faculté de l'éternel, personne n'aurait le courage de vivre. Et votre ivresse ne serait pas même éphémère, elle ne serait pas. »



Tout est corruptible ici-bas. Et jusqu'à notre idée et notre désir de l'incorruptible. Dieu, pensé dans le temps, est

aussi vain que n'importe quelle chose du temps. Savoir cela — et croire quand même...



Le passé, c'est ce qui n'est plus (et, par-là, il s'apparente au néant), mais c'est aussi, et définitivement, ce qui a été, *ce qui ne peut plus être autrement* et, par-là, il rejoint l'Etre absolu dont il épouse la nécessité et l'immortalité. C'est du temps racheté et comme transfiguré (dans ce qui fut, il n'y a pas plus de changement que dans celui qui est) — et, si nous voulons à tout prix trouver un absolu dans la durée, c'est dans le passé et non dans le futur, dans le souvenir et non dans l'espérance, en regardant en arrière plutôt qu'en avant qu'il faut le chercher. La marée du temps, en se retirant, laisse un sel d'éternité dans nos âmes.



La vie cosmique est un éternel recommencement, mais cette répétition est vécue comme une nouveauté, ce rabâchage comme une révélation. Sans cette illusion, la vie s'éteindrait. Et c'est là peut-être une des raisons de l'oubli, voire de l'ingratitude des enfants à l'égard de leurs parents : la reconnaissance (le mot le dit assez) implique la mémoire, et celle-ci implique à son tour un sentiment déprimant de répétition qui rabat vers le sol le vol triomphal de l'espérance. Il faut que chaque génération croie voguer sur une mer vierge aux promesses fabuleuses. Qui donc aurait le courage d'appareiller s'il voyait sur la mer les traces du naufrage des vaisseaux qui l'ont précédé ? La fontaine de Jouvence prend sa source dans le Léthé...



L'étranglement de l'avenir fait refluer vers le passé tout ce qu'il y a d'éternel dans l'âme. Le souvenir est alors plus

vrai que la présence : « jamais plus » ouvre la porte à « toujours ».

⁂

Par son dogmatisme et son optimisme gratuits, la philosophie du devenir reproduit tous les défauts de la pire philosophie de l'être. Car enfin que reproche-t-on à la théologie chrétienne ? De nous présenter un Dieu qui sait, qui peut et qui prévoit tout, qui sauve et qui condamne qui il veut, de sorte que l'effort et l'amour de l'homme perdent presque toute importance : quoi que nous fassions, Dieu restera ce qu'il est, c'est-à-dire tout ; les prédestinés seront sauvés — et quant aux autres, leur sort vaut-il qu'on s'y intéresse ? Qu'importent les êtres et leurs agitations de fourmis devant l'Etre immobile et infini qui ne peut rien perdre et rien gagner ?

Mais cette vision de la destinée garde encore une grandeur à cause de la foi en l'immortalité de l'âme, chaque créature étant un enjeu éternel, tandis que dans la philosophie du progrès, plus rien d'humain ne subsiste. Que signifient nos vertus et nos souffrances puisque, quels que soient nos efforts ou nos refus, l'escalier automatique de l'évolution nous amènera fatalement au palier suprême de la société sans classes et du paradis terrestre — et que représentent nos personnes puisque, alliées ou ennemies de ce Dieu mouvant qui les emporte et les broie dans son ascension, elles sont vouées au même néant total et définitif ?

Ainsi la théologie sans Dieu s'avère plus écrasante que l'ancienne théologie : dans celle-ci, l'homme est tout de même l'image de Dieu et, comme tel, il mérite l'attention et le respect ; dans celle-là, il n'est plus qu'une miette de foule, et une miette qui se transforme automatiquement en déchet dès qu'elle essaie de résister au mouvement du troupeau. Ici, le « *colligite fragmenta ne pereant* » n'a plus de sens — et ce n'est pas par hasard que la pensée marxiste a forgé l'horrible terme d' « irrécupérable » pour désigner les impies et

les hérétiques de la nouvelle foi. Un enfer sans abîme et sans éternité, un enfer de dépotoir et d'égout...



Vie d'autrefois avec ses violences, ses cruautés, ses excès dans tous les sens, mais aussi sa fragilité, ses incertitudes, ses revers brutaux : ses grands coups de vent de la maladie et de la mortalité qui pouvaient à tout instant et sans transition précipiter l'homme dans son néant et devant Dieu. Les hasards de la guerre et de la faim, les épidémies faisaient passer chaque jour une infinité d'individus de l'état de vitalité triomphante à celui de suppliant ou de cadavre : « Madame se meurt, Madame est morte... »

Ces temps sont révolus. Les progrès de l'économie et de la médecine ont diminué les risques cosmiques, l'épuisement des instincts et l'égalitarisme des lois a amorti les grandes explosions de l'orgueil et du péché — et, à la vieille faune humaine, si riche par sa diversité et ses contrastes, s'est substitué un troupeau dont les animaux se ressemblent de plus en plus et cheminent sur une même voie, avec de minuscules et prudents écarts. Les grands risques ont disparu avec les grands défis — et l'humanité s'avance sur cette route toujours plus sûre et plus confortable dont on a bouché les fondrières, relevé les tournants, adouci les pentes et que bordent, à intervalles réguliers, des plaques indicatrices et des refuges.

Où sont les âpres sentiers d'autrefois où l'on pouvait tomber et s'égarer, mais où le mystère et l'imprévu distillaient toutes leurs magies ? Si Madame a trente ans et se porte bien, il est hautement probable qu'à moins d'un accident d'automobile (c'est aussi un signe des temps que cette mécanisation du risque !) nous la retrouverons, dans un an ou dans cinq ans, aussi solidement installée dans l'existence. Le voyage est devenu si facile, si exempt d'embûches qu'il équivaut presque à l'immobilité et que l'homme, bercé par ce mouvement trop uniforme, finit par oublier sa condition

même de voyageur. La vie est un songe, disait-on jadis. Mais on a construit tant de garde-fous au bord des abîmes côtoyés par les somnambules que ceux-ci courent de moins en moins, avec le risque de tomber dans l'inconnu, la chance d'être réveillés de leur rêve. Protégés contre la griffe inexorable du Dieu-destin, nous échappons du même coup à la miséricorde du Dieu sauveur. La Fatalité vaincue entraîne la Providence dans sa ruine : c'est l'homme qui, désormais, compte et entretient tous les cheveux de sa tête. La route est sûre et unie, qui va de Jérusalem à Jéricho ; il n'y a plus de brigands embusqués sur ses bords, mais la pitié miraculeuse du bon Samaritain n'aura bientôt plus d'emploi...



L'homme est le seul animal qui sait qu'il mourra. Et c'est aussi le seul qui agisse comme s'il ne devait jamais mourir. Son esprit l'élève au-dessus du présent, mais non au-dessus du temps. Et la conversion consiste pour lui à se détourner de l'illusion du perpétuel pour retrouver la réalité de l'éternel.



Alain et Unamuno. Deux esprits essentiellement différents qui ont pourtant en commun ce trait essentiel : l'indifférence à l'égard de la vérité historique, le mépris de l'événement, au bénéfice pour le premier de la raison universelle et, pour le second, de l'expérience religieuse.

De plus en plus j'incline à croire comme eux que les légendes héroïques et divines, même si elles sont fausses dans l'ordre de l'événement, restent vraies dans l'ordre de la beauté et de l'amour. Les hommes ont transposé naïvement dans le passé des réminiscences de l'éternel (comme aujourd'hui ils les transposent dans l'avenir) — et, de même que les rêves sont faits en partie de « restes diurnes » (Freud), les légendes sont faites de restes divins, accommodés à la sauce historique.

La différence entre nos légendes actuelles et celles de nos aïeux réside en ceci : dans les deux cas, l'homme brode de l'éternel sur le canevas du temps (le mot broder signifie aussi inventer, embellir...) mais cette broderie s'opérait autrefois sur le passé (mythes de l'âge d'or, des héros et des saints) tandis qu'elle s'opère aujourd'hui sur l'avenir (mythes du surhomme, de la Cité future, du grand soir, du point Oméga, etc.). Il suffit de « détemporaliser » ces légendes pour retrouver leur origine divine et leur contenu éternel.

Car une tradition peut être historiquement fausse et spirituellement vraie dans ce sens que l'erreur de fait y joue le rôle de symbole et de véhicule pour une réalité immatérielle dont se nourrit l'âme. L'illusion est comme un vase qui contient la vérité — et, si on le brise, l'élixir divin se répand ou s'évapore. Dans ce domaine, les méfaits des historiens sont incalculables : en détruisant les légendes, ils ont fait couler les vérités et les idéals dont ces légendes étaient l'enveloppe.

Pour pallier ce danger, il faudrait apprendre aux hommes que le contenu spirituel des légendes se situe au-delà de l'histoire et qu'il échappe par-là au grignotement de la critique historique. Et que la vérité n'est pas seulement dans l'accord de l'esprit avec les faits, mais dans l'accord de l'esprit avec les essences et les valeurs supratemporelles.



« Annonce-nous des choses agréables », disaient les Juifs à Isaïe, et les Troyens riaient des prédications de Cassandre. — Aujourd'hui, Teilhard de Chardin, prophète de l'Evolution et de l'Age d'or qui nous attend à son terme, captive les foules avec sa pseudo-philosophie. Mais il y a aussi des prophètes de malheur — ceux qui nous annoncent les pires catastrophes suivies de la fin du monde — et leur audience est presque aussi vaste. Pourquoi ? Parce qu'ils répondent à des instincts de tragédie et de malheur qui sont aussi

profonds en nous que le besoin de consolation et d'espérance — surtout quand, comme au théâtre, tous ces désastres, prédits mais non arrivés, n'ébranlent que notre imagination. Aristote avait déjà mis en relief cette fonction libératrice du tragique *représenté.*

Au reste, si opposées qu'elles soient par leur contenu, ces prédications se ressemblent toutes par le trait suivant : l'empiétement de l'éternel sur le temporel, l'anticipation sur les fins dernières de l'homme. Ce qu'elles annoncent, ce n'est pas l'avenir, réalité temporelle ; c'est plutôt, suivant le tempérament ou les humeurs du prophète, la projection sur l'avenir de sa vision personnelle du paradis ou de l'enfer.

Il faut bien avouer d'ailleurs que ses révélations manqueraient terriblement d'intérêt s'il se contentait de prédire un avenir semblable au passé, c'est-à-dire mêlé de bien et de mal, de lumière et d'ombre. *La voyance et la lucidité s'excluent,* et le prophète est condamné à voir l'avenir avec les lunettes roses de l'utopie ou avec les lunettes noires du désespoir. Sa voix n'aurait guère d'écho s'il annonçait pour demain la permanence de la grisaille qui nous entoure aujourd'hui.

***

La morale sociale comme « art d'accommoder les restes ». Quels restes ? Les ruines de l'éternité écroulée. Chacun a droit à quelques pierres, avarement mesurées, pour se construire un abri mesquin et provisoire. Et tous nos péchés, qui sont démesure, procèdent d'un souvenir confus de notre origine infinie et de la nostalgie de retrouver sur la terre ce climat divin où tout est à tous. La première condition pour subsister honorablement dans le monde *où nous sommes* est d'oublier le monde d'où nous venons.

Ou de s'en souvenir assez fortement pour ne plus le confondre avec le monde d'ici-bas et ne désirer le rejoindre que dans la mort. Le malheur des hommes est de se souvenir juste assez du ciel pour le demander à la terre, juste assez de Dieu pour être idolâtres.



Feu de la Saint-Jean avec les voisins. J'ai retrouvé les émois de ma jeunesse : ébullition du sang, frissons de la chair avec cette espèce de nostalgie animale qui dilate la sensibilité jusqu'aux étoiles. Point d'esprit et très peu d'âme dans tout cela — et pourtant quelque chose d'infini, une sorte de grâce cosmique qui ne purifie rien et qui justifie tout.



Je sens qu'à mesure que je vieillis, au lieu de croître verticalement, je m'étends dans toutes les directions. Une seule expérience humaine me reste et me restera sans doute étrangère : la foi de l'homme en lui-même, la religion de la démocratie et du progrès. Les pires superstitions des sauvages me paraissent plus solides, plus accrochées au réel que ces idées « avancées »...



« Ecoute la voix de la raison », me dit ce sage. Et certes la raison a toujours raison — par définition. Que m'importe ? *Ratio* : elle distingue, prévoit, limite, partage ; elle attribue à chacun sa *ration* d'amour et de bonheur. Mais ma ration à moi sera toujours inégale à ma faim — ou à mon dégoût ; je ne peux aller que de la démesure au sacrifice : outrepasser mes droits, ou y renoncer.



Ce qui fait le charme divin de l'aurore, c'est moins l'irruption du jour qui se lève que le tremblement nuptial de la nuit qui se dévoile. Quand le dernier voile est tombé, le charme s'évapore comme la rosée au soleil. Et c'est pour cela que le jour ne tient pas les promesses de l'aurore : il les dissipe.

C'est pour la même raison que nous restons plus long-

temps attachés aux êtres qui, par leur réserve et leur mystère, gardent dans leur amour et jusque dans leur don un vestige de nuit. Ceux-là maintiennent la promesse vivante : ils empêchent l'aurore d'avorter dans le grand jour.

⁂

« Pesé et trouvé trop léger. » Dieu même tient donc une balance : il y a un poids de vertu, de mérites et de bonnes œuvres au-dessous duquel l'homme est rejeté hors du ciel. Je ne peux pas le croire : « faire le poids » ne m'intéresse pas ; c'est la balance que je récuse : je ne veux pas être pesé, mais sauvé. J'ai assez souffert dans ma vie de voir mes semblables évaluer mon avoir et mon être avec des yeux de marchands et surveiller les fluctuations de ma cote sur le marché social. A quoi me servira donc de mourir si c'est pour retrouver dans la tombe les balances de la foire ? Assez de poids et de mesures : je veux enfin être aimé pour moi-même, c'est-à-dire pour mon néant. Et toi — Dieu mort sur la croix et qui a racheté non seulement le péché, mais la vanité de l'homme — à quoi te servirait d'être infini si ce n'était pour sauver ce qui n'a ni poids ni valeur ? Tu n'as eu besoin que de mon néant pour me créer, que te faut-il de plus pour me sauver ?

Mais, en réalité, le damné n'est pas trop léger, il est trop lourd, trop plein de lui-même. Car la balance divine fonctionne à l'inverse des balances humaines : elle n'est sensible qu'aux impondérables, aux vertus secrètes faites de dépouillement et de transparence qui n'ont ni sens ni emploi dans cet amalgame d'utilités et de vanités qu'est la vie du siècle. Les métaphores d'ascension et de chute marquent bien ce renversement des valeurs : on tombe par ce qu'on a de lourd, on s'élève par ce qu'on a de léger.

Par ce qu'on a de *léger,* non par ce qu'on a de *vain.* Car la vraie légèreté — celle de la lumière et de l'aile — est peut-être la plus rare des vertus. Une vertu aérienne, déliée, diaphane — délivrée des chaînes de la loi, des miroirs

de l'orgueil, des ancres de l'habitude et qui, en se dépassant sans cesse, s'ignore elle-même —, une vertu d'oiseaux divins qui n'ont pas d'autre nid que l'espace et les cieux... Les hommes ne sont pas légers, ils sont à la fois pesants et futiles : ils ont les lourdes vertus des bœufs de labour et, s'ils s'évadent parfois de la matière, c'est pour s'évaporer dans la vanité. Le peu d'instinct de vol qui reste en eux s'attache à la fumée plutôt qu'à la lumière et, aveuglés par ces vapeurs de l'opinion, ils traitent d' « illuminés » les adorateurs du soleil. Toutes leurs énergies s'absorbent tour à tour dans les soins de la vie pratique et dans la poursuite des fantômes de l'imagination : entre l'utile et le vain, il n'y a plus de place pour le Beau et le Bien ; entre la terre épaisse et la fumée inconsistante étroitement collées l'une à l'autre, plus la moindre ouverture aux rayons du jour.



La source et le marécage. Dans les heures de création, d'enthousiasme et d'amour, nous nous sentons traversés par un jaillissement de source ; aux heures de dépression et d'ennui, nous nous sentons isolés, stagnants comme l'eau du marécage. Dans ce fleuve du temps qui coule de l'éternité de sa source vers l'éternité de sa fin, pourquoi tant de vagues qui se perdent en marécages ? L'eau du marécage est nécessairement égoïste puisqu'elle est stagnante. Et tout ce qui tombe en elle la corrompt et s'y corrompt. De même pour l'âme qui ne coule plus de Dieu vers Dieu : c'est une eau morte qui sécrète la corruption ; elle a besoin de l'impureté pour fuir son ennui ; tous les moyens lui sont bons pour tuer en elle ce temps séparé de l'éternité.

Seul un traitement qui la stérilise peut lui rendre une pureté factice. Chez les hommes ce traitement s'appelle devoir, morale ou vertu. Il est parfait pour les eaux et pour les hommes du marécage. L'erreur commence quand on prétend l'appliquer indistinctement à toutes les eaux et à tous les hommes. Certains moralistes acharnés à compliquer la vie

des âmes simples ressemblent à je ne sais quels agents sanitaires sans discernement qui voudraient javelliser l'eau de roche...



Destin des grands hommes et particulièrement des héros et des saints. Leur moi empirique est souvent d'autant plus insupportable dans l'immédiat que leur moi transcendantal se situe plus haut dans l'éternel et rayonne plus loin dans l'avenir. Vivants, ils offusquent l'opinion publique qui réagit par le mépris, la calomnie et la proscription, si ce n'est par la ciguë, le bûcher ou l'échafaud ; morts, ils passent dans le monde des archétypes, et cette même opinion se retourne tout entière contre ceux qui, pour les maudire ou pour les frapper, furent hier ses porte-parole ou ses porte-glaive. Ceux-ci sont à jamais réduits au silence, marqués pour l'éternité de ce signe de réprobation qu'ils avaient infligé pour un jour à leurs victimes. Dans ce tableau définitivement accroché au mur des siècles, ils représentent la couche d'ombre qui fait ressortir par contraste toute la lumière d'une figure idéale. Et cependant ! On aimerait appeler en témoignage ces médiocres, ces pharisiens, ces défenseurs étroits et butés de la morale sociale, de l'ordre établi, du bon goût et du bon sens contre ces flambeaux de l'esprit dont la clarté nous illumine aujourd'hui, mais dont les contemporains ne sentaient que la brûlure et ne respiraient que la fumée. Antigone vue par Créon, Socrate par Anitos, Jeanne d'Arc par Cauchon — que de pièces négligées dans ces procès jugés pour toujours ! J'ai connu jadis un vieux chanoine qui voulait à tout prix ajouter cette invocation aux litanies des saints : « Seigneur, délivrez-nous des saints vivants ! »...

Récemment, quelques fanatiques de Simone Weil m'ont regardé de haut et de travers parce que j'avais osé évoquer quelques traits déplaisants du moi empirique de leur idole. Et j'ai songé que, vingt ans plus tôt, des hommes de la même farine qui l'avaient connue et fréquentée et devant lesquels

j'exprimais mon admiration pour son génie et sa sainteté avaient souri de ma candeur. Simple déplacement de la pesanteur, dirait la même Simone Weil. L'opinion, sans changer de niveau, mais en se retournant comme une bête de somme sur sa litière, exalte ceux qu'elle avait d'abord écrasés.

11.
Mort et résurrection

Ego sum resurrectio et vita. Remarquez l'ordre des termes : la résurrection est nommée avant la vie, la vie découle de la résurrection par voie de conséquence. Le Christ veut nous dire : je suis la vraie vie, la vie qui suit la résurrection, c'est-à-dire une vie qui passe par la mort. Si le grain ne meurt... Celui qui veut sauver sa vie la perdra, etc. — Mais les malades que nous sommes demandent la guérison, non la résurrection.



Tous ces feux qui ont brûlé dans le cœur des hommes et que recouvre la cendre de l'habitude, des conventions, de l'oubli, de la honte d'être soi-même. J'imagine la mort comme un grand vent qui, en balayant toutes ces cendres, délivrera tous ces feux.



« *Cordoba lejana y sola... Nunca llegaré a Cordoba...* » chante le chevalier qui contemple, à l'horizon de ses rêves, les tours de la ville inaccessible. Car, entre la ville et son désir, s'étend le fossé de la mort. En fait, on n'arrive jamais à Cordoue. Tout ce qui arrive est de l'ordre de l'événement et non de la fin : rien de réel ni de définitif ne se produit

ici-bas. Et c'est ce qu'exprime le langage courant quand il dénonce ironiquement l'illusion de ceux qui confondent les accidents du chemin avec le but : « Le pauvre ! il croit que c'est arrivé ! » Ce qui signifie : c'est bien arrivé comme événement, mais cet événement n'a pas la consistance définitive que vous lui attribuez : il sera demain balayé et remplacé par d'autres événements ; rien de ce qui *arrive* dans le temps n'est vraiment *une arrivée* : la mort seule fait le joint entre l'événement et l'être.

L'homonymie entre arriver (au sens d'atteindre le but) et arriver (au sens de survenir, avoir lieu) désigne par le même mot deux idées qui, creusées à fond, s'excluent l'une l'autre : tant qu'il arrive quelque chose, on n'est pas arrivé, et quand on est arrivé, il n'arrive plus rien. L'espagnol *pasar,* qui ne se confond pas avec *llegar,* souligne au contraire le caractère transitoire de l'événement.

⁂

Automne canadien. Ardente et transparente agonie des feuillages : le baiser du soleil après la morsure du gel. Puisse notre mort ressembler à celle de ces feuilles d'érable : se laisser successivement briser par la douleur et transfigurer par la grâce...



C'est dans mes heures de plénitude vitale que j'ai le plus confiance en la mort. C'est une illusion quant au chemin, mais non quant au but. De même une femme, en s'abandonnant à l'époux, pense avec ivresse à l'enfant qui naîtra de sa volupté et de son amour. Elle voit le fruit de l'enfantement, elle n'en voit pas les angoisses. La joie nous fait croire à la mort parce qu'elle nous transporte au-delà de la mort. Mais elle ne sait rien de l'horreur du passage !



Ker signifie à la fois l'âme, le destin et la mort. C'est le dernier sens qui permet de saisir la parenté entre les deux premiers. La mort en effet est le confluent absolu de l'âme et du destin. Ma mort, c'est mon destin qui rejoint mon essence : un événement qui s'insère dans le temps et qui me délivre du temps, le dernier vol du hasard qui s'abat, vaincu, aux pieds de la nécessité — le vrai Dieu Janus dont une face regarde vers la terre et l'autre vers l'inconnu, le carrefour où se rencontrent ce qui m'arrive et ce que je suis.



La Cause et les causes. Pas d'arbres sans terre. Mais la terre sans arbre subsiste. Pas d'animaux sans végétaux, mais les prairies et les forêts n'ont pas besoin des animaux. Pas d'humanité sans les trois autres règnes, mais la terre, la plante et la bête peuvent très bien se passer de l'homme. Et que faut-il dire de l'amour, du génie, de la sainteté ? Sur quels équilibres subtils et précaires, sur quelles rencontres miraculeuses reposent ces flèches de l'esprit ? Plus on s'élève dans la hiérarchie des êtres, plus l'architecture des conditions devient touffue et fragile — de sorte que, fatigué de tant de complications, on a envie de renverser l'édifice, c'est-à-dire d'entrer dans la vie divine de la mort où c'est l'esprit qui est le fondement de tout.



L'approche de la mort, avant de nous délivrer de nous-mêmes, nous réduit tragiquement à nous-mêmes. Au moment où elles vont se briser, nos limites se resserrent jusqu'à nous étouffer ; la porte se présente d'abord comme un mur ; l'éternité qui s'ouvre étrangle l'avenir.

C'est mon espérance qui parle ainsi, mais je ne sais rien : je ne sens que le froid de l'abîme et de l'inconnu. Tout ce

que nous croyons savoir sur la mort n'est que bavardages de vivants.

⁂

Puisque la mort est notre vraie naissance, il faut aimer la vie qui nous y conduit, mais il est bien permis de désirer aussi la fin des douleurs de l'enfantement. Là encore les extrêmes se rejoignent : l'espérance suprême aspire à la mort autant que le désespoir, car la mort est délivrance dans les deux sens : elle délivre notre joie — et elle nous délivre de notre misère.



Pâques. Je ne crois plus à ce qui naît, mais à ce qui ressuscite. *Expecto resurrectionem... et vitam venturi saeculi.* Car naître, c'est sortir de l'incréé pour entrer dans le temps et dans la mort, mais ressusciter, c'est sortir du temps et de la mort pour revenir à l'incréé. Et toute vie qui n'est pas attente de la résurrection ne peut être qu'angoisse devant la mort. Nous sommes déjà morts puisque nous sommes nés ; la naissance est à la mort ce qu'est la promesse des fiançailles à la nuit de noces : c'est la mort qui *consomme* (dans les deux sens du mot : parfaire et détruire) le mariage entre l'âme et le temps.



Je sais que ma mort sera nue. Celle d'un être trop impur pour que le vrai Dieu le console et trop lucide pour recevoir les vaines consolations des faux dieux.



Devant sa mort qui approche — cette mort qui est aussi la mienne — je ne sens en moi ni consentement, ni révolte : rien qu'une immense stupeur crispée devant un destin trop obscur pour que les mots et même les sentiments gardent un sens et une valeur. Je me sens déjà étranger à cet univers qui

m'élimine, mais cet éloignement de la vie ne me rapproche pas de Dieu. L'unique vœu qui surnage en moi est que ma mort ne ressemble pas à ma vie : qu'elle soit sans mensonge.



La nudité de la mort ressemble à la nudité de la naissance : ici, un corps nu et ruisselant d'impuretés est jeté à la lumière du jour ; là, une âme nue et plus impure encore, car son impureté est intérieure, est arrachée à la terre maternelle et jetée dans la lumière de Dieu. Mais que ce soleil divin est noir et froid — vu de la terre !



L'homme veut la fin : l'unité. Mais il ne veut pas le moyen : la mort. Alors il place le but dans l'étirement indéfini du chemin.



Ce bélier de la mort qui ébranle une à une les pierres de notre prison. Mais la prison fait corps avec le prisonnier et la délivrance est d'abord une destruction. Pour que la mort soit vraiment la mort, il faut qu'elle n'ait rien de commun avec l'idée et même avec le désir de la mort.



Splendide expression populaire : il s'est *vu* mourir. Tragique privilège de l'homme et gage d'immortalité. Ce regard qui voit venir la mort n'est pas fait de la même substance que ce qui meurt.



Mot admirable de Louis XIV mourant : « Du temps que j'étais roi. » Il vient une heure où l'on ne peut plus parler de soi qu'au passé.



Rencontré hier à Marseille le docteur X. qui me parle de ces lamentables « grâces d'état » accordées aux médecins et par lesquelles, atteints des plus terribles maladies dont ils connaissent à fond les symptômes et l'issue fatale, ils arrivent à se faire sur leur état les mêmes illusions qu'un ignorant. Je voudrais tarir d'avance en moi cette sécrétion interne de mensonges. Que Dieu me donne assez de « savoir mourir » pour que je n'aie jamais besoin des ruses du « vouloir vivre ».



Pas de communication avec les morts. C'est le signe de l'absence définitive ou de la présence absolue. Communication implique extériorité : or les morts ne sont pas *avec nous,* ils sont *en nous.* Et l'abîme qui nous sépare d'eux est celui qui sépare notre âme d'elle-même. *L'unité exclut le signe.*



Ma pensée et mon amour flottent dans cette zone étrange qui se situe entre la vie et la mort. C'est là qu'on sent et qu'on comprend le mieux les choses de la terre et du temps. Il faut que l'arbre soit à demi arraché pour que ses racines — plongées habituellement dans la nuit — deviennent conscientes et sensibles.



Omnia mecum porto. Le sage se suffit à lui-même ; il est donc normal qu'il supporte d'une âme égale la perte de tous les biens extérieurs : santé, fortune, honneurs, etc. Plus que cela : il doit être prêt à mourir à chaque instant. Qu'est-ce que cela signifie, sinon que l'existence même du sage est encore un bien extérieur par rapport à la sagesse, que le sage peut mourir sans que la sagesse meure avec lui — et par conséquent que la sagesse appartient à un univers qui

n'est pas celui de l'existence ? La sagesse n'est parfaite que si elle va jusqu'au consentement à la destruction de son support visible et temporel. Et cette acceptation du néant par amour de la perfection, cet acte de foi dans l'invisible se situe très près du « si le grain ne meurt » de l'Evangile. De ce point de vue, le *Sein zum Tode* de Heidegger doit s'interpréter comme un *Erscheinen zum Sein.*



Vieillesse qui avance. Mourrai-je par rupture ou par usure ? Par la lumière qui se dérobe ou par le regard qui s'éteint ? Je préfère voir l'univers mourir brutalement *pour* moi que lentement *en* moi.



L'amour est plus fort que la mort — oui, dans l'exacte mesure où il est plus grand que la vie. La vie ne vaut que par ce qui la dépasse, c'est-à-dire par ce qui, en elle, est pressentiment et acceptation de la mort.



Dernière étape de l'amour. Vivre ensemble, mystérieux et transparents l'un à l'autre, la chair noyée dans l'âme et l'âme dans l'éternité, sans autre tristesse que celle d'exister hors de l'être, sans autre remords que celui d'avoir mesuré l'amour à nous-mêmes, sans autre espérance que l'attente de l'imprévisible — et, de ce sommet de la vie, regarder monter vers nous, comme une marée sans reflux, la mort immortelle. Ne rien lui demander : sa réponse ne serait que l'écho de notre question. Ne rien lui refuser : laisser tout son mystère envahir nos regards, car, pour qu'elle cesse d'être l'étrangère, il faut qu'elle devienne de plus en plus l'inconnue...



Voici des années et des années au long desquelles je n'ai pas passé un seul jour sans que la pensée de la mort habitât mon esprit et que l'aiguillon de la mort pénétrât ma chair. Je n'ai pas vidé une seule coupe de joie ou d'amour sans qu'une goutte de mort y fût mêlée. Cette goutte — poison ou tonique — a fait ma joie moins totale et plus aiguë, frissonnante comme une feuille au vent ou un oiseau pris au lacet — et je lui dois de n'avoir jamais sombré entièrement dans la suffisance et la vulgarité.



Agonie de C. V. Elle m'a reconnu au moment où j'allais la quitter, et sur son visage déjà figé par la mort a glissé un pauvre sourire, suprême remous de l'âme à la surface du cadavre. Ce corps déformé et décomposé m'est alors apparu aussi précieux et sacré que celui de la plus rayonnante beauté. La perfection et la dissolution de la forme parlent également de l'infini : l'une vient de Dieu et l'autre y retourne.



L'amour ressuscite tout ce qu'il touche. La mort est sa sœur et sa servante : sa faux prépare la gerbe qu'il cueillera dans l'éternité. Tu es sûre d'être aimée comme tu es sûre de mourir.

Que serait l'amour sans l'éternité ? Mais que serait l'éternité sans l'amour ? L'amour seul peut combler ce qui n'a pas de fin. L'amour sans éternité s'appelle angoisse : l'éternité sans amour s'appelle enfer.



... Ces feuilles d'automne que la terre attire et que la lumière traverse... Il ne reste presque plus rien en elles de

ce qu'on appelle la vie ; le soleil de Dieu les revêt d'un éclat suprême avant que le vent de Dieu les emporte. Leur ardeur n'est plus celle que verse la sève indiscrète du printemps ; elles sont comme suspendues entre le ciel et la mort... Ainsi de l'amour parvenu à ce degré de maturité fugitive où tout ce qu'il a de temporel appelle la tombe, où tout ce qu'il a d'éternel s'envole vers Dieu...



« Au confluent de l'éternel et de l'éphémère, là où les remous du temps ébranlent le plus violemment l'éternité », ai-je écrit en parlant de la beauté. Mais cet ébranlement rend aussi l'éternité plus sensible ; l'instant qui la tue l'enfonce au plus profond de nous-mêmes ; c'est quand elle quitte nos regards qu'elle pénètre dans notre âme. La mort et l'éternité sont deux réalités indissociables ou plutôt la double expression de la même réalité : la mort est l'aspect temporel de l'éternité. Car tout doit mourir pour être immortel — et Dieu, le seul être qui fasse exception à cette loi, a choisi librement de s'y soumettre.

Mais nous refusons cette unité, soit en désirant l'éternité sans passer par la mort (tous les messianismes temporels, toutes les religions de l'avenir procèdent de cet appétit sacrilège), soit en désespérant de l'éternité à cause de la mort.



Il est difficile de ne pas idéaliser le passé quand l'être aimé est mort. Il est encore plus difficile de ne pas calomnier le passé quand l'être aimé a trahi.



Je relis l'admirable texte d'Alain sur les morts : « Ils ne sont point en situation de se démentir, de se diminuer ni de vieillir : il ne reste d'eux, par le respect, que ce qui mérite

respect ; aussi leurs maximes valent mieux qu'eux-mêmes... Contre quoi travaillent les historiens qui en viennent tous à dire qu'Homère n'a pas existé ; mais aucun Homère n'a existé ; aucun mort ne fut digne de ses œuvres ; et c'est pourquoi la publication des lettres intimes et de médiocres aventures sont proprement impies... Il faut laisser aux morts ce qui a mérité de mourir... »

Au train dont vont les choses, nous prenons exactement le contrepied de cette fidélité vénératrice : l'historicisme de bas étage qui s'étale dans les mémoires et les biographies néglige de plus en plus ce qu'il y a d'éternel dans les morts pour s'attacher au détail, à l'anecdote, aux éléments les plus vains et les plus caducs des sentiments et des actes — à tout ce soi-disant « vécu » qui n'est que du mort-né.

Travail de vautour et d'hyène ; exhumation et nécrophagie : tout ce qui devrait dormir à jamais dans les ténèbres closes du cercueil est ramené au jour, disséqué, exhibé, catalogué et vendu. Le mot de charognard me vient spontanément à la bouche devant ces historiens et ces biographes qui ne s'intéressent qu'à ce qu'il y avait de plus corruptible chez les grands morts : les passions, les intérêts, les vanités. Le temple de Mémoire devient un vaste entrepôt frigorifique où l'on conserve tout ce qui, par respect pour les défunts, devrait aller à l'égout. Au lieu de décanter, de distiller ces vins précieux, on en remue sans fin les lies impures...

Il y a là comme une sinistre parodie du mystère de la résurrection de la chair, avec cette différence que la chair qu'on ressuscite, ce n'est pas la chair glorieuse, mais les cris, les faiblesses et les ruses de la chair caduque ; on jette en pâture aux vivants non plus la mémoire idéale et sacrée mais le cadavre décomposé des morts.



Tout ce qu'il y a d'humain en nous tremble devant la mort comme devant l'expulsion hors de notre patrie, tout ce qu'il y a de divin appelle la mort comme la fin de notre

exil. Que, pour l'immense majorité des hommes, le premier mobile soit infiniment plus puissant que le second, cela tient d'une part à la faiblesse de notre vie spirituelle et de l'autre à la rupture absolue de continuité qu'opère la mort. Nous quittons un monde d'évidences et d'habitudes pour entrer dans un *autre* monde dont nous pressentons la plénitude, mais qui se présente d'abord sous la forme de l'arrachement de tout notre avoir et de tout notre être. La mort est la promesse suprême, mais une promesse absolument inconnue nous écrase autant qu'une menace et, devant ce mystère sans nom et sans forme, nous n'avons pas même la ressource d'esquisser un de ces gestes de protection ou de combat par lesquels nous exorcisons notre angoisse en face des dangers terrestres. Rien n'est plus redoutable que de ne pas savoir ce qu'on redoute. Plus que de la souffrance ou du néant, l'homme, devant la mort, a peur de l'insondable.

C'est précisément cette peur du « dépaysement absolu » qui s'exprime dans la locution populaire : « Nous savons comment nous sommes, nous ne savons pas comment nous serons. » Nous ressemblons à ces vieux Nègres du Sud que la longue habitude de l'esclavage faisait trembler, après la guerre de Sécession, devant le mystère de l'affranchissement.



Besoin d'aimer — toujours plus ardent et plus fatal à mesure que j'incline vers la tombe. Mais il se dissocie de plus en plus du goût et de l'ivresse de vivre ; il se mêle en moi à l'attraction du tombeau, il est comme l'aiguillon de la mort dans ma chair et dans mon âme. Il se sépare aussi du désir : là où jadis je voulais boire, je n'aspire qu'à me noyer.



Attachement au passé : routine, encombrement, paralysie, sève dévorée par l'écorce. Je sais cela. Je sais aussi qu'il faut consentir à tout perdre pour tout gagner : si le grain ne

meurt... Mais à deux conditions : d'abord que cette perte soit un *sacrifice* et non une désertion ou un oubli (car, dans le sacrifice, on conserve l'âme, l'essence, la sève des choses sacrifiées) ; ensuite que ce renoncement au passé soit une ascension vers l'éternel et non une évasion illusoire vers l'avenir — un avenir où l'on se retrouvera exposé aux mêmes blessures et aux mêmes poisons, mais sans l'armure ni les filtres de l'expérience. Seul l'homme qui est « né de nouveau », celui dont la vie — une vie que le temps ne menace plus — est cachée en Dieu avec Jésus-Christ peut suivre impunément le conseil de « laisser les morts enterrer leurs morts ».

12.
Les chemins du désespoir

« Je méprise les mortels qui se nourrissent d'espérances creuses. » Nous avons tous l'instinct de l'éternité, mais prostitué au temps, englué dans la vaine espérance de l'avenir. Il faut l'arracher à cette glu pour le rendre à Dieu. C'est ce qu'exprime saint Paul quand il nous enjoint « d'espérer contre l'espérance ». La purification des saints aboutit au divorce définitif entre l'espérance divine mésalliée et le temps infidèle.



« Aucun homme réfléchi ne peut espérer » (Taine). Ce n'est que trop vrai dans l'ordre naturel. Mais on peut penser aussi que toutes les raisons de désespérer qui nous assaillent et que seul un stupide « vouloir-vivre » nous empêche d'accueillir, n'existent que pour être reconnues et *traversées* par une espérance suprême à la fois attirée et éblouie par l'invisible. Et, dans ce sens, le mot de Taine rejoint le « *contra spem in spe* » de l'Apôtre.



Horrible révélation du néant de l'amour humain : ce misérable nœud d'appétits et d'illusions qui fut jusqu'ici mon unique raison de vivre, voici que j'en aperçois tous les fils

fragiles et interchangeables — et je vomis comme un poison tout ce que ma faim égarée avait absorbé comme un aliment. Il n'y a rien, rien, rien. Mais s'il n'y a rien, quelle est donc cette lumière qui me révèle le rien ? Et si l'homme n'est que cela, quel est donc le Dieu qui se révolte en moi contre l'homme ? Un Dieu enchaîné, aveuglé, empoisonné, mais vivant encore puisqu'il saigne et qu'il désespère...

Bénie soit cette révolte de la liberté contre les chaînes, de la lumière contre la nuit, de la faim contre le poison ! Nous ignorons ce qu'est l'être et la vérité — et cependant nous portons en nous assez d'être et de vérité pour étouffer dans le néant et dans le mensonge. L'homme ne sait pas ce qu'il veut, mais il sait très bien qu'il ne veut pas ce qu'il a.



Matérialisme purificateur. Aller jusqu'au bout de l'explication psychologique, éliminer les superstructures et les songes, penser que le cerveau sécrète la pensée comme le foie la bile et que ce qu'on nomme l'amour n'est qu'un phénomène glandulaire, savoir qu'il y a entre la vertu et le vice le même rapport qu'entre le sucre et l'urée, que tout le monde est malheureux et que personne n'est responsable — tous ces lieux communs du matérialisme, qui n'ont aucune consistance sur le plan spéculatif, exercent parfois, dans l'ordre psychologique et moral, une profonde action *purgative.* Quelle liberté et quel amour peut faire surgir par contrecoup cette négation de la liberté et de l'amour ! Prendre conscience de la nécessité universelle, c'est déjà lui échapper. Et quelle compassion pour les esclaves chez celui qui comprend la fatalité de l'esclavage ! Poussé jusqu'au bout, le matérialisme se réfute lui-même : il sécrète une espèce d'auto-vaccin qui rend l'esprit à l'esprit. Car proclamer que la pensée est dans le cerveau et l'amour dans les humeurs, *cela* n'est ni dans le cerveau ni dans les humeurs.

Et c'est pour cette raison que tant de matérialistes, de positivistes et d'utilitaristes (un Stuart Mill, un Littré, un Le

Dantec, etc.) furent plus sereins et plus universellement charitables, plus *pratiquement spiritualistes* que certains doctrinaires de l'esprit. Car rien ne déçoit et n'aigrit plus sûrement un homme que de croire à l'esprit et à la liberté et de se heurter tous les jours à la matière et à la fatalité. Entre ces deux excès : attribuer à l'esprit ce qui est de la chair et attribuer à la chair ce qui est de l'esprit, le dommage est peut-être moindre dans le second cas. Car l'idéaliste se nourrit d'illusions tandis que le matérialiste ne risque que le désespoir. Et ce désespoir de n'être que chair nous rend à la nudité, à la liberté de l'esprit. C'est dans la mesure où je suis plus que cela que je pleure de n'être que cela !



La pensée fait la grandeur et la misère de l'homme. Elle conçoit la perfection, l'éternité et les dieux, mais ce monde idéal qu'elle nous révèle, elle ne nous le donne pas et, par contraste, elle nous rend insupportables l'écoulement et l'impureté du monde réel. Penser, en un sens, c'est désespérer : il ne faut pas penser, disent spontanément les gens du peuple en face du malheur ou de la mort ; et Taine fait écho à cette ténébreuse sagesse quand il déclare qu'aucun homme réfléchi ne peut espérer.

Je connais la réponse des optimistes de tout plumage : rationalistes, progressistes, y compris les chrétiens qui croient à l'œuvre de Dieu plus qu'en Dieu lui-même : cette pensée qui sécrète le désespoir porte aussi en elle l'antidote du désespoir. Car le pouvoir de l'esprit humain ne se borne pas à réfléchir sur la nature : il est capable aussi de la transformer. Et si la pensée pure nous incline à désespérer d'un monde si étranger à notre âme et à nos vœux, la pensée prolongée par la main qu'elle guide peut travailler efficacement à rendre ce monde moins désespérant. La technique, qui est aussi un produit de l'esprit, corrige ou atténue ces imperfections de la nature qui font le scandale de la raison spéculative. Moralité : après avoir contemplé les

lacunes de la création, travaillez à les combler ; sinon, chacun de vos regards sera obscurci par une larme.

Ce discours est vrai, mais jusqu'où ? Il répond à mon besoin de logique, de continuité, de sécurité : il ne convainc pas les parties supérieures de mon être. Ce qu'il y a de désespérant dans la condition humaine — la fuite du temps, la dispersion, le péché et, par-dessus tout, la vanité — n'est pas annulé par les innombrables retouches que l'homme peut apporter à l'œuvre de Dieu. Et puis, toutes ces lacunes de la création ne sont-elles pas aussi des fenêtres ouvertes sur un autre monde qui est le vrai lieu de l'esprit ? Un exil trop bien aménagé ne risque-t-il pas de nous faire oublier la patrie perdue ? Et si toutes les raisons de désespérer du monde s'évanouissaient, sur quoi s'appuierait la raison d'espérer en Dieu ? — Mais ce Dieu, vous ignorez ce qu'il est, et, même, s'il est. — Peut-être, mais j'espère en lui dans la nuit. Et l'espérance serait-elle une vertu surnaturelle si tout ne la contredisait pas dans la nature ?



Vertus théologales. Saint Paul nous enseigne que la foi et l'espérance s'abolissent et que la charité seule demeurera... L'évidence remplacera la foi et la possession l'attente. Et tout sera consommé dans l'unité de l'amour. Ou encore : la charité est éternelle ; la foi et l'espérance sont à la fois éternelles et temporelles : ce sont des viatiques qui empêchent l'amour exilé et voyageur de mourir de faim sur les routes du temps. Et ces viatiques n'ont plus d'emploi à l'entrée de l'éternité comme la manne au seuil de la terre promise.

Mais, de ces trois vertus, c'est l'espérance qui exige les plus âpres purifications. Quelle que soit la qualité de l'espérance, il est facile de croire et d'aimer aussi longtemps qu'on espère. Ne pas avoir besoin de mirages pour avancer dans le désert. Semer sans espérer de moissons temporelles. Car il n'y a pas de vraies moissons ici-bas : rien que des semailles dans l'inconnu.



Je regarde mes enfants, et je me console de la vie que je n'ai pas vécue en songeant à la vie que j'ai transmise. Tout est là : transmettre, me souffle l'antique sagesse. Je serais en paix si j'étais sûr d'avoir transmis la plénitude qui m'a manqué, mais mes enfants vivront dans la même ignorance de la vraie vie et, à leur tour, ils transmettront à leurs fils le même appel sans réponse. Et cela sans fin, d'une génération à l'autre... Alors que transmet-on ? Simplement la capacité de transmettre, une promesse toujours reportée et jamais tenue. *Quasi cursores...* une lampe qu'on se passe en courant de main en main et qui n'éclaire personne : tous nos aujourd'hui dévorés par des lendemains insolvables...



En espagnol, le mot *ilusión* signifie à la fois fausse apparence comme en français, et espérance. *Esperanza infundada* (espérance non fondée), dit le dictionnaire. Cette absence de fondement est d'ailleurs le signe de l'espérance : une espérance absolument fondée ne serait pas une espérance mais une prévision d'ordre mécanique. Et c'est pour cela que toute espérance réalisée comporte une part de désillusion. On a ce qu'on attendait, mais on a perdu le mystère et la poésie de l'attente. Et qui oserait dire de quel côté est la pire déception ? Dans la promesse qui, en restant vierge, tourne à la stérilité, ou dans celle dont la fécondité aboutit à l'avortement ?



Sisyphe. Un Hercule qui vit assez longtemps pour voir le vain résultat de ses travaux.



Critère de l'assimilation des grandes vérités de la foi chrétienne. Un équilibre aussi parfait que possible entre la résis-

tance de l'esprit critique et l'attirance du mystère — cette attirance elle-même n'ayant rien à voir avec une plongée aveugle dans l'inconnu et procédant au contraire d'une irréfutable expérience intérieure qui nous fait goûter dans le temps les prémices de l'éternité. L'intelligence, saturée par une lumière qui la déborde sans la contredire, ne peut plus même se plaindre d'être dépassée puisqu'elle est aussi comblée.

Mais la présence d'une telle harmonie dans l'âme est-elle une garantie de vérité ? diront les sceptiques en rappelant le mot de Renan : « la vérité est peut-être triste », ou la locution populaire : c'est trop beau pour être vrai ! — Illusions consolantes, insistent les incroyants. Mais si une révélation aussi parfaitement accordée à ce que j'ai vécu dans mes heures les plus riches et les plus profondes n'est qu'une illusion, c'est mon être même qui n'est que mensonge, y compris cette loyauté dans l'angoisse qui me fait reculer devant un « mensonge consolant ». Je suis alors menteur jusque dans mon refus du mensonge et je n'ai plus le droit de penser ni de dire quoi que ce soit, car ce que je nie est aussi vain que ce que j'affirme et mon courage qui refuse les consolations aussi dépourvu de sens que ma lâcheté qui s'y réfugie.

Cette notion d'un mensonge consolant mérite d'ailleurs d'être creusée à fond. Quand nous parlons par exemple de l'immortalité de l'âme, certains suspectent aussitôt cette espérance de fausseté sous l'unique prétexte qu'elle est consolante. Une telle attitude repose sur deux postulats : d'abord que l'esprit humain est capable de vérité (sinon il n'y aurait plus lieu de dénoncer les illusions), ensuite que cette vérité est désespérante — autrement dit que tout l'être spirituel de l'homme s'évanouit à la mort. Ce qui implique un troisième postulat : à savoir que la différence spécifique de l'homme — l'esprit qui domine l'espace et la durée, qui conçoit et qui désire l'infini et l'éternel — n'est qu'un accident fortuit dans la mécanique du monde, une phosphorescence sans but sur l'océan de la vie universelle. Mais que devient alors cette capacité de vérité sur laquelle on fonde le refus des conso-

lations trompeuses ? Parler de vérité, c'est affirmer la transcendance de l'esprit à l'égard de l'écoulement cosmique et de la mort (même quand nous disons que « tout coule », nous prétendons exprimer une vérité qui ne coule pas !), de sorte que la faculté d'atteindre le vrai se trouve liée au dépassement du temps, c'est-à-dire à l'immortalité. Et si nous supprimons le second terme de la relation, le premier s'abolit du même coup. On s'enferme ainsi dans cette contradiction qui consiste à soutenir que notre capacité de vérité s'épuise dans l'acte même par lequel elle se nie. Dans cette hypothèse, la seule supériorité de l'esprit sur la matière serait de pouvoir affirmer son propre néant. Mais le néant est muet. C'est avec la faculté de l'être et par référence à l'être que nous concevons le néant : de rien, il ne sort rien — pas même un jugement désespéré sur le rien.

On voit à quelle cascade d'absurdités peut conduire le refus *a priori* des consolations. Le problème est uniquement psychologique et moral : on le dénature en le posant en termes métaphysiques. De même qu'il existe une forme basse et impure de l'espérance qui se nourrit des consolations les plus vaines, de même on rencontre une complaisance orgueilleuse dans le désespoir qui repousse les consolations les plus vraies. Et puis de quoi s'agit-il ? De chercher ou de repousser les consolations ou de poursuivre la vérité, *quelle qu'elle soit ?* Pour nous qui croyons que l'univers a un centre, une âme et un but, nous croyons aussi que la vérité est consolante. Mais que ceux qui redoutent les illusions d'un optimisme anthropocentrique soient sans inquiétude : on n'accède à cette consolation suprême qu'après des purifications de l'espérance où le désespoir va jusqu'au bout de son pouvoir négatif, c'est-à-dire jusqu'à la destruction de tout ce qui n'est pas divin dans l'homme et éternel dans le temps.

*
* *

Cette imagerie d'Epinal sur le péché, la vertu, la conversion, la sainteté, etc., qui circule comme une monnaie fidu-

ciaire (et avec quelle inflation !) dans les milieux religieux, dans les sermons, la direction de conscience et jusque dans l'intérieur des âmes qui, parées de si brillantes couleurs, s'enivrent naïvement d'elles-mêmes et se prennent pour le théâtre unique et choisi où se déploient les jeux de l'enfer et du ciel — elle m'amuse autant par la richesse de son coloris sensible que par son absence de relief spirituel. Et, dans cet échange de belles images, tant de fraîcheur candide se mêle à la suffisance et à la vanité qu'on n'ose plus perturber le jeu, fût-ce au nom de la vérité !

Le premier pas authentique dans la connaissance de soi et de Dieu devrait consister pourtant à nous rendre compte de l'insignifiance de nos efforts, de nos vertus et de nos chutes. Insignifiant, c'est-à-dire qui ne signifie rien : c'est Dieu seul qui donne un sens. Quand donc les chrétiens qui parlent sans cesse du « néant de la créature » seront-ils persuadés que ce néant s'étend à *tout* ce qui appartient à la créature, y compris le péché le plus bas et la vertu la plus haute ? Le mystère, c'est que Dieu s'intéresse à ce néant et s'unisse à lui plus étroitement que l'amant à l'amante. Cela — et cela seul — n'est pas insignifiant, car *cela fait de nous des signes.* Cette révélation de notre néant pénètre en nous comme un feu qui consume les images toujours trop flatteuses (même quand elles sont cruelles) que nous nous faisons de nous-mêmes et de nos semblables — et, dans ce tourbillon stérile d'images en cendres, Dieu seul demeure et Dieu seul importe. Nous oublions alors nos différences et nos privilèges de fourmis, et le fantôme de l'*exception* que nous croyons être cède la place à la réalité de la *perfection* qui nous envahit. L'homme qui vit en fonction des hommes juge suivant le plus et le moins ; celui qui vit en fonction de Dieu n'a plus qu'un critère d'estimation : celui du tout ou du rien — Dieu étant le tout, et la créature le rien. Là où est l'Unique, l'exceptionnel ne compte plus et s'évanouit.



L'expérience de la vie nous rassure et nous humilie. A mesure que nous nous apercevons que nos fautes et nos défauts — que nous croyions uniques ou du moins exceptionnels — sont le lot d'une bonne partie de l'humanité, nous nous sentons comme absous par le spectacle d'une misère si largement répandue et en même temps un peu dépités de ne pas dépasser le niveau commun, même dans nos péchés. Nous nous prenions pour des grands coupables : c'est une consolation un peu amère de se sentir devenir insignifiant.



Attente du ciel, peur de l'enfer. Quel acte de foi de l'homme en lui-même, quelle intuition — vraie ou illusoire — de sa densité ontologique présupposent cette espérance d'une récompense éternelle et cette terreur d'un châtiment sans fin ! A partir d'un certain degré d'épuisement vital et d'expérience intérieure de l'inconsistance humaine, de tels sentiments n'ont plus de prise sur nous : dans cette poignée de cendres que nous appelons notre âme, nous ne sentons plus rien qui soit digne d'être éternellement aimé ou haï, éclairé ou brûlé par un Dieu.



Recherche de Dieu. Il faut courir après lui de ruine en ruine, à travers les éboulements successifs des images et des idées que nous nous faisons de lui.



De tout ce que j'ai cru connaître et aimer, seule surnage en moi l'inépuisable soif de ce qui est vrai, même si c'est désespérant, et de ce qui est pur, même si c'est impossible.

⁂

Vendredi Saint. L'homme qui contient en lui tous les hommes, le Bien pur en proie au monde qui le torture dans la mesure où il est impuissant à le dégrader, l'infini livré au néant et l'éternité à la mort, Jésus, le Toi absolu, ce toi qui es moi — je ne sais plus si je crois en toi, je ne sais plus si je t'aime ; je sais seulement que je voudrais que ce qu'on m'a dit de toi fût vrai. Ce vœu impuissant est la dernière lueur qui traverse la nuit de mon indifférence.



« Délivrez-nous du mal. » Oserions-nous prononcer ces terribles paroles si nous savions ce qu'elles signifient : que seule la souffrance peut consumer le mal en nous et que Dieu n'a qu'un moyen de nous *délivrer* du mal : c'est de nous *livrer* au malheur.



Prière ce matin à l'église. Dieu, si vous existez, si vous êtes tout-puissant et si vous êtes infiniment bon, pourquoi n'avez-vous pas pitié de moi ? Rien ne répond et je me dis : en la prostituant aux créatures, en la nourrissant de poisons, j'ai dénaturé, j'ai épuisé en moi la faculté du divin. Est-ce la faute de la lumière si je n'ai plus d'yeux pour la contempler ?

Mais alors, où est ce Dieu de l'Evangile qui choisit et qui pardonne ? Dieu n'est plus un être, une personne, c'est un état impersonnel de l'être, comme la matière, la vie, l'esprit, la lumière. Celle-ci se donne indifféremment à tous ceux qui ont des yeux, mais elle ne peut rien pour l'aveugle. Le monde divin est soumis à des lois aussi rigoureuses que celles du monde sensible où nulle lumière ne réveille les yeux morts, où nul aliment ne rend l'appétit aux entrailles corrompues. S'il en est ainsi, qu'est-ce donc que cette grâce qui ne peut pas faire grâce et où est ce Dieu qui ne peut pas suspendre par amour les lois du divin ? Dieu de mon enfance, toi

qu'on m'a appris à nommer mon Père, ne peux-tu pas me rendre, avec ta lumière, ces yeux que les idoles ont aveuglés ? Et que signifie donc la prière de l'aveugle-né : *Domine, fac ut videam ?*

Hélas ! je ne suis pas un aveugle-né, j'ai tué la lumière en moi ; j'ai épuisé ma faculté de recevoir l'inépuisable : d'un geste fini, j'ai étranglé l'infini dans le secret de mon être. Je comprends : c'est que dans ce geste fini, dans ces mains crispées sur les créatures, dans ces yeux vendus à des yeux de chair, j'ai gaspillé toute ma puissance d'adoration, j'ai aliéné ma part de Ciel.

Il me reste le Christ en croix à l'heure où, abandonné par son père, il pousse, dans son désespoir divin, le cri qui jaillit aujourd'hui de mon désespoir infernal.



La *vraie* souffrance, la souffrance de Dieu en nous, c'est peut-être la souffrance non seulement sans consolation mais sans altitude, le spasme et l'asphyxie de la bête traquée, le malheur sans lumière et sans but. Dominer, comprendre, offrir sa souffrance, ce n'est pas souffrir totalement. Nous ne saurons jamais jusqu'à quel abîme de ténèbres l'âme du Christ est descendue tandis qu'on élevait son corps sur la croix...

La douleur n'a pas atteint son but tant qu'il nous reste l'idée ou le sentiment qu'elle peut avoir un but. Savoir qu'elle a un sens, c'est déjà lui échapper en partie. *Il ne faut même pas savoir qu'elle n'a pas de sens.* Tant qu'il reste une étoile au fond de la nuit, la nuit est aussi vraie, plus vraie que le jour. L'épreuve n'est complète que si, après avoir broyé le cœur, elle éteint en nous le regard. Quel abîme dans ces formules banales sur la souffrance *aveugle,* la souffrance qui aveugle !



Désespoir. La paix qui naît de la certitude que rien ne peut être pire. La perfection dans le vide. La crainte s'est

dissipée avec le désir, l'angoisse avec l'espérance : on n'avance plus dans un défilé, mais dans le déploiement aride du désert ; on s'enfonce sans fin dans une absence sans fond. Et s'il reste encore une dernière appréhension, c'est celle d'être réanimé, rendu à la vie et à ses mensonges, de voir encore fleurir un mirage à l'horizon du désert.



Souffrance *aveugle* : puissance et précision redoutables de ce lieu commun. L'excès de souffrance nous enlève la conscience du sens et du but de la souffrance. La douleur a perdu toute direction : elle tâtonne et tourne en rond dans la nuit comme une bête aux yeux crevés.



Je relis ce que j'ai écrit sur le désespoir. Je ne souffre donc pas totalement, puisque j'ai des lumières sur la souffrance. Mais des lumières si abstraites et si glacées qu'elles ne me sont d'aucun secours. Un rayon de soleil sur un champ de neige n'empêche pas le voyageur égaré de mourir de solitude et de froid.



Ce qui m'est demandé, c'est de m'abandonner, de dire oui, non pas dans la nuit (la nuit porte en elle une espèce d'épaisseur maternelle et de promesse inconnue), mais dans l'aride lumière d'un désert purgé de tous ses mirages. Car je ne peux plus croire aux mirages : je n'ai le choix qu'entre le désespoir fermé et le désespoir ouvert. Mon combat est celui de la lumière divisée contre elle-même : en acceptant cette division, peut-être referai-je en moi l'unité...



Je rends grâce à cette angoisse, à cette interminable agonie qui m'a toujours fait contempler la vie à travers le prisme

de la mort. Tant d'heures vécues comme si chacune devait être la dernière : que d'arcs-en-ciel ont jailli pour moi de cette confrontation avec l'inconnu ! — Et cela soit dit sans la moindre trace de « dolorisme ». Je ne fais pas l'apologie de la douleur, mais de la vie réfractée par la douleur. Pour que la souffrance puisse produire un arc-en-ciel, il faut qu'il reste en nous un rayon de lumière, une étincelle divine. Et j'appréhende l'heure funèbre où j'aurais perdu jusqu'à cette goutte de lumière qui fait chanter les nuages.



Mot extraordinaire d'un enfant de six ans qui s'écrie en voyant le disque du soleil couchant s'abîmer dans les flots : « Pourvu que les poissons ne le mangent pas ! » Rien de plus justifié que cette angoisse dans l'univers spirituel. Le soleil matériel renaîtra demain « après s'être lavé au sein des mers profondes » ; mais, dans le paysage de l'âme, que de soleils couchés ne renaîtront jamais, dévorés par les monstres de l'ombre et de l'abîme... N'est-ce pas cela que veut exprimer Baudelaire lorsqu'il s'écrie : « Ne cherchez plus mon cœur, les bêtes l'ont mangé » ? Cette anxiété de l'enfant devant l'astre qui va se perdre dans l'océan, je l'éprouve devant tous les éclairs d'amour et de pureté qui descendent du ciel sur la terre. Que restera-t-il demain de la ferveur du premier communiant, de l'enthousiasme du jeune époux, du jeune soldat ou du jeune prêtre ? Y a-t-il quelque part une résurrection pour ces miettes de Dieu, happées par les bêtes de la chair et de l'orgueil ou ensevelies dans la poussière de l'habitude ? A moins que cette fragilité des choses sacrées ne soit qu'une illusion d'optique — exactement comme la disparition du soleil sous les flots...



Une phrase d'Epictète, lue à l'heure la plus noire d'un jour d'infinie détresse, m'a rendu, sinon l'espérance, du moins le

courage de ne pas consentir au désespoir : « Dieu t'a mis au monde pour être son témoin, et tu te fais son accusateur. » Oui, témoin, et quand le malheur immérité t'écrase et veut faire de toi un accusateur, être la victime et le témoin à décharge de ce Dieu incompréhensible qui « rit des épreuves de l'innocent ».



Mon illusion et mon péché ont été de croire qu'on peut aller à Dieu en prolongeant l'amour des créatures. On ne va pas à Dieu par *dépassement*, mais par *arrachement*. C'est un autre climat, un autre univers. On y retrouve tout, je le sais, mais il faut tout perdre pour y rentrer.



Pureté de l'enfer : c'est le contraire du Ciel, ce n'est pas sa caricature comme les joies de la terre.



Je n'y crois plus ! soupire cet homme en parlant des plaisirs et des honneurs. — Vous n'y croyez que très peu, je le sais, mais soyez sincère et avouez que c'est encore à cela que vous croyez le plus. Il faut bien s'amuser avec des *riens* (encore un mot que le pluriel n'améliore pas !) tant qu'on n'a pas consenti au *Rien* unique et définitif.



Ne demande pas à Dieu de te guérir du doute et du désespoir. Dis-toi plutôt que tu es une parcelle de Dieu qui doute et qui désespère.

13.
La présence absente

Quand Simone Weil nous dit que « Dieu n'est présent ici-bas que sous la forme de l'absence », il faut, pour bien entendre cette parole, commencer par distinguer entre deux formes d'absence : l'absence *présente* qui est séparation, douleur, désespoir (comme, par exemple, celle d'un être aimé que la mort nous a enlevé) et l'absence *absente* qui est celle de l'ignorance et de l'oubli absolus : l'absence qui est vide et privation (la place de Dieu béante en nous comme une plaie) et l'absence qui est platitude et suffisance dans la platitude. La « misère de l'homme sans Dieu » et la fausse richesse de l'homme qui se passe de Dieu. De même pour l'athéisme : il y a celui qui se traduit par la négation de Dieu et celui qui se réduit à une confortable indifférence aux valeurs divines. Aussi longtemps que les hommes pleureront sur l'absence de Dieu, aussi longtemps même qu'ils mourront pour leurs idoles, Dieu restera invisiblement, silencieusement présent au monde. Il se taira toujours, mais il ne partira vraiment que lorsque les hommes cesseront de l'appeler, fût-ce par leur refus ou par leurs blasphèmes...



La meilleure preuve de l'existence de Dieu, ce n'est pas l'ordre du monde (quoi de plus étranger à notre idée du

divin qu'un ordre qui repose sur le changement et sur la mort ?), c'est le sentiment de notre exil dans ce monde — c'est même la tentation que nous avons de nier Dieu car, pour le nier, il faut le concevoir revêtu d'une perfection que tout contredit ici-bas, et cette conception ne peut venir que de lui. Le cri désespéré et blasphématoire, la *voix* négatrice de l'athée rejoint ainsi la *voie* négative du théologien. Quand l'athée proclame que Dieu n'est pas, il affirme une absence plus vraie que toutes les présences.



On ne sort pas de Dieu. Et quand on dit qu'Il n'existe pas, c'est encore à Dieu qu'on se plaint de l'absence de Dieu.



Lu cette phrase de Simone de Beauvoir expliquant sa conversion à l'athéisme : « J'ai compris que Dieu ne faisait pas le poids. » Admirable. A rapprocher du dualisme de la pesanteur et de la grâce dans Simone Weil. Dieu est impondérable — et tous les dieux qui font le poids sont des faux dieux. Simone de Beauvoir, en cherchant Dieu dans le royaume de la pesanteur, s'est condamnée à l'athéisme. Mais le jour où elle s'est aperçue que Dieu ne pesait plus rien, ce jour-là, elle a entrevu et refusé le vrai Dieu.



Dieu n'a pas d'autre voix que le silence, pas d'autre preuve que l'absence de preuve. On ne prouve, on ne démontre que les faux dieux. Ou plutôt la seule preuve acceptable de l'existence de Dieu, c'est la coïncidence entre l'impossibilité de la preuve et l'universalité du désir. L'esprit est aussi incapable de le saisir que l'âme de renoncer à crier vers lui. La meilleure réponse de Dieu est dans la persistance

de cet appel qui n'a jamais de réponse. Dieu entend tout, et c'est parce qu'il entend tout qu'il ne répond rien.

* * *

Juste assez d'intelligence pour savoir qu'on ne sait rien, juste assez d'amour pour comprendre que l'amour n'existe pas. Toute la sagesse humaine aboutit à ce sommet d'où l'on aperçoit l'immensité stérile du désert sous la vanité enfin dévoilée des mirages.

Car la vérité dénude le mensonge sans se révéler elle-même. La pierre de touche par laquelle nous éprouvons toute chose reste indiscernable. Nous savons *ce qu'est* le mensonge ; pour la vérité, nous savons seulement qu'*elle est*.



Dieu n'est qu'un abîme de tendresse dans lequel il suffit de se laisser tomber les yeux fermés et les mains ouvertes. Ce qui gâte tout, c'est qu'on fait juste le contraire : on ouvre les yeux et on crispe les mains pour s'accrocher à quelque chose de *saisissable* qui n'est pas Dieu.



Etre *sorti* de Dieu : le mot marque simultanément l'origine et la séparation. Et ces deux sens sont étroitement solidaires l'un de l'autre dans la vie intérieure : plus nous portons la marque de l'origine, plus nous sentons la séparation. L'exil n'est douloureux que dans la mesure où l'on se souvient de la patrie. Si nous souffrons d'être séparés de Dieu, c'est qu'au fond de nous-mêmes nous ne l'avons jamais quitté, comme l'exilé qui emporte avec lui l'âme du pays natal. L'idée platonicienne de réminiscence témoigne de cette présence au cœur de l'absence.



« Tous les mots sont vains, et moi-même je suis vain : seul ce râle en moi de l'amour asphyxié dans le temps et dans les apparences n'est pas vain. »

... Tandis que j'écrivais ces lignes, mon père mourait sans effort et apparemment sans souffrance. Le néant de ce corps me révèle le néant de mon âme. Ces yeux qui ne voient plus rien me jugent — et ce jugement secret est plus terrible que toute condamnation ; il ne me reproche rien de précis (tous mes péchés connus et inconnus ne font plus qu'un bloc homogène de pesanteur et de nuit) ; il me remet seulement à ma vraie place : aussi loin de Dieu que l'idée est loin de la réalité. Je sens cette distance infinie : il ne me reste plus qu'à prier de toutes mes larmes pour qu'elle ne soit pas infranchissable.



Dieu fut d'abord puissance et tyrannie. Puis loi et justice. Puis lumière. Puis amour. Enfin il s'est fait absence et nuit — et c'est dans cette suprême métamorphose, qui rassemble et contient dans son invisible unité toutes les images éparses que nous nous faisions de lui, qu'il ressemble en nous le plus à lui-même.



Je me sens si pauvre ce soir, délaissé de tous les dieux. Mais c'est quand les dieux nous abandonnent que nous entrevoyons le vrai Dieu, l'Un et l'Unique — celui qui, étant tout, ne ressemble à rien. Dieu n'est pas un dieu...



Une foi sans superstition et sans fanatisme ? Mais cette foi n'aurait plus rien d'humain ! — Tant mieux, aucun

reflux de l'humain ne pourra me l'enlever. — Un pur néant alors ? — Peut-être : j'ai placé ma foi dans mon néant pour être sûr de ne jamais la perdre. C'est la foi d'un mort qui jette un défi à la mort...



Seul avec Dieu, c'est-à-dire doublement seul...



Dieu est mort devant tous ; il est ressuscité sans témoin — et il n'est apparu dans sa gloire qu'à quelques rares élus dont on peut toujours dire qu'ils ont rêvé. De sorte que la balance restera toujours inégale entre le Vendredi saint où rien ne manque à l'évidence de l'horreur et le jour de Pâques où la consolation flotte dans le doute. Pourquoi la mort est-elle si sûre et le salut si incertain ? Mais si Dieu nous attend derrière le voile de la mort, il est juste que ce voile soit plus apparent que ce qu'il recouvre. *Mors patens, Deus latens...*



Manichéisme. Jusqu'où le dualisme est-il vrai ? L'Evangile oppose la « puissance des ténèbres » au « royaume des cieux », Platon sépare le nécessaire du Bieu, etc. Et quand le Christ nous fait dire : notre Père qui êtes *aux cieux,* cette formule se concilie malaisément avec le *Dieu est partout* du catéchisme. Gide dit quelque part qu'il donnerait tout pour que Dieu *soit,* mais qu'il refuse de perdre son temps à établir que Dieu *est.* Sans aller jusque-là, il faut noter que l'Evangile n'emploie l'indicatif que pour affirmer que Dieu est dans le ciel et que, pour le reste, il use de l'optatif : que ton nom soit sanctifié, que ton règne arrive, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Donc, Dieu est (tous ces vœux que nous exprimons seraient vains s'ils n'avaient aucun point d'appui dans l'être),

mais dans quelle mesure peut-on dire qu'il est partout ? Le Christ nous invite justement à prier pour qu'il soit partout. Mais jusqu'où Dieu pourra-t-il ou voudra-t-il exaucer cette prière ? Les forces du mal et de la nuit (autre question : dans quelle mesure s'identifient-elles ? la malice et l'ignorance sont-elles une seule et même chose comme l'enseignait Socrate ?) — ces forces qui fuient ou qui défient la lumière seront-elles jamais éliminées de l'univers ?

La conception chrétienne de l'enfer nous apporte une réponse équivoque : les puissances nocturnes et maléfiques seront enchaînées et circonscrites, mais non anéanties — mises hors d'état de nuire à la lumière, mais non pas résorbées par la lumière. Le jour et la nuit, le bien et le mal, le bon grain et l'ivraie, au lieu d'être emmêlés et confondus comme aujourd'hui dans un mystérieux conflit créateur où ils se nourrissent l'un de l'autre, seront à jamais séparés, mais le dualisme subsistera. Les fleuves de l'enfer rentreront dans leur lit, ils ne tariront pas...

S'il en est ainsi, on ne peut plus identifier la malice à l'ignorance : c'est un refus de voir plutôt qu'une cécité, un aveuglement voulu et choisi : ceux qui auront prostitué au chaos la part de lumière qui était en eux se retrouveront dans un chaos éternisé par la lumière et soumis à ses lois. La clarté profanée fait la nuit immortelle.



Marc Aurèle. Développement sur l'attraction universelle et l'amour (IX, 9). Plus les êtres sont élevés, plus ils sont capables d'aimer à distance : « Chez les êtres plus parfaits encore comme les astres, il y a une espèce d'unité bien qu'ils soient séparés. » Ainsi, surmonter la séparation, trouver la présence dans l'absence sont les signes de la supériorité de l'amour. Avec Dieu la distance est infinie et l'absence absolue — ce qui équivaut d'ailleurs à l'intériorité pure. C'est dans ce sens qu'Alain pouvait dire que « le saint est l'homme qui se passe de Dieu ». Du Dieu gendarme, du Dieu comp-

table, du Dieu larmoyant ou courroucé — de tous ces dieux qui sont moins qu'un homme puisqu'ils représentent, dilaté arbitrairement jusqu'à l'absolu, un seul aspect de l'homme.



Le feu central et l'étoile inaccessible ne font qu'un. Ne peut me pénétrer à fond que ce qui me dépasse à l'infini. L'intimité absolue a pour corollaire la distance incommensurable. Dieu est à la fois le centre et l'au-delà de tout.



« Une femme est comme votre ombre : courez après elle, elle vous fuira ; fuyez-la, elle courra après vous. » Mais saint Augustin dit à Dieu : « Tu cherches ceux qui te fuient, tu fuis ceux qui te cherchent. » Faut-il donc attribuer à Dieu ces vaines oscillations de l'amour humain ? Non, sous la similitude apparente, la différence est absolue. Car, si Dieu cherche ceux qui le fuient, il ne fuit pas ceux qui le cherchent ; tout au contraire, il pénètre si profondément en eux que, pour des êtres habitués à ne sentir que les dons venus du dehors, cette présence toujours plus intérieure ressemble de plus en plus à une fuite.



Lamma sabacthani. Ce cri pénètre en moi de plus en plus, et non seulement comme un objet d'admiration douloureuse, mais comme un appel qui *me* concerne. La Croix m'attire. Infiniment moins qu'elle ne me repousse, certes : juste assez pour que je sente que cette goutte d'attraction est plus réelle que l'immense vague de répulsion.

Mais qui souffrait le plus à cette heure où le Christ jeta vers son Père ce cri auquel Dieu ne répond jamais ? Le Fils, cloué sur sa croix et sur son humanité, qui criait en

vain vers le ciel muet, ou le Père, exilé dans son ciel et dans sa divinité, qui ne pouvait pas répondre à son fils ?



Toujours ce *Lamma sabacthani* dont l'écho ne veut pas mourir en moi. Mais la suprême douleur du Christ n'a-t-elle pas été de savoir que, son épreuve accomplie et son calice bu, les hommes abandonnés crieraient indéfiniment vers lui comme il avait crié vers son Père et que lui, leur Sauveur et leur frère, répondrait jusqu'au bout par le même silence ? Car le Sauveur se tait pour nous comme s'était tu pour lui le Créateur : il nous abandonne sur notre croix comme son Père l'avait abandonné sur la sienne ; il s'est incorporé à son tour à ce mur de silence et de nuit contre lequel ses propres appels s'étaient brisés...



Pentecôte — Saint-Esprit. Rien que l'union de ces deux mots est déjà une merveille, car l'esprit c'est l'intelligence et la sainteté c'est l'amour. Mais ces choses sont à la fois tout et rien : Dieu, pour nos pauvres âmes attachées au contour des objets sensibles, est vide et sans forme comme la lumière. Je voudrais, vis-à-vis de tous ceux que j'aime, m'évanouir comme cette omniprésence qui ressemble à l'absence : être pour eux, non pas une forme parmi les formes (c'est-à-dire un objet fini et soumis aux compétitions et aux préférences qui sont le lot des choses finies), mais ce que sont le vide, l'espace, et la lumière dans un paysage : ce rien qui donne un sens et une âme à tout.



« Je n'aime pas Dieu, je n'aime que les êtres » (J. P.). Dieu n'est pas *un être,* il est *l'Etre.* L'éternelle distinction entre les objets éclairés et la lumière. On aime la lumière à

cause des objets qu'elle éclaire. Il faudrait arriver à aimer les objets éclairés à cause de la lumière.



L'être et les êtres. Néant des créatures, gémissent ceux qui ont demandé le ciel à la terre, l'Etre aux êtres. Néant de Dieu, répondent ceux qui ont suivi la voie inverse et demandé au ciel de remplacer la terre, à l'Etre de suppléer les êtres. Le néant des créatures, c'est d'avoir des limites où se brise notre désir ; le néant de Dieu, c'est de n'avoir pas de limites où notre désir puisse s'accrocher. Mais pourquoi séparer ce qui est un ? Que seraient les créatures sans le Dieu qu'elles évoquent ? et que serait Dieu sans les créatures qui le manifestent ? « Appuyé sans aucun appui », disait saint Jean de la Croix. Les créatures sont le clou où l'amour s'accroche, elles sont aussi le clou où l'amour se déchire...



Il ne faut pas juger des désirs d'un homme d'après les objets auxquels ces désirs *s'accrochent.* Car on peut désirer l'infini et s'accrocher à n'importe quoi. Cette terreur de flotter dans le vide, ce besoin de s'agripper à un clou, quel qu'il soit, pourvu qu'on sente un soutien extérieur, expliquent toutes les prostitutions du désir. Et parce que ce clou nous est nécessaire, nous lui donnons une valeur sans proportion avec ce qu'il est — jusqu'au jour où, saturés de déception, nous nous apercevons que notre vide est plus réel que tous les objets avec lesquels nous essayons de le combler...



La vie d'ici-bas est une immense, une irrémédiable absence travestie et organisée en pseudo-présence. Je suis fatigué de ces dialogues de sourds où, à l'isolement réciproque, vient s'ajouter l'illusion de se comprendre. L'amour bous-

cule cette comédie, mais il est à peine né qu'on l'affuble d'un masque de théâtre et qu'on en fait un personnage de plus, aussi vain que les autres, sur cette scène où l'homme n'a pas de plus cuisant souci que de se distraire d'être un homme.

⁂

Pourquoi t'adorer ainsi à cause de cette goutte de beauté tombée sur toi par hasard et qui, demain, s'évaporera dans sa source ? Quel rapport y a-t-il entre ton âme et ce vêtement que les dieux t'ont prêté pour une heure ? Et pourquoi mon désir se traîne-t-il à tes pieds au lieu de s'élancer vers le foyer de cette beauté dont tu ne détiens qu'une étincelle fugitive ? — C'est que tu es pour moi l'*apparence* de cette beauté dont la substance est invisible. Alors, moi qui ne vis et qui n'aime que par mes yeux, je ne peux pas aller au-delà de toi ; c'est comme si la source divine s'était épuisée en te créant ; je ne vois pas, sous le vêtement divin qui t'enveloppe, ces « dieux nus », dont parle Sénèque, *qui donnent tout et qui n'ont rien.*



J'aime son âme plus que sa chair. Mais son âme n'est que l'émanation, la phosphorescence de sa chair. Qu'en restera-t-il quand elle mourra ? J'aime la lumière plus que les corps qu'elle éclaire. Mais il n'y aurait pas de lumière s'il n'y avait pas de corps lumineux : le rayon vient après l'astre. Je crois à la lumière plus qu'aux soleils ; je crois que la lumière a créé les soleils. Mais la création est un renversement : ce qui fut la cause devient l'effet. C'est à nous qu'il appartient de rétablir l'équilibre originel : la conversion qui nous fait rentrer en Dieu est le reflux de la création par laquelle Dieu est sorti de lui-même et s'est effacé derrière son œuvre...

Et tous ces phénomènes de phosphorescence et de rayonnement qui font que la lumière ne tient pas dans les corps qui

la produisent ni l'âme dans la chair dont elle dépend ne sont-ils pas comme des tentatives d'évasion d'un principe exilé et captif dans les cadres matériels qui le contiennent et qui *semblent* lui donner naissance ? Ausculte le silence de la nature et tu découvriras partout l'appel d'un Dieu muet, prisonnier de son œuvre.

⁂

Aorasie. Les Grecs désignaient par ce mot l'apparition d'un être divin qu'on reconnaît au moment même où il disparaît. Ainsi Anchise reconnut Vénus, dont il avait partagé la couche, à la démarche de la déesse qui s'éloignait pour ne plus revenir. Fécondité de ce mythe : c'est à l'instant où ils vont nous être enlevés que les êtres et les choses nous révèlent leur profondeur sacrée, leur noyau divin. Tant qu'Anchise serre Vénus dans ses bras et la couvre de baisers, il croit posséder une bergère : c'est à distance qu'il reconnaît l'immortelle, à la minute précise où la présence se change en absence, où il voit encore et où déjà il ne voit plus, où la dernière image qui frappe le regard devient vision intérieure. Ainsi de tout ce que nous aimons...



Magie de l'espérance à l'aube de l'amour, magie du souvenir à son déclin. Pourquoi la plénitude n'existe-t-elle en nous que sous la forme de la promesse ou du regret, c'est-à-dire liée à l'absence ? Parce que la source du bonheur est dans l'âme et non dans les choses : quand nous imaginons l'avenir ou quand nous évoquons le passé, c'est l'âme qui domine et qui pétrit à son gré l'événement tandis que, dans le présent, c'est l'événement qui domine l'âme.



Présente, tu tiens dans tes limites, tu n'es que toi-même et le reste de l'univers me distrait de toi. Absente, tu es par-

tout comme Dieu ; rien ne te contient et tout t'évoque. Cela m'aide à comprendre l'absence omniprésente de Dieu.

*
* *

Je t'offre le regret de ne pas tout partager avec toi comme le signe douloureux de ma présence invisible. Là où je ne suis pas, je suis quand même par ma souffrance d'être absent. Le tourment de ne pas faire qu'un est ici-bas la blessure et la promesse de l'unité.

*
* *

Que faut-il souhaiter aux êtres qu'on aime ? Le bonheur — mais quelle espèce de bonheur, et à quel niveau ? D'être heureux dans la médiocrité ou d'être trouvé digne d'un bonheur plus haut, mais presque toujours inaccessible ? D'être rassasié du brouet des esclaves ou d'être affamé de la nourriture des dieux ? Car la difficulté de trouver l'aliment grandit en fonction de la pureté de la faim.

14.
Au secours de Dieu

Tous les grignotements des exégètes, tous les arguments scientifiques, historiques ou psychologiques contre l'existence ou la divinité du Christ — tout cela rend ma foi non pas plus certaine, mais à coup sûr plus sensible et plus tendre. Ce Christ qui devient de moins en moins « réel », de moins en moins « objectif », m'attire et m'attache de plus en plus comme un être très aimé qui, frappé à mort, perd peu à peu sa densité terrestre, son poids d'existence pour s'envoler dans l'inconnu. Le suprême cri de ma foi est celui-ci : je ne veux pas que tu meures ! Si tu n'as pas de place dans l'univers ni dans l'histoire, si ton dernier refuge est dans mon âme, viens en elle et remplis-la toute ! — Mais alors votre foi n'a plus d'objet ni de récompense... Je répondrai que le suprême objet de ma foi est dans cet élan qui me porte à croire contre tout et contre moi-même et sa récompense dans ce merveilleux privilège de pouvoir aimer sans récompense. Ma foi dit au Christ : tu es ce qu'il y a de plus beau et de plus vrai en moi — et jamais les démentis du réel n'atteindront le vrai ni le beau...



Le Christ, au cours de sa vie terrestre, s'est fait de plus en plus homme, c'est-à-dire de plus en plus faible, de plus

en plus désarmé, de plus en plus exposé à la douleur et au mal. L'Incarnation atteint son sommet dans le désespoir absolu du Jardin des Oliviers et du *Lamma Sabachtani* — et ce sommet est un abîme. Dieu a fait ce chemin vers nous pour nous permettre de faire en sens inverse le même chemin vers lui. Tandis que la voix de la sagesse et de l'héroïsme consiste pour l'homme à se dépouiller de la fragilité humaine pour se revêtir de la stabilité divine, la voie de l'Incarnation a consisté pour Dieu à se dépouiller de la stabilité divine pour épouser la fragilité humaine jusqu'au désespoir, jusqu'au néant, jusqu'au naufrage de l'âme dans l'agonie de la chair.



Amour, foi, révélation, inspiration, etc. — Dans le domaine de la vie intérieure, toute expérience, toute illumination sont à la fois irréfutables et incommunicables. Et dans la mesure où elles peuvent être communiquées, elles deviennent incertaines et indéfiniment discutables, et c'est dans ce sens que Platon affirme que la vérité suprême ne s'enseigne pas. Et c'est aussi la grande idée chrétienne que la mort seule peut nous apporter la synthèse de la vérité objective et de la vérité subjective — les noces de la foi et de l'évidence. C'est pour cela encore que tant d'efforts des théologiens et des prédicateurs en vue de réduire ici-bas cet écart purificateur entre la foi et l'évidence, le vrai et le vérifiable constituent une anticipation frauduleuse sur l'unité de la vie éternelle et enlèvent à la foi son essence même qui est le risque, l'abandon dans l'abandon, le défi aux apparences et comme une espèce de création de Dieu par l'homme.

Là est peut-être la clef du mystère des rapports entre Dieu et l'homme ? Dieu nous a créés dans l'éternité : c'est à nous qu'il appartient de créer Dieu dans cette éclipse de l'éternité qu'est la vie terrestre et mortelle. La foi est cette lumière jaillie de l'homme qui, pendant l'éclipse, rend témoignage au soleil voilé, renié, problématique...

⁂

Athéisme. La rigueur de l'esprit et la noblesse de l'âme auront toujours des raisons valables de préférer l'athéisme à la foi partout où Dieu se présente comme un roi, un juge, un refuge ou une consolation, car notre ignorance, notre égoïsme et notre faiblesse s'accommodent trop bien de ce Dieu-là. Mais là où il se présente comme la pureté exilée et la perfection mendiante ? Là où il ne demande que de la lucidité et de l'amour, là où il ne récompense notre fidélité que par la lumière et par la douleur ?



Purification du sentiment religieux. Ecarter toute soumission servile à une puissance absolue qui juge, récompense et châtie du dehors ; écouter plutôt l'appel muet d'un Dieu sans défense, savoir consoler, dans son intarissable agonie humaine, ce Christ crucifié qui ne peut ni vivre parce qu'il est étranger au monde ni mourir parce qu'il est Dieu. Pascal a pressenti cette forme suprême de la pitié lorsqu'il a dit : « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde ; il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. » Et encore : « Jésus a prié les hommes et n'en a pas été exaucé. » Les hommes ont trop longtemps prié un Dieu-César ; il est temps qu'ils écoutent la prière d'un Dieu esclave, d'un Dieu qui n'existe pas au niveau où nous mettons l'existence, qui attend de nous l'existence. Ce Dieu-là, on ne peut plus l'abandonner quand on a perçu une seule fois son appel, sa voix qui implore et ne contraint pas. Je ne veux savoir de toi que ta croix : c'est à moi qu'il appartient de te ressusciter en partageant l'agonie de ta pureté. L'heure de la faiblesse de Dieu et de la puissance des ténèbres durera aussi longtemps que le monde. Il ne faut pas dormir, disait Pascal. Est-il une idée religieuse plus capable de nous arracher au sommeil que celle d'un Dieu confié à la vigilance de l'homme ?

Et cette piété est la seule qui puisse s'accorder avec les

exigences d'un sain positivisme, avec le culte du pur amour, avec le refus des fausses consolations et de toutes les scories psychologiques de la religion. Je ne sais pas ce qu'est Dieu dans sa puissance et dans sa gloire et encore moins ce qu'il me réserve dans un au-delà inconcevable, mais je sais qu'en tout temps, sur cette terre obscure, des hommes en proie comme moi à la pesanteur et à la mort n'ont jamais cessé d'enfanter Dieu en témoignant pour une splendeur dont l'univers ne leur offrait nulle image. Ces hommes sont maintenant poussière et absence, mais je reçois de leurs mains le Dieu-enfant, ce frêle étranger qui n'a pas de place au foyer de mes intérêts et de mes passions, et qui est pourtant ma secrète, ma suprême pureté. Je ne veux pas savoir si ce mystérieux exilé est le roi d'un autre univers : sa beauté suffit à nourrir mon adoration.



Je lis le récit d'une éruption de l'Etna au XVII[e] siècle. Les habitants de Catane, aux premiers signes du cataclysme, construisirent en hâte un mur sur lequel ils placèrent, face au flot de lave, toutes les saintes images qu'ils purent trouver. Mais la lave emporta le mur et les images, et recouvrit la ville. Que pensèrent les survivants de cette réponse du Seigneur ? Sans doute que Dieu n'existait pas ou, en mettant les choses au mieux, qu'il lui manquait soit l'infinie puissance, soit l'infinie bonté. Dieu pourtant avait répondu : son refus de commander au fléau était la réponse la plus intérieure et la plus pure : celle du silence et de la pauvreté. Pourquoi l'homme oublie-t-il si facilement l'avertissement et la promesse de l'Evangile : je ne donne pas comme le monde donne ? Et quand comprendrons-nous jusqu'au fond de notre âme avide et de notre chair tremblante que la vraie prière ne consiste pas à demander des faveurs à un Dieu monarque, mais à faire l'aumône à un Dieu mendiant ?



Admirable intuition de Bloy sur la faiblesse de Dieu dans le temps : « Il faut prier, non pour demander à Dieu ceci ou cela, mais pour consoler Dieu. » Le consoler de quoi ? De s'être séparé de lui-même en nous créant. C'est de nous qu'il attend la fin de son exil.

⁂

Dieu est l'éternel enfant, l'homme l'éternel infanticide. Le massacre des innocents s'accomplit chaque jour au fond de nos âmes. Le Christ ne s'arrête jamais de naître et de mourir : son éternelle naissance est une éternelle agonie.



« Dieu s'est humilié jusqu'à l'Eglise » (Newman). Mystère de la dépendance — monde renversé où l'inférieur tient en laisse le supérieur et tire parfois sur la laisse jusqu'à l'étouffer. Ainsi l'âme est enchaînée au corps, l'esprit aux puissances et Dieu à l'Eglise. Dieu surtout qui s'est lié les mains et fermé la bouche : il est sans force et sans voix dans les mains des prêtres ; l'abus qu'on peut faire de lui est infini comme lui. C'est l'éternelle tentation des maires du palais de déposer les rois fainéants — et Dieu est, en apparence, le plus paresseux des monarques puisqu'il n'agit qu'à travers les causes secondes.

Mais pourquoi abuse-t-on ainsi de Dieu ? Eclairons la question par son contraire. A l'abus s'oppose le ménagement. Or quels sont les êtres et les choses qu'on a l'habitude de ménager ? D'abord ceux qui risquent d'être épuisés par nos abus : ainsi on ménage sa santé, sa fortune, son prestige social, etc. Ensuite ceux qui sont capables de se révolter contre l'abus : ainsi les capitalistes ont commencé à ménager la classe ouvrière quand elle s'est mise à montrer les dents. Conclusion : nous respectons tout ce qui, par défection ou

choc en retour, est susceptible de nous nuire *en ce monde* et dans un délai relativement rapproché et prévisible. Mais ces deux raisons n'existent pas avec Dieu dont la richesse intarissable ruisselle toujours et dont la patience silencieuse ne proteste jamais.



Visiter les prisonniers. Le grand prisonnier, c'est Dieu. Il faut descendre, par la prière, dans les oubliettes de notre âme, où nos passions terrestres et notre indifférence à l'éternel l'ont emmuré, pour le retrouver et le consoler. Quelles épaisseurs de murailles sourdes avons-nous construites pour étouffer la voix du captif ! Et, du même coup, c'est le meilleur de nous-mêmes que nous avons enterré dans le silence et dans la nuit. Je songe au mot du Curé d'Ars à un pécheur récalcitrant : « Monsieur, vous ne voulez donc pas avoir pitié de votre âme ? » Il aurait pu dire : avoir pitié de Dieu.



Pourquoi, si l'âme est faite pour Dieu, tant de territoires de l'âme insensibles au divin ? Notre corps comporte toujours un peu de chair morte, mais quelle étendue d'âme morte autour d'un noyau imperceptible d'âme vive ! Et par quelle divine conjoncture du hasard et de l'amour peut-on atteindre ce point mystérieux qui est comme le rêve de Dieu dans l'homme ? Un Dieu qui, sans pouvoir s'éveiller, souffre en songe de dormir...



Ce don précieux et redoutable, enivrant et maudit : l'existence. Dieu nous la donne pour que nous la lui rendions avec intérêts : l'Etre infini s'humilie jusqu'à demander des intérêts : chose inconcevable — et c'est pourtant le sens de la parabole des talents ! Trois réactions sont possibles devant ce don :

Le vol qui consiste à prendre le don comme un dû : je

ne te connais pas, je ne te dois rien, je n'ai pas de comptes à te rendre. C'est l'attitude athée ou impie.

Le refus : je ne veux pas de ce don ; tu as tout, tu peux tout, tu n'as besoin ni de moi ni de mes efforts ; laisse-moi m'anéantir en toi. C'est la pente où glisse le faux mysticisme.

L'acceptation héroïque : Je consens, par amour pour toi, à vivre et à agir hors de toi, dans la vanité des apparences et l'amertume du service inutile. Et c'est la réponse des saints.



Déception, révolte, pessimisme, etc. Ces réactions négatives viennent de ce que nous ne trouvons pas dans cette vie les éléments de pureté et d'éternité que Dieu nous demande *d'y apporter.* Dieu nous a mis au monde pour que nous mettions Dieu dans le monde.



Parler, agir encore comme si Dieu vivait en moi alors que je le sens mort ? Hypocrisie — ou suprême fidélité envers un Dieu apparemment infidèle et dont l'existence temporelle dépend en partie de moi ? On achève de le tuer en avouant qu'il est mort.



Je ne peux plus prier. Mais je peux écouter encore la prière de Dieu, cet appel du plus pauvre au plus impur. Pourquoi crier : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! » alors que c'est Dieu, cloué et solitaire sur ce fragment de ciel qu'on appelle la croix, qui nous demande d'avoir pitié de lui ?



Des jeunes gens viennent à moi pour me demander je ne sais quelle formule de vie qui leur permettra de voir clair

et de marcher droit dans leur destinée. J'ai envie de leur répondre : Mes amis, je suis encore plus pauvre que vous ; toutes les lumières que j'ai pu recevoir n'ont fait qu'épaissir les ténèbres autour de moi ; chaque éclair m'a enlevé une illusion sans m'apporter une vérité. Mon seul mot d'ordre est celui-ci : Restez à jamais fidèle — contre l'univers entier et surtout contre vous-mêmes — à ce que vous avez entrevu et désiré dans les heures les plus pures de votre vie ; faites indéfiniment crédit à Dieu, même à l'heure où il semble faire faillite : après lui avoir donné tout ce qui déborde de vous (votre imagination, votre enthousiasme...), donnez-lui tout ce qui est en vous, tout ce qui est vous, et quand il ne vous restera plus rien, quand toutes vos pensées et tous vos sentiments seront la négation de votre foi, donnez-lui votre désespoir et votre vide. Donnez-lui votre plus haut regard — et, quand il vous aura aveuglé, donnez-lui votre cécité.

⁂

Dieu est amour. Hélas ! il n'est qu'amour. Et c'est à cause de cette pureté absolue que les hommes le méconnaissent et le repoussent. Ils veulent l'amour, certes, mais comme élément dans un alliage. L'amour humain, par exemple, est d'autant plus apprécié qu'il s'entoure davantage d'éléments étrangers à l'amour comme la jeunesse, la beauté, la santé, la fortune, la gloire, etc. A l'état pur, il fait peur ou il passe inaperçu.

⁂

Le tabou et le Sacré. J'ai parlé d'un avenir où l'homme serait le maître absolu de la matière et du temps et où la chute des antiques tabous dégagerait, dans sa pureté surnaturelle, la contemplation et l'amour de Dieu. Mais peut-il y avoir encore du sacré là où il n'y a plus de tabou ? La crainte, l'angoisse, l'inhibition ne font-elles pas partie intégrante du sentiment religieux ? Peut-on aller à Dieu sans trembler, sans ressembler à la vierge devant l'époux ? Non — à moins

qu'on ne ressemble à la mère devant l'enfant — à moins qu'au sentiment de crainte devant un mystère dont nous dépendons succède un sentiment de *responsabilité* devant un mystère plus profond encore qui dépend de nous. Après la religion fondée sur la miséricorde de Dieu à l'égard de l'homme, verrons-nous une religion qui prendra sa source dans la miséricorde de l'homme à l'égard de Dieu ? Un Dieu chassé de la terre et du ciel par l'exploration de l'univers et chassé de l'âme des hommes par l'investigation psychologique, un Dieu sans royaume et *sans preuves,* réduit à la faiblesse infinie des agonisants et des nouveau-nés et que l'homme essayera de réchauffer sur son sein avec une tendresse d'autant plus pure qu'il n'aura plus rien à attendre ni à redouter de lui. Suprême pari — inspiré non par la peur ou l'espérance comme celui de Pascal, mais par un amour sans conditions et une fidélité sans récompense, par un appel sans écho à une perfection exilée hors du réel. C'est quand le père agonise sans laisser d'héritage que la tendresse du fils se déploie dans toute sa pureté.

***

Dieu est mort. Le constat de décès scinde l'histoire en deux blocs. Après tout, il fallait s'y attendre puisque Dieu s'était fait homme, puisqu'il avait, comme on dit, épousé notre mortalité. Mais, en fait, qu'est-ce que cela signifie ? Que le rapport entre Dieu et l'homme s'est renversé. Ce que Dieu était autrefois pour l'homme, l'homme l'est devenu pour Dieu. L'homme est le père de Dieu et Dieu le fils de l'homme (le mot est déjà dans l'Evangile !) et un fils qu'il peut refuser de mettre au monde. La création, la miséricorde partent de l'homme — c'est à lui qu'il appartient de tirer du néant les dieux à naître et de ressusciter les dieux morts.

Et si l'univers n'était qu'un tombeau où dort le cadavre de Dieu ? Dans cette ultime hypothèse, nous n'avons le choix qu'entre deux attitudes : le *jam foetet* triomphant chez les impies et désespéré chez les croyants attardés dont la foi

succombe devant l'évidence — et le *surge Lazare* de ceux qui croient et qui espèrent contre l'évidence du trépas.

J'ose à peine évoquer cette folie : la création conçue comme un suicide divin par amour ; Dieu qui, en tirant l'univers du néant, creuse le tombeau où il va s'étendre, inerte et glacé, et courant l'aventure insensée d'être réveillé de la mort par la fidélité de sa créature. L'homme a besoin de cela pour aiguiser, pour purifier sa foi jusqu'à l'absolu : c'est à l'heure où Lazare n'est plus sensible que comme cadavre qu'il faut croire en lui et le ranimer par ce grand cri d'amour qui déchire l'évidence et délivre l'impossible.



Chute et rédemption. L'homme Dieu tombé — l'homme Dieu qui monte... On pourrait concilier le dogme de la chute et la théorie de l'Evolution en disant que l'homme remonte vers le lieu d'où il est tombé. Mais la conciliation serait factice, car cette « remontée » n'est pas une loi de la nature, mais un effet de la grâce. De plus, elle n'est ni infaillible, ni universelle : la matière inerte, les passions aveugles, la liberté égarée ou révoltée peuvent sans cesse mettre la grâce en échec. Les explications des théologiens sur l' « économie » de la Rédemption et du salut qui font de l'aventure humaine un scénario bien symétrique émoussent lamentablement le mystère et la tragédie de notre destin. De ce destin qui est aussi le destin de Dieu dans la mesure où Dieu se mêle à l'homme pour le sauver. Il y a un abîme d'incertitudes et de risques dans cette grâce toujours offerte et toujours exposée au refus. Dieu nous tend la main pour nous aider à remonter la pente, mais ce geste sauveur est un geste sans force (la nature qui est loi nous pousse malgré nous, la grâce qui n'est qu'amour attend notre consentement), et dans ce combat qui est la vie de l'homme, l'amour divin affronte, sans arme et sans armure, la coalition de toutes les pesanteurs et de tous les péchés. Et qu'il soit plus souvent vaincu que vainqueur, c'est ce que semble indiquer la

parabole sur le petit nombre des élus. Mais c'est là qu'est le grand mystère de l'appel divin — de cet océan dont le flux est l'amour qui déborde et le reflux la pudeur qui recule. Si l'homme se perd, il ne faut pas dire : Dieu n'est pas assez puissant, ou : Dieu n'est pas assez bon, mais : Dieu est trop pur.

⁂

Tension entre le réel et l'idéal, le nécessaire et le bien, l'existence et la valeur, la matière et l'esprit, etc. Où est le milieu — toujours non atteint ou dépassé — entre la plate acceptation de ce qui est et l'élan héroïque vers ce qui doit être ? C'est trop beau pour être vrai ! soupire la sagesse de Sisyphe et des Danaïdes. A quoi les aventuriers de l'esprit répondront toujours : « C'est assez beau pour que, dût-on en mourir, on fasse l'impossible pour que cela devienne vrai ! »

Le beau et le bien sont la vérité de Dieu. Mais, ici-bas, ils ne s'unissent au vrai que par éclairs rares et fugitifs. Il faut prier, il faut agir pour que ces éclairs se multiplient et se prolongent. *Adveniat regnum tuum* : tu es la Beauté, tu es l'Amour, mais cette Beauté et cet Amour flottent comme des songes sur les frontières indécises de la vie et de la mort et s'évaporent au contact de la terre ferme et du grand jour. Donne-nous, Seigneur, d'incarner ces songes en mettant à leur service ce qu'il y a de plus vigilant et de plus solide en nous. Que tout ce qu'on nomme sagesse, raison, expérience, sens pratique s'unisse pour devenir l'alliage qui donne la consistance et la durée à ce métal fragile et précieux du rêve ! Les saints sont ceux qui vivent, éveillés, la beauté et l'amour que les autres n'entrevoient qu'en songe...



Mon père nous a tous appelés pour nous dire adieu. Comme ma femme il y a vingt ans et, de la même voix fêlée par la mort, il nous a demandé de rester unis, de nous aimer quoi qu'il arrive. Ah ! ce dernier vœu des mourants qui

demain n'auront plus de force, pas même celle de la présence muette, pour imposer leur volonté et qui ne peuvent plus compter que sur la fidélité nue des vivants. J'ai compris, au chevet de cet agonisant, l'imploration silencieuse de Dieu — d'un Dieu dont l'amour aurait dévoré tous les autres attributs — et, par-là, devenu aussi faible, aussi absent, aussi oublié que les morts. Le « Dieu est mort » de Nietzsche est la traduction désespérée du « Dieu est Amour » de l'Apôtre...

⁂

Ce nœud de passions, de misères et d'ennui, c'est moi-même. Et je suis las de cette lamentable compagnie comme un forçat dégoûté par son compagnon de chaîne. Pourquoi cette union de tant de laideur et d'un regard divin condamné à la contempler ? Puisque je ne peux pas me fuir, je dois essayer de me sauver. Dieu m'a confié à moi-même : puisque je me vois, puisque je me juge, je suis responsable de ce que je vois, de ce que je juge. Responsable de moi-même comme d'un enfant qui serait né de moi ; responsable devant Dieu — et d'autant plus que ce Dieu est plus lointain et plus absent, qu'il ne contrôle ni ne châtie et qu'il s'est retiré en ne me laissant, comme gage de sa présence, que ce regard incorruptible qu'aucune vanité ne peut éblouir, qu'aucune larme ne peut aveugler.

Obéir à ce juge intérieur, rester fidèle sans récompense et sans mémoire : que ta main droite... Et même si tout n'est qu'apparence, obéir encore. Il faut que le Bien paraisse irréel pour qu'il soit accompli dans sa pureté. C'est quand Dieu semble mort et qu'on obéit encore à sa voix que s'opèrent les œuvres de Dieu. Le mot de Calderon est une nourriture inépuisable aux heures de désespoir : *aun en sueño no se pierde el hacer bien...*

⁂

Illusions des jeunes époux au seuil du mariage, du jeune prêtre disant sa première messe, etc. Leur erreur consiste

en ceci qu'ils s'imaginent entrer en possession d'un trésor où ils pourront puiser indéfiniment alors qu'il s'agit en réalité d'une semence sur laquelle ils devront veiller toute leur vie et dont l'épanouissement dépend de leur fidélité créatrice.



Hasard et providence. Hasard d'une rencontre, naissance d'un amour. Qu'est-ce donc que ce hasard qui nous a unis — et pourquoi moi, pourquoi toi ? C'est un hasard en effet, mais un hasard qui doit devenir une élection et une fin — un germe informe et polyvalent confié par la Providence divine à la providence humaine.



Plus le troupeau est troupeau, plus le pasteur est seul. Il faut que, de temps en temps, une brebis s'égare pour qu'une solitude vienne parler à la sienne.

15.
Un avenir sans éternité ?

Je trouve, dans une revue américaine, un article analysant le changement — ou plutôt le renversement — d'orientation de l'apologétique chrétienne.

Celle-ci, nous explique l'auteur de l'article, privilégiait autrefois les situations négatives (la maladie, l'échec, la détresse matérielle et morale et par-dessus tout la mort) comme points d'insertion de l'humain et du divin. Relisons saint Augustin, *l'Imitation*, Pascal ou Bossuet : il n'est question que de la fragilité et de la vanité des choses d'ici-bas par opposition aux splendeurs immuables de la Cité de Dieu, et la sagesse chrétienne n'est pas autre chose que l'apprentissage de la mort par la croix.

Aujourd'hui, au contraire, l'apologétique tend à mettre l'accent sur les situations positives : la santé physique et morale, la plénitude sexuelle, la paix, la justice sociale, les conquêtes de la science, en un mot sur tout ce qui rassure et exalte l'homme dans sa condition terrestre. Dans cette optique, Dieu n'est plus le consolateur de nos défaites, mais l'inspirateur, le guide et le terme ultime de nos victoires ; on va à lui, non par le brisement, mais par l'épanouissement de l'humain : la croix s'efface devant le Thabor.

On souligne que l'ancienne apologétique répondait à la situation (et, par contrecoup, à la psychologie) de l'époque. Que l'homme du Moyen Age, en proie à la guerre, à la di-

sette, aux épidémies et impuissant à dominer ces fléaux, vivait dans un état d'insécurité et d'angoisse quasi permanent — ce qui l'inclinait à déprécier l'existence terrestre et à chercher un contrepoids à tant de misères et de menaces dans l'idée de Dieu et l'espérance de l'au-delà. Tandis que l'homme moderne, ayant éliminé en grande partie ces dangers et progressant chaque jour dans la connaissance et la domination de la nature, n'a plus besoin, pour songer à Dieu, de voir s'allumer ces signaux d'alarme : il le trouve plutôt à l'origine et au terme de son action conquérante. Un seul exemple. Bossuet, dans un siècle où la chirurgie était pratiquement inexistante, tirait de terrifiants effets oratoires de la mort brutale et imprévue de la duchesse d'Orléans, victime, autant qu'on peut en juger rétrospectivement, d'une crise d'appendicite : « O nuit désastreuse, nuit effroyable où retentit tout à coup cette étonnante nouvelle : Madame se meurt, Madame est morte ! » Et il dit plus loin : « Madame appelle les prêtres plutôt que les médecins. » Aujourd'hui, Madame serait confiée aux médecins plutôt qu'aux prêtres, opérée d'urgence et rétablie en peu de jours, et il ne resterait à Bossuet qu'à rendre grâce à Dieu, auteur souverain, mais indirect, d'une si belle guérison.

Ainsi, nous dit-on, ce n'est plus une foi sécurisante, mais une foi exaltante qu'il faut proposer à l'homme moderne. Je note en passant qu'on force beaucoup l'antithèse en présentant la religion de nos aïeux sous de si sombres couleurs (je pense ici au récent ouvrage où l'abbé Six applique avec une orthodoxie désarmante la grille psychanalytique à la piété de la mère de sainte Thérèse de Lisieux et n'y voit que les ravages de « l'instinct de mort »), car cette religion procédait au moins autant de l'appel intérieur vers les choses d'en haut que du désarroi devant les vicissitudes des choses d'en bas. Un François d'Assise avait-il besoin d'être « sécurisé » contre les dangers temporels ? Il reste qu'il y a eu — et cela tient à l'alliage psychologique et historique du divin — une pathologie de la foi et de l'espérance chrétiennes — en l'espèce une forme « doloriste » de la religion

inspirée par la peur de vivre. Leur « bouche-trou qu'ils appellent Dieu », disait Nietzsche.

Mais la nouvelle apologétique ne risque-t-elle pas d'altérer davantage encore le sens de la transcendance divine ? Et ce Dieu qu'on nous présente comme le moteur de l'histoire et du progrès ne va-t-il pas se confondre de plus en plus avec l'homme dans l'esprit des croyants éblouis par tant de prodiges ? Est-ce par hasard qu'on lie aujourd'hui si étroitement la foi en Dieu et la foi en l'homme ? Mistral, il y a plus d'un siècle, évoquait « l'humanité future — maîtrisant à son gré le monde naturel — et devant l'homme souverain, Dieu, pas à pas, se retirant ». Cette prophétie est en train de se réaliser. Et que des croyants attardés mettent encore l'étiquette divine sur les conquêtes de l'homme, cela n'apparaît-il pas déjà comme une clause de style, une survivance égarée du vieil inconscient collectif ou, pour emprunter l'image de l'Evangile, une vaine obstination à mettre le vin nouveau dans les vieilles outres d'une tradition périmée ?

Mais laissons de côté ces fluctuations psychologiques et posons la question essentielle. La révélation chrétienne a-t-elle, oui ou non, un contenu immuable ? Nous enseigne-t-elle, oui ou non, que le royaume de Dieu n'est pas de ce monde et que la vie terrestre est une épreuve, un chemin, un lieu d'exil qui débouche sur une vie éternelle où nous verrons Dieu face à face et tel qu'il est ? Et que, pour parvenir à cet état positif absolu (et par conséquent sans aucune commune mesure avec les possibilités présentes et futures de l'*Homo sapiens* prolongé par l'*Homo faber*), il faut passer par ces états apparemment négatifs que sont la souffrance, le détachement et finalement la mort, sans laquelle les promesses divines ne seraient jamais tenues dans leur plénitude ? Le mot de l'Apôtre : « Vous êtes morts et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ » est-il encore vrai ? Et sera-t-il toujours vrai, quel que soit l'avenir ouvert à l'humanité ? Ou bien l'homme nouveau, forgé du dehors par la science, éliminera-t-il, comme un résidu des anciens

âges, l'homme nouveau (au sens de transformé intérieurement par la grâce) de saint Paul ?

Car, en fait de science, tout est possible. La science-fiction d'hier (celle de Jules Verne ou de Wells) commence à dater par rapport aux réalisations d'aujourd'hui. Et que seront celles de demain ? On nous laisse prévoir, dans un avenir prochain, une domestication des mécanismes de la vie qui permettra non seulement de supprimer les fléaux comme le cancer ou les troubles psychologiques, mais de régler l'individu et la société suivant un schéma idéal établi par les savants et peut-être même, à la limite, de reculer indéfiniment l'heure de la mort. En bref, la construction d'un monde où les ombres de la Caverne de Platon seraient si bien apprivoisées et organisées que l'homme, parfaitement rassuré et épanoui, ne pressentirait, ne souhaiterait plus rien au-delà et aurait, suivant la formule de Simone Weil, toutes les raisons de « se croire au paradis par erreur ».

Je ne présente pas comme une certitude l'avènement de ce simili-paradis terrestre. Il se peut que l'effort prométhéen de l'homme en vue de reconstruire la nature achève d'en ruiner les fondements et que, comme l'annoncent les prévisions angoissées des écologistes, l'édifice tout entier se renverse sur nos têtes. Je demande seulement aux partisans d'une apologétique exclusivement positive de se placer en esprit à cette limite. Supposons un parfait aménagement de la nature et de la société et la mort vaincue. Peut-on rêver, au niveau du profane et du temporel, une situation plus positive ? Y verrez-vous alors le point d'insertion privilégié du surnaturel ? Et rendrez-vous sans restriction grâce à Dieu d'avoir permis ce progrès qui nous condamnerait à ne jamais le rejoindre, à ne jamais connaître l'heure nuptiale où, le voile des apparences se déchirant, la foi se dissout dans l'évidence ? Ou bien préférerez-vous la croix au paradis artificiel et la mort en Dieu à l'immortalité sans Dieu ?

La survie du christianisme dépend de notre choix dans

cette alternative. Question limite, je le répète, et qui ne sera sans doute jamais posée en termes aussi tranchants, mais qui éclaire d'en haut l'ensemble de nos réactions devant les prodigieuses mutations du monde moderne. Suivant qu'on y répond dans un sens ou dans l'autre, on met son espérance suprême dans l'éternité ou dans l'avenir, on opte pour le Dieu qui s'est fait homme ou pour l'homme qui s'est fait Dieu.

« L'éternité — ce mot n'a plus d'avenir ! » m'a dit un jour un jeune « mutant » enivré jusqu'au vertige de science et de progrès. J'ai répondu : « S'il faut que l'oubli des promesses de l'Evangile aille jusque-là, ce sera l'épreuve des derniers croyants de choisir entre la réalité invisible d'une éternité sans avenir et le mirage éclatant d'un avenir sans éternité. »

Table des matières